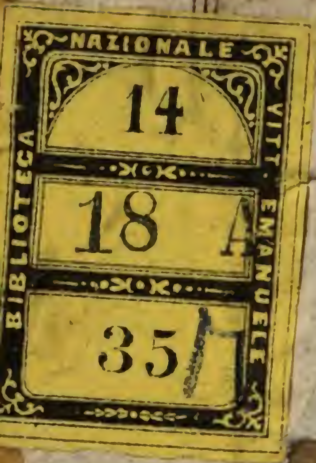
LE LIURE DE S. AUGUSTIN DE LA VERITABLE RELIGION. TRADUIT EN...

Aurelius santo Augustinus (santo), Antoine Arnauld



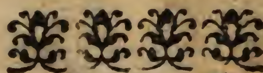


LE LIVRE DE S. AVGVSTIN DE LA VERITABLE RELIGION.

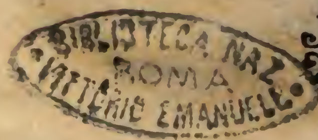
TRADVIT EN FRANÇOIS

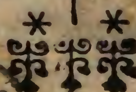
PAR M. ANTOINE ARNAVLD, Preſtre, Docteur en Theologie de la Maiſon de Sorbonne.

SECONDE EDITION.













A PARIS,

Chez PIERRE LE PETIT, Imp & Lib ord. du Roy, ruë S. Iacques, à la Croix d'Or.

M. DC. LVI.

Auec Priuilege & Approbation.





AV LECTEVR.

MON cher Lecteur,
Ayant desja fait voir en nostre langue deux excellens Liures de saint Augustin, l'vn Des Mœurs de l'Eglise Catholique, où ce grand Saint explique d'vne maniere admirable la pureté de la Moralle Chrestienne : & l'autre De la Correction & de la Grace, où se rehaussant au dessus de luy-mesme, pour prendre la qualité que les vrais Theologiens ont toûjours reconnuë en luy, d'organe de l'Eglise & de Maistre de tous les Fidelles dans la doctrine de la Grace, il en descouure diuinement les Mysteres les plus cachez & les secrets adorables de la misericorde & des Iugemens de Dieu : I'ay creu que j'employerois vtilement

vne partie du loisir & du repos dont il plaist à Dieu me faire joüir dans la solitude où il m'a mis, en trauaillant encore à esclaircir par vne traduction fidelle quelqu'autre Ouurage de ce grand Docteur.

Celuy que ie vous presente est le Liure de la Veritable Religion. Ie n'ay point besoin de le rendre recommandable par mes paroles : la lecture en fera assez connoistre l'excellence : & ie ne doute point qu'il ne donne sujet autant ou plus que pas vn autre, d'admirer la grandeur prodigieuse de l'esprit, & les lumieres extraordinaires de cét homme incomparable.

Car qui n'admirera, qu'estant entré depuis si peu de temps dans la connoissance des Mysteres de la Religion Chrestienne, & n'ayant point encore d'autre qualité dans l'Eglise que celle de simple Fidelle, il ait pû parler d'vne maniere si

noble & si releuée de cette Religion diuine, qu'vn Dieu mesme est venu establir dans la terre, & former vne si excellente idée de son eminence & de sa grandeur, que ce n'est pas peu de suiure des yeux le vol de cét Aigle, de penetrer la solidité de ses raisonnemens admirables, & de contempler les hautes veritez qu'il propose, sans estre esbloüy d'vne si esclatante lumiere?

C'est ce qui m'a obligé de mettre à la teste de chaque Chapitre des titres vn peu plus longs que ne seroient de simples argumens : parce que j'ay jugé necessaire pour rendre ce discours si releué plus intelligible à toutes sortes de personnes, d'en renfermer toute la suitte en peu de mots, d'en esclaircir vn peu les raisonnemens, & d'en marquer mesme la diuision & les lieux où il commence à traitter chaque partie.

I'espere aussi que la traduction pourra seruir de quelque chose à faire bien entendre cét excellent Liure : ayant eu grand soin de la rendre pour le moins claire, exacte & fidelle, si ie n'ay pû la rendre assez eloquente pour faire que la copie fust digne de l'original.

I'ay fait imprimer le Latin en suitte, comme dans les deux autres traductions : & ie l'ay reueu auec le plus d'exactitude qu'il m'a esté possible.

I'ay changé la pluspart des argumens des Chapitres qui sont à la marge, pour en mettre d'autres qui fissent mieux remarquer le dessein de saint Augustin.

I'ay mis aussi quelquefois de petites Nottes aussi-bien dans le François que dans le Latin, aux endroits qui m'ont paru auoir plus besoin d'explication.

I'ay commencé le Chapitre XLV.

quinze ou ſeize lignes plus bas que d'ordinaire, parce qu'autrement l'vne des principales parties de ce diſcours commençoit au milieu d'vn Chapitre, ce qui empeſchoit qu'on n'en pûſt ſi bien remarquer la diſtinction.

I'ay corrigé par les Editions anciennes quelques fautes que j'ay trouuées dans l'Edition des Theologiens de Louuain, mais qui ne ſont ſans doute arriuées que par la faute des Imprimeurs : comme au Chapitre XIV. Quare autem negandum eſt ; *j'ay mis* Quare aut negandum eſt. *Au Chapitre XXXVII.* Ad ipſam veritatem ſemper intuendam, & per ſeipſam : *j'ay remis*, Et ſe per ipſam, *ce qui eſt tres-important pour le ſens.*

I'ay corrigé quelques endroits par conjecture, que ie me ſuis contenté de marquer à la marge :

comme au Chapitre L. Rationali creaturâ seruiente legibus suis ; *ie croy qu'il faut asseurément*, Irrationali, *puisque tout ce que saint Augustin nomme en suitte*, sonos, litteras, ignem, fumum, nubem, columnam, *sont des creatures irraisonnables, & non pas raisonnables. Au Chapitre XXV.* Nam ipsi rationi purgatoris animæ : *J'ay creu qu'il falloit*, purgatioris: *Dont j'ay esté depuis tout asseuré, ayant fait conferer cét endroit aussi bien que quelques autres sur les Manuscrits de l'Abbaye de saint Germain, où il y a* purgatioris. *Mais j'ay oublié de marquer qu'au Chapitre XL. où il y a, selon toutes les Editions que j'ay veuës*, Non apta vero per incongruos meatus eijciuntur, *il faut apparemment* congruos, *l'autre estant faux, puis qu'il n'y a rien que de bien ordonné dans*

le corps de l'homme ; & contre le dessein de saint Augustin, qui est de faire remarquer en cét endroit ce qu'il y a de beau dans nostre corps, quoy que cette beauté soit infiniment au dessous des beautez spirituelles.

I'ay changé en quelques endroits de mauuaises ponctuations qui troubloient tout le sens, comme au Chapitre XLIX. Cum interroganti quid sit melius, verum an falsum, ore vno respondeamus verum esse melius jocis & ludis, tamen vbi nos vtique non vera sed falsa delectant, multo propensius quam præceptis ipsius veritatis hæreamus. *Il faut :* verum esse melius : jocis & ludis tamen, vbi nos, &c.

Il y en auoit encore vn autre beaucoup plus broüillé dans le Chapitre LIII. que l'on trouuera comme ie pense aussi clair en la

maniere que ie l'ay distingué, qu'il estoit auparauant obscur & confus.

Mais l'endroit le plus important qui est corrigè dans ce Liure, est celuy du Chapitre XXII. qui est demeuré iusqu'à cette heure tellement corrompu, qu'on n'y pouuoit trouuer aucun sens. Il y auoit dans les Editions anciennes : Ita vniuersitatis hujus conditio atque administratio solis impijs animis damnatisque non placet, sed etiam animalibus sanctis cum miseria eorum, multisque vel in terra victricibus, vel in cœlo sine periculo spectantibus placet. *Les Docteurs de Louuain remarquent que ces quatre mots,* sed etiam animalibus sanctis, *ne se trouuent point dans quatre Manuscrits : mais les ostant, il n'y a point encore de sens à ce Passage. Au lieu qu'il est clair selon le Manuscrit de*

l'Abbaye de ſaint Germain que j'ay ſuiuy : ſolis impijs animis damnatiſque non placet, ſed etiam cum miſeria earum, multis vel in terra, &c.

Voilà ce que i'ay pû contribuer à l'eſclairciſſement de cét Ouurage. Receuez-le tout, MON CHER LECTEVR, *du meſme cœur que ie vous l'offre, & faites part de vos prieres à celuy qui n'a point d'autre but ny d'autre deſir, que de contribuer quelque choſe au ſalut de ſes Freres, & à la gloire du ſouuerain Maiſtre.*

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis au sieur Arnauld, Prestre, Docteur de Sorbonne, de faire imprimer, vendre & debiter par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra, *Les diuerses Traductions des Ouurages des saints Peres & Auteurs Ecclesiastiques* : Et par les mesmes Lettres, deffenses sont faites à tous Marchands Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, ny debiter lesdites Traductions en quelque sorte que ce soit, sinon du consentement dudit sieur Arnauld, & ce durant le temps de vingt-ans entiers, à peine de quinze cens liures d'amande, & de confiscation de tous les Exemplaires, comme le contient plus amplement ledit Priuilege. Donné à Paris le 29. May 1643. Signé, Par sa Majesté en son Conseil, LE COQ. Et seellé.

Ledit sieur Arnauld a transporté son droit de Priuilege à Antoine Vitré, Im-

primeur ordinaire du Roy, & du Clergé de France, pour en joüyr par luy le temps y porté, ce 22. Aoust 1643.

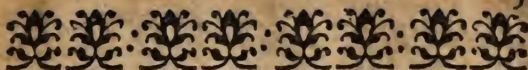
Acheué d'imprimer pour la premiere fois, le 14. du mois d'Octobre 1644. & les Exemplaires fournis selon la volonté du Roy.

Approbation des Docteurs.

L'ON peut dire que l'vn des plus excellens *Liures* qu'ayt fait saint Augustin, est celuy qu'il a fait de la Veritable Religion, c'est presque comme vn abregé de la doctrine merueilleuse que ce Docteur incomparable a étenduë en tant de differens Volumes dont l'Eglise est si riche. Il y fait triompher puissamment par la force de ses raisonnemens la verité & la justice, que l'on peut trouuer seulement dans l'Eglise Catholique, de tout ce que l'erreur des Philosophes, l'aueuglement des Iuifs, l'opiniastreté des Heretiques, la cupidité ou l'amour déreglé des Chrestiens imparfaits enuers les creatures leur peuuent oppo-

ler. C'eſt pourquoy nous auons ſujet d'eſperer que ſi cet Ouurage eſt receu & leu auec eſprit de pieté, ainſi que c'eſt cet eſprit qui l'a fait produire à ſaint Auguſtin, comme il le dit luy-meſme, & qui l'a fait traduire à Monſieur Arnauld, que la verité de la vraye Religion qu'il enſeigne ſe monſtrant auec plus de force, produira les bons effets qui ſont inſeparables de l'amour ſincere qu'on luy porte. C'eſt ce que nous ſouhaittons pour fruit de cet Ouurage, apres que nous Docteurs en Theologie l'auons leu & approuué le deuxieſme Octobre 1647. à Paris.

RETART. DUHAMEL, *Curé indigne de S. Mederic.*



DE LA VERITABLE RELIGION.

Chapitre I.

Que la veritable Religion est la seule voye qui nous puisse conduire dans la bonne vie & dans la felicité: Et qu'vne des plus grandes marques de la fausse Religion des Payens, est, que les Philosophes ayans des opinions si particulieres & si differentes dans leurs Escholes touchãt la nature des Dieux, auoient neantmoins les mesmes Temples que tout le reste du Peuple.

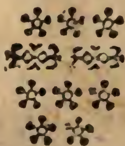
LA Religion veritable par laquelle on sert vn seul Dieu, & l'on connoist auec la pieté d'vn esprit pur le Principe de tous les Estres, qui

commence, acheue & renferme en ſoy toutes choſes; eſt la ſeule voye qui nous puiſſe conduire dans la bonne vie & dans la felicité. L'erreur de ces peuples qui ont mieux aimé adorer pluſieurs Diuinitez, que le ſeul Dieu veritable & Maiſtre ſouuerain de toutes les creatures, paroiſt principalement en ce que les Sages d'entr'eux qu'ils appellent Philoſophes, ayant des opinions particulieres & differentes dans leurs Eſcholes, auoient neantmoins les meſmes Temples que tout le reſte des hommes.

Car les Peuples & les Preſtres n'ignoroient pas la diuerſité de leurs ſentimens, touchant la nature des Dieux; puis que chacun d'eux publioit hautement ſon opinion ſur cette matiere, & s'efforçoit meſme de la perſuader

der à tout le monde ; & neantmoins ils ſe trouuoient tous enſemble auec leurs Sectateurs aux ſacrifices publics, ſans que perſonne les en empeſchaſt, quoy qu'ils fuſſent partagez en tant de Sectes differentes & meſmes contraires.

Il ne s'agit pas maintenant d'examiner, lequel d'entr'eux a eu ſur ce point de plus veritables ſentimens ; Il ſuffit ſeulement de reconnoiſtre (ce qui me paroiſt tres-clair) qu'ils ſuiuoient dans la Religion des maximes communes à tout le Peuple, & qu'ils en auoient d'autres oppoſées à celles-là, qu'ils ſoûtenoient en particulier à la veuë du meſme peuple.



Chapitre II.

Que Socrate a esté plus hardy que les autres Philosophes, pour se mocquer de la superstition des Payens ; mais que neantmoins il adoroit les Idoles auec le Peuple : Et que ces Sages n'estoient pas destinez de Dieu pour conuertir les Peuples à la vraye Religion.

NOVS lisons neantmoins que Socrate a esté plus hardy que tous les autres, jurant indifferemment, tantost par vn chien, tantost par vne pierre ; & enfin par tout ce qui se rencontroit deuant luy, lors qu'il vouloit jurer. Il auoit reconnu sans doute, que les moindres ouurages de la nature estans produits par l'ordre de la Prouidence diuine, sont sans comparaison plus excellens que les ouurages de tous les hommes & de tous les arts, & qu'ils estoient par

consequent plus dignes de receuoir des honneurs diuins, que les Diuinitez qui estoient adorées dans les Temples.

Ce n'est pas qu'il crûst que des personnes sages deussent reuerer veritablement, ou vn chien, ou vne pierre; mais par là il vouloit faire comprendre à ceux qui en seroient capables, que *les hommes* estoient tombez dans vn abisme si profond de superstition & d'ignorance, que pour les en faire sortir, il leur falloit proposer vne chose aussi ridicule, qu'est celle de jurer par des bestes & des creatures insensibles, afin que ce leur *fust* vn degré pour s'éleuer à *la* connoissance de *leur* erreur; & que s'ils rougissoient de cette espece de jurement, qui en effet estoit trés-indigne d'hommes raisonnables, ils rougissent en-

core dauantage du culte de leurs Idoles: puis que ce dernier aueuglement estoit beaucoup plus honteux & plus infame que le premier.

Mais de plus, il monstroit à ceux qui s'imaginoient que ce monde visible estoit le Dieu Tout-puissant, combien leur creance estoit contraire à la raison, faisant voir qu'il s'ensuiuoit de là, qu'il n'y auoit point de pierre, qui ne meritast veritablement d'estre adorée, comme estant vne partie de cette suprême Diuinité. Que s'ils auoiēt horreur d'vne telle consequence, ils deuoient changer d'opinion & adorer vn seul Dieu: puis qu'il estoit certain, qu'il n'y auoit que luy seul qui fust au dessus de nos ames, & que luy seul auoit formé toutes les ames & tout ce grand monde.

Platon a écrit depuis, mais d'vne maniere plus agreable pour plaire, que puissante pour persuader. Car ces Sages n'estoient pas destinez de Dieu pour conuertir les peuples, & les faire passer de la superstition des Idoles, & de cette folie vniuerselle du monde, au vray culte du vray Dieu. Et ainsi[a] ce mesme Socrate adoroit les mesmes Idoles auec tout le peuple ; & depuis sa condamnation & sa mort, personne n'a osé jurer par vn chien, ny appeller Iupiter toutes les pierres qu'il rencontroit. Mais on s'est contenté d'écrire ses maximes dans les Liures, & de les conseruer dans la memoire des hommes.

a D'où il se voit combien S. Augustin est éloigné de l'erreur de ceux qui veulent sauuer Socrate, puis qu'il soûtient qu'il a esté Idolatre, en quoy il a esté plus coupable, que s'il auoit eu moins de connoissance du vray Dieu selon saint Paul.
Rom. 1. v. 18. 19.

CHAPITRE III.

Qu'au temps du Christianisme on ne sçauroit plus douter quelle est la Religion que l'on doit suiure. Que Platon mesme l'eust reconnuë en voyant que les maximes les plus éleuées de sa Philosophie en ce qui regarde la Diuinité, & la necessité de purifier son ame pour comprendre les veritez diuines, qu'il desesperoit de pouuoir persuader au peuple, ne sont pas seulement preschées par toute la terre, mais embrassées & suiuies par vne infinité de personnes. Ce qui monstre que IESVS CHRIST *qui a fait cette grande & admirable conuersion par son aduenement dans le monde, a deu auoir vne authorité plus qu'humaine.*

IE ne veux pas juger maintenant, s'ils ont fait cela parce qu'ils craignoient d'en estre punis, ou parce qu'ils croyoient que leur temps n'estoit pas propre pour publier cette doctrine. Mais je puis asseurer auec vne

certitude toute entiere, ſans toutefois offenſer ceux qui ayment auec quelque ſorte d'opiniaſtreté les Liures de ces [a] Philoſophes, qu'en ce temps du Chriſtianiſme, on ne ſçauroit plus douter quelle eſt la Religion que l'on doit ſuiure, & qui eſt la voye qui mene à la Verité & à la Beatitude.

[a] Platoniciens.

Car ſi Platon viuoit encore, & s'il vouloit bien me reſpondre lors que je l'interrogerois; ou plutoſt, ſi quelqu'vn de ſes Diſciples l'euſt interrogé de ſon temps, lors qu'il luy vouloit perſuader par ſes diſcours, Que la Verité ne ſe voyoit point par les yeux corporels, mais par vn eſprit purifié; Que toutes les ames qui s'y tenoient vnies deuenoient parfaites & bien-heureuſes; Que rien n'empeſchoit dauantage de la connoiſtre que

Maximes plus éleuées de la Philoſophie de Platon.

la corruption des mœurs, & les fausses images des choses sensibles, qui passans de ce monde sensible dans nostre corps, & faisans par luy impression dans nostre esprit, y forment vn nombre infiny d'opinions & d'erreurs ; Qu'il falloit donc premierement guerir nostre ame pour pouuoir contempler la forme immuable de toutes les choses, & cette beauté qui demeure tousiours en mesme estat, & qui en tout est semblable à elle-mesme ; qui ne reçoit, ny d'étenduë par les lieux, ny de changement par les temps; mais qui se conserue tousiours vne & tousiours la mesme en tout ce qu'elle est ; cette beauté que les hōmes s'imaginent n'estre point, & qui cependant possede elle seule l'estre souuerain & veritable : Que toutes les autres choses

chosses naissent & meurent, s'escoulent & se perdent; & que neantmoins tant qu'elles sont, elles ne subsistent que par ce Dieu eternel qui les a toutes creées par sa verité; que parmy ces choses il n'y a que la seule ame raisonnable & intellectuelle, qui puisse joüir & estre touchée de la contemplation de son eternité, qui en puisse tirer son lustre & son éclat, & qui soit capable de meriter la vie eternelle: Mais qu'estant blessée par l'affectiō qu'elle met aux choses qui naissent & qui perissent, & par la douleur qu'elles luy causent; & s'attachant à la longue accoustumance de cette vie & aux sens du corps, elle se perd dans le vague de ses imaginations vaines & chimeriques, jusqu'à se mocquer de ceux qui disent qu'il y a quelque Estre qui ne se voit point par les

yeux du corps, qui ne ſe repre-ſente point par les phantoſmes de l'imagination; mais qui ne ſe voit que par le ſeul eſprit & par la lumiere de la raiſon.

Il marque par ces paroles ce que Ieſus-Chriſt a fait eſtant venu dans le monde.

Si donc vn des Diſciples de ce Philoſophe, voyant que ſon Maiſtre taſchoit de luy perſuader ces choſes, luy euſt fait cette queſtion : S'il ſe trouuoit vn homme excellent & tout diuin qui perſuadaſt aux peuples, qu'ils deuroient croire au moins ces Veritez, s'ils n'eſtoient pas capables de les comprendre, ou qui fiſt que ceux qui les comprendroient, ne ſe laiſſaſſent point emporter aux opinions du vulgaire, & aux erreurs communes des peuples; S'il ſe trouuoit, dis-je, vn homme de cette ſorte, ſçauoir s'il le croiroit digne de receuoir des honneurs diuins. Ie croy que Platon reſpondroit:

Qu'il eſtoit impoſſible que cét homme fiſt ce qu'il diſoit, ſi ce n'eſtoit que la Vertu meſme & la Sageſſe de Dieu en choiſiſt vn, pour l'vnir à ſoy en méme temps qu'elle le formeroit, & qu'apres l'auoir eſclairé dés ſon berceau, non par des inſtructions humaines, mais par l'infuſion d'vne lumiere ſecrette & interieure, elle embelliſt ſon ame de tant de graces, la fortifiaſt d'vne conſtance ſi ferme, & enfin l'eſleuaſt à vn tel point de grandeur & de majeſté, que meſpriſant tout ce que les hommes vitieux ſouhaittent, ſouffrant tout ce qu'ils craignent & faiſant tout ce qu'ils admirent, il pûſt changer tout le monde, & le porter dans vne creance ſi ſalutaire, par vn amour & par vne autorité ſouueraine: Que pour ce qui eſtoit de la maniere dont on deuroit honorer vn homme

ſi excellent, il eſtoit inutile de luy en demander ſon aduis : puis qu'il eſtoit aiſé de juger quels honneurs eſtoient deus à la Sageſſe de Dieu, par le ſouſtiẽ de laquelle il trauailleroit pour donner vn veritable ſalut à la nature humaine, & meriteroit par là d'eſtre honoré d'vne maniere particuliere, & eſleué au deſſus de tous les honneurs qu'on rend aux hommes.

Que ſi ce que Platon euſt pû dire alors eſt arriué veritablement ; ſi tant de liures & tant d'ouurages le publient ; ſi d'vne des Prouinces de la terre, qui eſtoit la ſeule qui adoraſt le ſeul Dieu veritable, & dans laquelle deuoit naiſtre cét homme admirable dont ie viens de parler, Dieu a choiſi des hommes, & les a enuoyez par tout le monde, pour y allumer les flammes de

l'amour diuin par leurs paroles & par leurs miracles : ſi apres auoir eſtably cette excellente doctrine, ils ont laiſſé apres eux la lumiere de la Foy reſpanduë dans toute la terre : Et pour ne point parler des choſes paſſées, qui peuuent n'eſtre pas creuës de quelques-vns, ſi l'on preſche publiquement aujourd'huy dans tous les Pays & à tous les Peuples : *Que le Verbe eſtoit dés le commencement, que le Verbe eſtoit en Dieu, que le Verbe eſtoit Dieu, & qu'il eſtoit dés le commencement dans Dieu ; Que tout a eſté fait par luy, & que rien n'a eſté fait ſans luy* : Si pour guerir les ames malades, afin qu'elles deuiennent capables de la connoiſſance, de l'amour & de la joüiſſance de ces Veritez ſublimes ; & fortifier les eſprits foibles ; afin qu'ils puiſſent ſans s'eſbloüir

Ioan. 1. v. 1.

Matth. 6. v. 19. supporter l'esclat d'vne si grande lumiere, on dit aux auares: *N'amassez point de tresors sur la terre, où les vers & la roüille les corrompent, & où des Voleurs les descouurent & les desrobent; mais amassez des tresors dans le Ciel, où les vers & la roüille ne les peuuent corrompre, ny les Voleurs les descouurir & les desrober. Car vostre cœur est, où est vostre tresor*: Si on dit à ceux qui sont vicieux:

Gal. 6. 7. 8. *Celuy qui seme dans la chair, recueillera de la chair vne moisson de corruption. Celuy qui seme dans l'esprit, recueillera de l'esprit la moisson de la vie eternelle*: Si l'on dit

Luc. 14. v. 6. aux superbes; *Celuy qui s'éleue sera abaissé, & celuy qui s'abaisse sera éleué*: Si on dit aux cho-

Matth. 5. v. 38. leres: *Lors que vous auez receu vn soufflet sur vne joüe, preparez-vous à en receuoir encore vn sur l'autre:*

Luc. 6. v. 35. Si on dit aux querelleux; *Aymez*

vos ennemis : Si l'on dit aux superstitieux ; *Le regne de Dieu est dans vous* : Si l'on dit aux curieux : *Ne recherchez point les choses visibles, mais les inuisibles : parce que les choses visibles sont temporelles, & les inuisibles sont eternelles.* Et en dernier lieu, si l'on dit en general à tous les hommes ; *N'aimez point le monde, ny ce qui est dans le monde : parce qu'il n'y a rien dans le monde qui ne soit ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou ambition du siecle.*

Luc. 17. v. 21.

2. Cor. 4. v. 48.

1. Ioan. 2. v. 15.

Si on enseigne maintenant cette doctrine à tous les Peuples de la terre ; s'ils l'escoutent auec reuerence & auec plaisir ; si apres tant de sang que les Martyrs ont respandu, apres tant de tourmens & tant de supplices qu'ils ont soufferts, les Eglises en sont deuenuës d'autant plus fecondes & se sont multipliées auec plus

d'abondance juſques dans les païs les plus barbares:Si on n'admire plus maintenant des millions de jeunes Hommes & de Vierges, qui meſpriſent le Mariage & qui viuent dans la continence : Au lieu que Platon ayant veſcu quelque temps de cette ſorte, apprehenda tellement la fauſſe opinion de ſon ſiecle, qu'on dit qu'il fit vn ſacrifice à la Nature, ſi nous en deuons croire à l'Hiſtoire, comme pour expier cette faute : Si ces maximes ſont tellement receuës, que comme c'eſtoit vne extrauagance auparauant que de les propoſer ; c'eſt vne extrauagance aujourd'huy que d'en douter ; Si dans tous les endroits de la terre où il y a des hommes, on promet & on s'oblige de garder ces maximes pour entrer dans la Religion Chreſtienne; Si

on les lit tous les iours dans les Egliſes, & ſi les Eueſques les y expliquent; Si ceux qui taſchent de les pratiquer [a] frappent leurs poitrines; S'il y a vn ſi grand nombre de perſonnes qui les ſuiuent, que les Iſles qui eſtoient autrefois deſertes, & les plus affreuſes ſolitudes, ſont remplies de toutes ſortes de perſonnes, qui ayans abandonné les richeſſes & les honneurs de ce monde, pour conſacrer toute leur vie au ſeruice du ſeul Dieu veritable, & du ſouuerain Maiſtre de toutes les creatures. Et enfin, ſi dans les Villes, dans les Bourgs, dans les Chaſteaux, dans les Villages, dans la campagne meſme, & dans les maiſons particulieres, on y preſche ſi ouuertement & ſi puiſſamment de deſtourner ſon cœur de toutes les choſes de la terre & de le tourner tout entier vers le

[a] Ancienne coûtume de l'Egliſe.

ſeul & vray Dieu ; qu'aujourd'huy dans tout le monde preſque tous les hommes enſemble reſpondent d'vne voix : a *Qu'ils ont le cœur éleué vers le Seigneur* : Pourquoy demeurerons-nous encore dans l'aſſoupiſſement de nos ignorances & de nos erreurs, & pourquoy allons-nous chercher des Oracles de Dieu dans les entrailles des beſtes mortes? Et lors qu'il eſt queſtion de parler de ces matieres ; pourquoy aymons-nous mieux auoir Platon dans la bouche, que Dieu dans le cœur ?

a dans la Preface du Canon de la Meſſe. *Surſum corda. Habemus ad Dominum.*

Chapitre IV.

Que les Epicuriens & autres Philoſophes, qui n'auoient aucun ſoin de purifier les ames pour les rendre capables de contempler les veritez Diuines, ne meritoient pas que l'on diſputaſt auec eux : Mais que les Platoniciens qui demeuroient d'accord de ces

veritez, deuoient ceder à l'autorité de IESVS-CHRIST, *qui les auoit pû persuader à tous les peuples de la terre, & reformer les erreurs de toutes les nations. Qu'ainsi ils ne pouuoient estre destournez de se faire Chrestiens, comme auoient fait beaucoup d'entr'eux, que par l'orgueil, ou par l'enuie, ou par la curiosité, qui les portoit à consulter les Demons.*

POVR ce qui regarde ceux qui s'imaginent, qu'il est inutile, ou qu'il est mauuais de mespriser ce monde sensible, & de soûmettre parfaitement son ame à Dieu, afin qu'il la purifie par les vertus, on les doit refuter d'vne autre maniere, si toutefois il meritent qu'on entre en conference auec eux; Mais pour ceux qui demeurent d'accord de cette maxime, ils doiuent reconnoistre Dieu en cette rencontre, & ceder à Dieu, qui a [a] fait persuader ces veritez à tous

[a] Qui sont les deux

les peuples du monde.

Car ils les persuaderoient eux-mesmes, si cela estoit en leur pouuoir, ou s'ils ne le faisoient pas, ils se rendroient coupables d'auoir enuié aux hommes vn si grand bon-heur. Qu'ils cedent donc à celuy qui a fait cette merueille, & que leur curiosité, ou leur vaine gloire ne les empesche point de reconnoistre [b] la difference qu'il y a, ENTRE LES CONIECTVRES SVPERBES D'VN PETIT NOMBRE DE PHILOSOPHES, ET LA PVBLICATION D'VNE DOCTRINE QVI GVERIT LES AMES, ET REFORME LES ERREVRS DE TOVTES LES NATIONS.

empeschemés, qui détournoient les Philosophes d'embrasser la Religion Chrestienne.

b Difference entre la plus pure doctrine des Philosophes & celle de l'Euangile. L'vne n'est fōdée que sur des conjectures, l'autre est establie sur l'autorité Diuine: L'vne est accompagnée d'orgueil, l'autre d'humilité: L'vne ne fait qu'enfler les ames, l'autre les guerit: L'vne est particuliere à vn petit nombre de Philosophes, l'autre reforme les erreurs de toutes les nations.

Que si ceux du nom desquels ils se glorifient reuenoient au

monde, qu'ils trouuassent nos Eglises pleines, & leurs Temples deserts; qu'ils vissent, & appeller, & courir tous les hommes à l'abandonnement des biens temporels, à l'esperance de la vie eternelle, & à l'acquisition des biens spirituels & intelligibles; s'ils estoient tels qu'on les a dépeints, ils diroient peut-estre: Voilà ce que nous n'auons osé persuader aux Peuples, ayans esté contraints de ceder à leur coustume, parce que nous ne les auons pû faire entrer dans ce que nous croyions, & ce que nous desirions leur persuader.

De sorte que s'ils pouuoient reuenir encore en vie, ils reconnoistroient sans doute la puissance & l'autorité de celuy, qui à pû donner auec tant de facilité des instructions si vtiles & si salutaires; & changeans seulement

quelques termes & quelques-vnes de leurs opinions ; ou ils se feroient Chrestiens, comme ont fait la plusspart des Platoniciens en ces derniers temps : ou si l'orgueil & l'enuie les empeschoit de reconnoistre cette Verité, ie ne sçay si demeurans dans la corruption & dans l'attachement de ces passions si basses, ils pourroient en suitte s'éleuer vers les choses diuines, quoy qu'ils eussent soûtenu auparauant qu'elles meritoient seules d'estre l'objet de nos souhaits & de nos desirs.

Car pour ce qui est de la curiosité qui les porte à consulter les Oracles des Demons, & qui est le troisiesme vice lequel détourne le plus les Payens, auec qui nous traittons maintenant, d'embrasser la Religion Chrestienne qui sauue les hommes ; c'est vne passion si puerile, que

je ne penſe pas qu'elle euſt pû retenir des hommes de cette ſorte.

Crapitre V.

Q'on ne doit chercher la vraye Religion, ny parmy les Philoſophes Payens, ny parmy les Heretiques, ny parmy les Schiſmatiques, ny parmy les Iuifs; mais dans la ſeule Egliſe Catholique.

Mais quelques ſentimens qu'ayent pû auoir les Philoſophes dans leur vanité, il paroiſt clairement, qu'on ne doit point chercher la Religion parmy des perſonnes, qui receuans les meſmes ceremonies que tout le reſte du Peuple, publioient neantmoins ſans ceſſe dans leurs Eſcholes des opinions toutes differentes, & meſme contraires, de la nature de leurs Dieux & du ſouuerain Dieu, aux yeux de ce meſme Peuple.

Condamnation de tous les Philoſophes Payens.

Et certes quand la Religion

Chreſtienne n'auroit fait autre choſe, que de guerir les hommes d'vn ſi grand mal, il n'y a perſonne qui ne reconnuſt tousjours qu'elle merite toutes ſortes de loüanges. Et ce nombre innombrable d'hereſies qui ſe ſont éloignées de la regle du Chriſtianiſme, teſmoigne aſſez que nous ne receuons point à la participation des Sacremẽs ceux qui ont des ſentimens contraires à la Verité, touchant Dieu le Pere, ſa Sageſſe & le [a] Don diuin, & qui taſchent de les perſuader aux hommes; puis que ne receuans point à la communion de nos Myſteres ceux dont nous condamnons la doctrine, nous enſeignons & nous perſuadons cette Verité, [b] QVE LA PHILOSOPHIE, C'EST A DIRE L'AMOVR DE LA SAGESSE, N'EST POINT DIFFERENT DE LA RELIGION

[a] C'eſt à dire le ſaint Eſprit.

[b] Ce qui fait voir que hors la Reli-

GION ; CE QVI EST LE FONDEMENT DV SALVT DES AMES.

Et l'on doit trouuer cecy moins estrange pour le regard de ceux qui ont introduit des Sacremens differens des nostres, tels que sont ceux qu'on appelle Manichéens, qui ont tiré vne malignité particuliere de la malice du Serpent ; & tels que sont aussi quelques autres Heretiques. Mais cette conduitte est encore plus remarquable, & merite d'estre loüée plus hautement en la personne de ceux, lesquels ayans retenu les mesmes Sacremens, n'estans pas neantmoins demeurez dans les mesmes opinions, & ayans mieux aymé defẽdre leurs erreurs auec opiniastreté, que les corriger auec sagesse, ont esté retranchez de la communion de l'Eglise Catholique, & de la participation des Sacre-

gion Chrestienne, on ne doit point chercher de veritable Philosophie, ny de veritable Sagesse.

mens, quoy qu'ils ne fussent pas differens des leurs, & ont eu des assemblées particulieres aussi bien que des noms particuliers; non seulement pour les distinguer, mais aussi pour marquer leur fausse creance & leur superstition, comme sont les Photiniens, les Arriens, & encore beaucoup d'autres Heretiques.

Il n'en est pas de mesme de ceux qui ont formé des diuisions & des schismes, parce qu'on les pourroit souffrir dans l'aire de l'Eglise comme la paille, jusqu'à ce qu'on vienne à vanner le bled du Seigneur à la fin du monde, si se laissans emporter au vent de l'orgueil par leur extreme legereté, ils ne se fussent eux-mesmes separez de nous.

Quant aux Iuifs, quoy qu'ils adorent le seul Dieu Tout-puis-

ſant, neantmoins parce qu'ils n'attendent de luy que des biens viſibles & paſſagers, le peu de ſoin qu'ils ont eu de leur ſalut, les ayant empeſchez de reconnoiſtre dans les Eſcritures qui leur ont eſté données, les premiers traits du peuple nouueau, que la baſſeſſe & l'humilité de IESVS-CHRIST deuoit éleuer juſques dans le Ciel, ils ſont touſjours demeurez dans la corruption du vieil Homme.

Et ainſi ce n'eſt ny dans la confuſion du Paganiſme, ny dans l'impureté de l'Hereſie, ny dans la langueur des ſchiſmes, ny dans l'aueuglement du Iudaïſme qu'il faut chercher la Religion; mais ſeulement parmy ceux que l'on appelle Chreſtiens Catholiques ou Orthodoxes; c'eſt à dire qui gardent la pureté des mœurs & la verité de la doctrine.

CHAPITRE VI.

Des auantages que l'Eglise tire des Payens, des Heretiques, des Schismatiques, des Iuifs & des mauuais Chrestiens. Qu'il arriue quelquefois que des gens de bien sont chassez de l'Eglise par des troubles & des tumultes, que des personnes charnelles excitent contre eux; mais que Dieu ne laisse pas de les couronner en secret, lors qu'ils souffrent cette injure auec patience, sans faire aucun Schisme, ny former aucune nouuelle Heresie.

C'EST cette Eglise Catholique respanduë generalement par toute la terre, qui fait seruir l'égarement des autres, à son propre bien & à leur conuersion mesme, lors qu'ils veulent ouurir les yeux pour reconnoistre leur erreur. Elle se sert des Payens, comme de la matiere de ses ouurages; des Heretiques, comme d'vne preuue

de ſa doctrine; des Schiſmatiques comme d'vne marque de ſa fermeté; & des Iuifs, comme du rehauſſement de ſon éclat & de ſa gloire. Et ainſi elle inuite les Payens, elle chaſſe les Heretiques, elle abandonne les Schiſmatiques, elle [a] precede & paſſe les Iuifs, & leur ouure neantmoins à tous enſemble l'entrée des Myſteres & la porte de la Grace; ſoit en formant la Foy des premiers, ou en reformant l'erreur des ſeconds, ou remettant les autres dans ſon ſein, ou admettant les derniers à la ſocieté de ſes enfans.

[a] Parce qu'elle ne demeure pas cõme eux dans le vieil Homme, mais paſſe dans le nouueau.

Pour ce qui regarde les Chreſtiens qui ſont charnels, c'eſt à dire, dont la vie & les ſentimens ne reſpirent que la chair, elle les ſouffre pour vn temps, comme la paille qui ſert à conſeruer le froument dans l'aire, mais qui

apres en doit estre ostée. Et parce que dans cette aire dont nous parlons, chacun est, ou paille, ou froument, selon les mouuemens de sa volonté, on y souffre le peché & l'erreur des hommes, jusqu'à ce qu'ils ayent trouué des accusateurs, ou qu'ils défendent leurs fausses opinions auec vne animosité opiniastre.

Mais ceux qui ont esté retranchez de l'Eglise, ou ils y retournent par la Penitence, ou emportez par leur malheureuse liberté, se laissent aller dans le vice, pour nous aduertir par leur cheute de demeurer tousjours sur nos gardes; ou ils font schisme, pour exercer nostre patience; ou ils forment quelque heresie, pour éprouuer ou faire paroistre nostre intelligence dans les Mysteres. Voilà les fins diuerses des Chrestiens charnels

que l'on n'a pû corriger ou souffrir dauantage parmi les fidelles.

Mais la prouidence de Dieu permet souuent, que des hommes mesmes vertueux soiẽt chassez de la communion de l'Eglise, par des troubles & des tumultes que des personnes charnelles excitent contre eux : Ce qui arriue afin qu'apres auoir souffert auec vne patiẽce extraordinaire cette ignominie & cette injure, pour conseruer la paix de l'Eglise, sans vouloir y former quelque nouueau schisme, ou quelque nouuelle heresie ; ils apprennent à tout le monde par leur exemple, cõbien nous deuons seruir Dieu auec vne affection veritable, & vne charité sincere. Le dessein de ces personnes dans ces rencontres, est, ou de retourner apres que la tempeste sera passée, ou s'ils ne le peuuent faire, voyans

Que quelque injuste persecution qu'on souffre dans l'Eglise, on n'y doit jamais faire de schisme.

qu'elle dure tousjours, ou apprehendans que leur retour n'excite les meſmes troubles, ou encore de plus grands ; ils gardent tousjours la volonté de faire du bien à ceux-meſmes qui les ont chaſſez par leurs violences & par leurs cabales : & ſans faire aucune aſſemblée particuliere, ils ſoûtiennent juſques à la mort, & confirment tousjours par la profeſſion de leur creance, la foy qu'ils ſçauent que l'on preſche dans l'Egliſe Catholique. CES PERSONNES SONT COVRONNE'ES EN SECRET PAR LE PERE QVI LES VOIT DANS LE SECRET. Ces exemples paroiſſent rares, mais il y en a pourtant, & plus qu'on ne ſçauroit croire. C'eſt ainſi que la Prouidẽce diuine ſe ſert de toute ſorte, & d'hommes, & d'exemples pour le bien des ames & pour l'inſtruction du peuple ſpirituel.

CHA-

CHAPITRE VII.

Qu'ayant rejetté toutes les fausses Religions nous nous deuons tenir à la Chrestienne, & à la communion de cette Eglise qui est appellée Catholique, mesme par les ennemis. Que le premier fondement de cette Religion est de reconnoistre par l'Escriture Sainte, la conduite dont Dieu s'est voulu seruir pour sauuer les hommes. Qu'en suite de cette creance, il faut purifier son Esprit par la bonne vie; afin de le rendre capable de connoistre les choses eternelles & immuables : c'est à dire la Sainte Trinité: Et que cette connoissance nous apprendra que toutes les creatures ne subsistent que par elle, & qu'elles ont toutes des traces & des vestiges de cette adorable Trinité; sçauoir l'estre & l'vnité qui se rapporte au Pere, la forme & la distinction au Fils, & l'ordre & l'harmonie au Saint Esprit.

VOus ayant donc promis il y a peu d'années, mon cher [a] Romanien, que je vous

[a] C'e-

escrirois vn jour mes sentimens sur la veritable Religion ; j'ay creu qu'il estoit temps maintenant de m'acquitter de cette promesse; la Charité qui me lie auec vous, ne me permettant pas de souffrir dauantage que vous demeuriez dans l'incertitude & dans le doute, touchant les questions excellentes que vous m'auez proposées.

toit vn homme de condition, & fort riche de la mesme ville, que S. Augustin appelle Ragaste, pere de Licentius qui auoit esté disciple du Saint, lors qu'il enseignoit la Rhetorique. *V. Conf. lib. 6. c. 14. & Contr. Acad. lib. 1. c. 1.*

Et ainsi apres auoir rejetté tous ceux[a] qui ne sont, ny [b] Philosophes dans les choses saintes, ny [c] Saints dans la Philosophie ; & ceux qui s'éleuans auec orgueil, ou[d] par leurs fausses opinions, ou [e] par quelque animosité particuliere, ont quitté la regle & la communion de l'Eglise Catholique, & [f] ceux qui n'ont pas voulu

a Payens.
b Epicuriens, Stoïciés qui ne recherchoient que la cõnoissance du monde, & des choses

receuoir la *g* lumiere de l'Escriture sainte & la grace du Peuple spirituel, qui est ce qu'on appelle le Testament Nouueau. Apres auoir, dis-je, rejetté tous ceux-cy dont j'ay parlé le plus brefuement que j'ay pû, nous deuons nous tenir à la Religion Chrestienne & à la communion de cette Eglise, qui est Catholique, & qui est appellée *h* CATHOLIQVE, non seulement par les siens, mais par la bouche mesme de tous ses ennemis: Les Heretiques & les Schismatiques estans forcez malgré qu'ils en ayent de l'appeller CATHOLIQVE, lors qu'ils ne parlent pas auec ceux de leur secte, mais auec les estrangers; parce qu'ils

séfibles. *c* Platoniciens, qui recherchans la connoissance des choses saintes & diuines, mais auec orgueil & vanité, n'en estoient pas deuenus plus Saints. *d* Heretiques *e* Schismatiques. *f* Iuifs. *g* Parce qu'ils se sont arrestez aux ombres & aux figures en ce qui regarde le vieil Testament, & ont rejetté absolument le nouueau. *h* Preuue de la vraye Eglise par le nom de Catholique.

ne peuuent pas ſe faire entendre en parlant d'elle, qu'en la diſtinguant des autres, par le nom que luy donne toute la terre.

Or le premier fondement de cette Religion, eſt l'Hiſtoire & la Prophetie qui deſcouure la conduitte, dont la Prouidence de Dieu s'eſt ſeruie dans le cours des temps pour le ſalut des hommes, afin de leur donner vne nouuelle naiſſance, & les reſtablir dans la poſſeſſion de la vie eternelle, qu'ils auoient perduë.

Car lors que l'on aura creu ce poinct, la maniere de vie que l'on ſe formera ſur le modelle des Commandemens de Dieu, purifiera l'eſprit & le rendra capable de connoiſtre les choſes ſpirituelles, qui ne ſont ny paſſées ny futures, & qui demeurent touſiours dans le meſme eſtat, ſans eſtre ſujettes au moindre

changement ; c'est à dire Dieu, qui est tousiours égal à luy-mesme, le Pere, le Fils & le saint Esprit: parce qu'ayant connu cette Trinité autant qu'on le peut faire en cette vie, on reconnoistra en suitte clairement, que toutes les creatures intellectuelles, animales & corporelles, entát qu'elles sont, ne subsistent que par cette mesme Trinité, qui les a creées: que c'est elle qui leur donne leur forme & leur beauté, & qui les gouuerne auec vn ordre & vne harmonie merueilleuse.

L'Estre a rapport au Pere, la Forme au Fils, & l'Ordre au saint Esprit.

On ne doit pas neantmoins s'imaginer, que le Pere ayt fait vne partie des creatures, le Fils vne autre, & le saint Esprit vne autre; mais on doit croire plustost que le Pere a fait par le Fils dans le Don du saint Esprit, & toutes les creatures toutes ensemble, & chacune d'elles en particulier.

Car tout ce qui est generalement dans le monde, soit substance, soit essence, soit nature, soit qu'on le vueille exprimer d'vn autre nom, a [a] ces trois choses ensemble, d'estre Vn en soy-mesme, d'estre distingué des autres par la proprieté de son Estre, & d'estre enfermé dans l'ordre vniuersel qui regle les creatures.

[a] Qui marquent la Trinité, Vnité, Distinction, Ordre.

CHAPITRE VIII.

Que de la Foy l'on passe à l'intelligence, qui nous fait connoistre plus clairement les Mysteres que nous ne connoissons qu'obscurement par la Foy. Et nous fait voir que les vns sont necessaires & immuables, comme ceux qui regardent la Diuinité en soy & la Trinité des personnes : Et que les autres ont pû se faire & sont tres-dignes de la Bonté de Dieu ; comme ceux qui regardent l'Incarnation, & tout le reste de ce que Dieu a fait dans le temps, pour le salut des hommes. Que les Heresies que Dieu permet, seruent à cét éclaircissement des Mysteres.

AYANT donc reconnu cette verité, il ne ſera pas difficile de voir, au moins autant que les hommes en ſont capables, combien les Loix par leſquelles toutes choſes ſont ſoûmiſes à Dieu & à leur Seigneur, ſont juſtes, neceſſaires & immuables. Et cette conſideration [a] nous fait entrer dans vne connoiſſance ſi claire de ce que nous n'auons creu d'abord, que ſuiuant l'autorité ſeule, qu'il nous paroiſt euidemment, que des choſes que nous croyons; [b] les vnes ſont neceſſaires & tres-certaines; [c] les autres ont peu ſe faire & ont deu ſe faire de la maniere qu'elles ont eſté faites, & que nous plaignons le malheur de ceux qui ne les croyent pas, & qui ont mieux aimé ſe mocquer de noſtre creance, que l'embraſſer auec nous.

[a] C'eſt ce que ce Saint enſeigne ſouuent, que la Foy nous conduit à l'intelligence; c'eſt à dire à vne cónoiſſance plus claire, par la raiſon purifiée

par la pieté & la bonne vie, de ce que nous ne connoissons qu'obscurément par la Foy. Et c'est en ce sens qu'il allegue en beaucoup de lieux ces paroles d'Isaie, *Nisi credideritis, non intelligetis. V. de lib. arb. lib. 2. c. 2.*

b Comme les Mysteres eternels, qui regardent la Diuinité & la Trinité. *c* Comme les Mysteres temporels, qu'il marque en suitte.

Car apres auoir connu l'eternité de cette Trinité, & la multitude des creatures; on ne croit pas seulement ce Mystere sacré d'vn Dieu qui s'est reuestu de la nature des hommes, l'Enfantement d'vne Vierge, la Mort du Fils de Dieu pour nous, sa Resurrection apres sa mort, son Ascension dans le Ciel, sa Seance à la droite de son Pere, la Remission des pechez, le Iour du Iugement & la Resurrection des corps: On ne croit pas, dis-je, seulement tous ces Mysteres, mais on reconnoist mesme qu'ils sont veritablement dignes de la bonté que Dieu exerce souuerainement sur les hommes.

Par la Foy.

Par l'intelligence.

Toutesfois puis qu'il est tres-vray selon la parole de l'Escriture, qu'il faut qu'il y ait plusieurs heresies, afin que l'on connoisse ceux qui seront demeurez fidelles dans la tentation ; seruons-nous encore de ce bien que Dieu nous donne par sa Prouidence. Car ceux qui deuiennent Heretiques, sont des personnes qui ne laisseroient pas d'estre dans l'erreur, quand mesmes ils demeureroient dans l'vnion de l'Eglise. Mais lors qu'ils en sont dehors, ils seruent beaucoup, non pas en enseignant la verité qu'ils ignorent, mais en donnant sujet aux Catholiques charnels de la rechercher, & aux spirituels de la descouurir.

Vtilité que les Heresies apportent à l'Eglise.

Car quoy qu'il y ait dans l'Eglise sainte vne infinité d'hommes, que Dieu reconnoist luy estre fidelles, ils ne paroissent

pas neantmoins parmy nous, tandis que nous plaiſans dans les tenebres de noſtre ignorance, nous aimons mieux demeurer dans noſtre aſſoupiſſement, que contempler la lumiere de la verité. C'eſt pourquoy les Heretiques en reſueillent pluſieurs de ce ſommeil, & ſont cauſe qu'ils ouurent les yeux pour voir ce jour celeſte & diuin, & qu'ils s'en réjoüiſſent en le voyant.

Seruons-nous donc des Heretiques, non pas pour approuuer leurs erreurs, mais pour defendre la Foy Catholique, contre leurs artifices & leurs entrepriſes, & pour nous tenir au moins dauantage ſur nos gardes, ſi nous ne pouuons les rappeller dans le chemin du ſalut.

CHAPITRE IX.

Le Saint declare que ce Liure peut seruir contre toutes sortes d'erreurs, mais principalement contre celles des Manichéens, qui croyoient deux natures & deux substances, l'vne de bien, & l'autre de mal. Que son dessein neantmoins n'est pas de refuter leurs opinions en particulier, mais seulement d'expliquer de telle sorte la doctrine de l'Eglise, qu'elle soit à couuert de tous leurs efforts.

MAIS je croy que si Dieu verse sa benediction sur cét Ouurage, il pourra seruir aux personnes vertueuses qui seront portées à le lire par vn mouuement de pieté, pour les fortifier non seulement contre vne erreur particuliere, mais aussi contre toute sorte de mauuaises & de fausses opinions.

Il est vray neantmoins, qu'il a esté fait principalement contre

Manichéens qui croyoient deux

ceux qui se figurent deux natures, ou deux substances, lesquelles forment deux principes tout contraires, & qui se combattent sans cesse. Car y ayant des choses qui les offensent, & d'autres qui leur plaisent, ils veulent que Dieu ne soit pas auteur des premieres, mais seulement des secondes. Et lors qu'ils ne peuuent vaincre leurs mauuaises habitudes, & qu'ils se voyent ainsi engagez dans les liens de la chair, ils s'imaginent qu'il y a deux ames dans vn seul corps, l'vne qui vient de Dieu, & qui est naturellement ce qu'il est luy-mesme; & l'autre qui vient d'vn peuple de tenebres, lequel Dieu n'a ny [a] engendré, ny [b] creé, ny [c] tiré de quelque autre creature, ny [d] banny & chassé de deuant sa face, mais qui a vne vie qui luy est propre, vne terre, des produ-

principes eternels, & comme deux Dieux, l'vn bon & l'autre mauuais

a Comme son Fils.
b Comme les Anges, le Ciel, la Terre.
c Comme les Animaux & les Plantes, qu'il a tirez de la Terre.
d Comme les Demons

ctions, des animaux, & enfin vn Royaume particulier, vn principe eternel & ſans origine.

Ils veulent en ſuitte, que ce peuple s'eſtant vn jour reuolté contre Dieu, il le reduiſit à vne ſi extréme neceſſité, que pour reſiſter à cét ennemy, il fut obligé d'enuoyer icy bas vne ame pure, qui eſtoit vne partie de ſa ſubſtance, par l'vnion & le meſlange de laquelle ils veulent dans leurs ſonges & leurs reſveries, que la violence de cét ennemy ait eſté temperée, & que le monde ait eſté formé.

Ie ne veux point maintenant refuter leurs opinions, l'ayant desja fait ailleurs, & le deuant faire encore à l'auenir, autant qu'il plaira à Dieu de m'en donner le pouuoir: mais je pretends ſeulement monſtrer dans cét ouurage en la maniere que je pour-

ray, & par les raiſons que Dieu daignera m'inſpirer, que la Foy Catholique eſt à couuert de toutes leurs entrepriſes , & que les conſiderations qui touchent les hommes & les font tomber dans leur erreur, ne troublent nullement l'eſprit des fidelles.

Ce que je deſire principalement de vous, qui connoiſſez le fond de mon cœur, eſt que vous croyez, que c'eſt par vn veritable ſentiment & non par vne ſimple ceremonie pour n'eſtre pas accuſé de vanité, que je reconnois, qu'il n'y a que les ſeules fautes de cét Ouurage qui me doiuent eſtre juſtement attribuées; & que tout ce qu'il y aura de vray & de ſolide doit eſtre rapporté à Dieu, comme à l'vnique Diſpenſateur de toutes les graces & de tous les biens.

Chapitre X.

Que la fausse Religion consiste à adorer en la place de Dieu, ou quelque esprit ou quelque corps, ou ses propres imaginations; & la vraye à se bien conduire dans cette vie temporelle, à n'aspirer qu'aux choses eternelles, & à n'adorer qu'vn seul Dieu. Que Dieu est entierement immuable tant selon le lieu que selon le temps Que l'ame est immuable selon le lieu & muable selon le temps, & que le corps est muable selon le lieu & selon le temps. Que les phantosmes & imaginations, ne sont autre chose que les images corporelles, qui viennent des sens, dont il est necessaire, quoy que tres difficile, de se despoüiller pour contempler la Verité. Que l'on ne sçauroit arriuer à cette contemplation de la Verité que par la Religion Chrestienne, & qu'elle y prepare nos ames, en les purifiant de leurs vices & de leurs pechez.

PREMIEREMENT donc vous deuez reconnoistre cette verité, qu'il n'y auroit aucune er-

reur dans la Religion, si l'ame n'adoroit point en la place de Dieu, ou quelque esprit, ou quelque corps, ou ses propres imaginations, ou deux de ces choses ensemble, ou mesme toutes les trois: mais qui se gouuernant de telle sorte enuers les hommes dans cette vie temporelle, qu'elle ne fist tort à personne, & ne blessast en rien la societé humaine, elle n'aspirast qu'aux choses eternelles, & n'adorast qu'vn seul Dieu.

Ce Dieu dont ie parle est tel, que s'il ne demeuroit tousjours immuable dans son estre, il n'y auroit aucune des natures muables, qui pûst subsister dans le sien. Or il n'y a personne qui ne reconnoisse par les propres impressions de son esprit, que l'ame est muable & susceptible de changement, [a] non de celuy qui

[a] Parce que

qui vient de la diuersité des lieux mais de celuy qui naist de la difference des temps. Tout le monde aussi peut remarquer que soit que l'on considere le temps ou le lieu, le corps est capable de changement en l'vn & en l'autre.

Quant aux imaginations & aux phantosmes, ce sont des images & des especes que les sens corporels tirent des corps, lesquelles peuuent estre facilement imprimées dans la memoire, comme on les a receuës des sens, & qu'on peut aussi aisément changer, ou en les diuisant; ou en les multipliant, ou en les resserrant, ou en les estendant, ou en les mettant par ordre, ou en les confondant ensemble: Et enfin comme il est tres aisé de leur donner telle figure que l'on veut par la force & par la viuacité de la pensée, il est aussi tres-difficile

l'ame, non plus que toutes les choses spirituelles, n'est point proprement dans le lieu: D'où vient que Boëce rapporte pour vn exemple des maximes qui sont claires & indubitables parmy les sçauans: *Incorporalia non sunt in loco.*

a Il fait allusion à ces paroles de

de s'en garentir, & d'empeſcher qu'elles ne nous trompent lors qu'il s'agit de trouuer la verité.

Pourueu donc que [a] nous ne ſeruions pas les creatures au lieu de ſeruir le Createur, & que [b] nous ne nous perdions pas dans la vanité de nos penſées, nous ſuiurons la parfaite Religion, puis qu'en demeurant attachez au Createur qui eſt eternel, il faut neceſſairement que nous participions à l'eternité de ſa nature.

a ſaint Paul. Rom. 1. v. 25. *Seruierunt creaturæ potius quam Creatori.* Par où il marque ceux qui adorent quelque eſprit, ou quelque corps en la place de Dieu, comme les Payens.

b Et à ces autres, v. 21. *Et euanuerunt in cogitationibus ſuis.* Par où il marque ceux qui adorent leurs propres imaginations, comme les Manichéens & autres Heretiques. Il faut que l'Ame ſoit purifiée de ſes pechez pour arriuer à la connoiſſance des Veritez diuines.

Mais parce que l'ame eſtant accablée de ſes pechez, & enuironnée de leurs liens, ne pourroit d'elle-meſme, ny deſcouurir, ny conſeruer cette verité, s'il n'y auoit quelque degré, par

a Mais il remarque ſur cét endroit

lequel l'homme s'éleuant des choſes humaines aux diuines, s'efforçaſt de paſſer de la vie terreſtre à la reſſemblance de Dieu meſme : la Prouidence eternelle a voulu par vne bonté ineffable eſtablir dans le cours des temps des moyens pour ſecourir les hommes en general & en particulier, en ſe ſeruant des creatures, qui bien que muables eſtoiẽt neantmoins ſoûmiſes à l'ordre immuable de ſes loix, pour faire connoiſtre & reuerer à tout le monde l'éminence & la perfection de ſa nature. C'eſt ce qu'il a fait [a] dans ces derniers temps par la Religion Chreſtienne qui ouure le Ciel & aſſeure le ſalut à tous ceux qui la connoiſſent & qui la ſuiuent.

On peut la defendre en pluſieurs manieres contre les vaines accuſations de la meſdiſance, &

dans ſes Retractations *l.1.c.13.* que la Religiõ Chreſtienne n'eſt nouuelle que quant à ſon nõ, mais qu'elle a toûjours eſté, meſme auant Ieſus-Chriſt dans les premiers Saints, c'eſt à dire, cõme il l'explique en pluſieurs endroits dans ceux qui cro-

descouurir ses Mysteres à ceux qui desirent d'en estre informez, Dieu monstrant aux ames la verité par luy-mesme, & aydant les bonnes volontez par le ministere des bons Anges & des hommes, afin qu'elles la voyent & la comprennent.

yoient en sa Naissance, en sa Mort, & en sa Resurrection à venir.

Et dautant que chacun se sert de la maniere qu'il reconnoist estre plus proportionnée à l'esprit des personnes qu'il a dessein de persuader, apres que j'ay consideré auec beaucoup de soin la disposition de ceux que j'ay veus attaquer, ou chercher la verité, & celle en laquelle j'estois moy-mesme, lors que je l'attaquois, ou lors que je la cherchois : I'ay creu que je deuois agir auec eux de la maniere que vous verrez en ce Liure.

Si vous y trouuez quelque verité, receuez la, & l'attribuez à

l'Eglise Catholique : Si vous y trouuez quelque fausseté, rejettez-la, & me la pardonnez comme à vn homme : Si vous y trouuez quelque chose de douteux, ne laissez pas de le croire, jusqu'à ce que la raison vous enseigne, ou que l'autorité de l'Eglise vous oblige, ou de le rejetter comme faux, [a] ou de l'embrasser comme tres-clair, [b] ou de le croire comme tres-certain : Escoutez donc je vous prie ce que je m'en vais vous dire, & apportez-y le plus d'attention & de pieté que vous pourrez, puis que c'est cette disposition [c] qui attire la grace de Dieu sur nous.

[a] Ce qui est l'effet de la raison & de l'intelligence.

[b] Ce qui est l'effet de l'authorité & de la Foy.

[c] Quoy que Dieu donne aussi sa grace quand il luy plaist, à ceux mesme qui ne sont pas dans cette disposition pour les y faire entrer, comme dit le Saint en expliquant ce passage dans ses Retr. *l. 1. c. 13.*

Chapitre XI.

Qu'il n'y a point de vie qui ne tire son origine de Dieu. Que la mort de la vie

raisonnable n'est autre chose qu'vne defaillance volontaire, par laquelle elle se separe de celuy qui l'a crée, pour joüir des corps contre la Loy de Dieu. Que cette mort l'a reduite cōme dans le neant, non que le corps vers lequel elle se rabbaisse soit absolument vn neant, puis que l'harmonie de ses parties, sa forme & sa beauté fait assez voir qu'il est l'ouurage de Dieu : Mais parce qu'ayant moins d'estre que l'ame, c'est au regard de l'ame se tourner vers le neant, que de se tourner vers luy, en se separant de Dieu.

IL n'y a point de vie qui ne tire son origine de Dieu, parce qu'il est la vie souueraine, & la source de la vie : Il n'y a point aussi de vie qui soit vn mal entant qu'elle est vie ; mais seulement entant qu'elle panche à la mort. Et la mort de [a] la vie n'est autre chose que la meschanceté, & [b] la malice, à qui les Latins donnent vn nom qui marque qu'elle n'est rien, & pour cette

[a] Il n'entend parler que de la vie de l'ame, entant qu'elle est raisonnable & capable de joüir de Dieu.

[b] *Nequi-*

raiſon ils appellent les hommes meſchans [c] hommes de neant.

La vie donc qui par vne defaillance volontaire ſe ſepare de celuy qui l'a creée, de l'eſſence duquel elle joüiſſoit, & qui contre la Loy de Dieu veut joüir des corps, ſur leſquels il luy a donné vn empire & vne domination naturelle, tombe peu à peu dans le neant. Et c'eſt enquoy conſiſte la malice & la deprauation de l'ame, qui la reduit au neant, pour vſer de ce terme, quoy que le corps vers lequel elle ſe rabbaiſſe, ne ſoit pas abſolument vn neant.

Car puis que le corps conſerue tousjours cette alliance & cette harmonie de toutes ſes parties, ſans laquelle il ne pourroit ſubſiſter : il s'enſuit qu'il a eſté crée par celuy qui eſt le principe & l'origine de l'alliance & de

tia ab eo quod nequicquā ſit, dicta.

c Homines nihili.

l'harmonie de toutes les choſes. Puis que le corps s'entretient par vne certaine paix que luy donne ſa propre forme, ſans laquelle il ne ſeroit rien du tout : il s'enſuit qu'il a eſté crée par celuy qui eſt la ſource de toute paix, & la forme increée plus belle infiniment que toutes les autres formes. Puis que le corps a vne beauté ſans laquelle il ne ſeroit pas vn corps ; il s'enſuit que ſi on en cherche le Createur, il faut que l'on cherche celuy qui eſt le plus beau de tous les Eſtres, comme eſtant la ſource de toute beauté: Et qui eſt celuy-là ſinon le Dieu vnique, la verité vnique, le ſalut vnique, & l'eſſence premiere & ſouueraine, de laquelle ſort tout ce qui eſt, entant qu'il eſt, parce que tout ce qui eſt, eſt bon entant qu'il eſt?

C'eſt pourquoy la mort ne

vient point de Dieu. *Car Dieu n'a point fait la mort, & il ne se resjoüit point de la perte des viuans*, dautant que l'essence souueraine donne l'Estre à tout ce qui est, & est appellée Essence pour cette raison. Or la mort contraint tout ce qui meurt de n'estre point entant qu'il meurt. Sap. 1. v. 13.

Que si les choses qui meurent mouroient entieremẽt, il est sans doute qu'elles seroient entierement aneãties; mais elles ne meurent, qu'entant qu'elles conseruent moins d'estre, ce que l'on peut dire plus breuemẽt en cette maniere, qu'elles meurent d'autãt plus, qu'elles sont moins. Or il est certain que le corps a moins d'estre que quelque vie que ce soit, parce que tant qu'il demeure dans sa beauté, il n'y demeure que par la vie, soit par celle qui anime chaque animal, soit par

celle qui soustient & qui regle la nature vniuerselle du monde. Le corps est donc plus sujet à la mort, & par consequent plus prés du neant. C'est pourquoy lors que l'ame se porte à negliger Dieu par le plaisir qu'elle trouue à joüir du corps, elle se tourne vers le neant, & c'est là cette malice & cette deprauation, qui selon l'Ethymologie Latine, reduit les hommes comme dans vn aneantissement.

a Il parle selon l'opiniõ de Platon, qui croioit que le monde fust animé d'vne Ame generale : mais il rejette cette opinion comme incertaine dans ses Retr. l. 1. c. 11. Et il adjouste, que ce qu'il y a en cela de certain, c'est que le monde, soit qu'il soit animé, soit qu'il ne le soit pas, ne doit point estre pris pour Dieu, mais que Dieu est le Createur de cette ame vniuerselle, s'il y en auoit quelqu'vne.

CHAPITRE XII.

Que l'ame qui ayme le corps deuient terrestre & charnelle. Qu'il est raisonnable que la peine suiue le peché; & que cette peine consiste, ou dans la douleur du corps, qui vient de la corruption soudaine qui altere son estat

naturel, ou dans la douleur de l'Esprit, qui vient de la priuation des choses muables, dont il desire de joüir. Mais que l'ame sort de cét estat malheureux, & retourne de la multiplicité des choses muables, dans l'vnité du bien immuable, lors qu'assistée de la Grace elle surmonte ces desirs dereglez, & qu'elle sert Dieu auec vn esprit pur & vne bonne volonté. Et que ce renouuellement de l'ame emporte auec soy celuy du corps, parce que l'esprit de Dieu qui remplira l'ame, se respandra aussi sur le corps, pour luy donner la vie, & la plus grande pureté, dont sa nature soit capable.

C'EST ainsi que l'ame deuient charnelle & terrestre, & est appellée pour cette raison du nom de chair, & du nom de terre. Tant qu'elle sera de cette sorte, elle ne possedera point le Royaume de Dieu, & ce qu'elle ayme luy sera rauy, parce qu'elle met son affection dans ce qui est moins qu'elle, c'est à dire dans

le corps, & dans vn corps que le peché mesme qu'elle ayme a rendu corruptible : De sorte que tombant peu à peu dans la defaillance, il abandonne peu à peu l'homme qui l'ayme, parce que l'homme a abandonné Dieu pour aymer le corps, & qu'il a mesprisé le Commandement de Dieu qui luy a dit, Ie vous permets de manger de cela, mais ie vous defends de toucher à cecy.

C'est de cette sorte qu'elle est precipitée dans les supplices, parce qu'apres auoir aymé par vn desordre les choses basses qui sont au dessous d'elle, Dieu la remet [a] dans l'ordre par la misere qu'elle ressent dans la recherche de ses faux plaisirs, & par les douleurs qu'il luy fait souffrir dans les enfers. Car qu'est-ce que la douleur du corps sinon vne corruption soudaine,

[a] Parce que l'ordre Eternel de Dieu veut que la peine suiue le peché, *vt peccati dedecus emendet pœna peccati*. De lib. Arbitr.

qui altere l'eſtat naturel d'vne chose que l'ame a renduë corruptible par le mauuais vſage qu'elle en a fait? Et qu'eſt-ce que la douleur de l'eſprit, ſinon la priuation des choſes muables, dont elle joüiſſoit, ou dont elle eſperoit de joüir? Et en cela conſiſte tout ce qui eſt compris ſous le nom de mal, c'eſt à dire le peché & la peine du peché.

l.3. cap. 9. Douleur du corps. Douleur de l'eſprit.

Que ſi l'ame, tandis qu'elle eſt dans la carriere de cette vie humaine, vient à ſurmonter ces deſirs déreglez, qu'elle a entretenus contre elle-meſme en joüiſſant des biens periſſables, & croit que Dieu l'aſſiſtera de ſa Grace pour les luy faire vaincre; ſi elle le ſert auec vn eſprit pur & vne bonne volonté; il eſt ſans doute qu'eſtant entierement renouuellée, elle retournera de la multiplicité des choſes muables, dans

Retour de l'ame à Dieu.

l'vnité du bien immuable, & estant ainsi restablie dans sa premiere forme, par la sagesse qui n'a point esté formée, mais qui seule forme toutes choses, elle joüira de Dieu par le S. Esprit qui est le don de Dieu.

1. Cor. 2. v. 15. C'est ainsi que *l'homme* deuient *spirituel jugeant de tout & n'estant jugé de personne*, aymant le Seigneur son Dieu, de tout son cœur, de toute son ame, & de tout son esprit, & aymant son prochain non pas d'vne maniere charnelle, mais comme soy-méme. Or il s'ayme luy-mesme spirituellement, lors qu'il ayme Dieu par toutes les puissances qui viennent en luy. Ce sont ces deux commandemens qui enferment toute la Loy & tous les Prophetes.

La gloire du corps. Il s'ensuit de cette verité, qu'apres la mort corporelle, à la-

quelle le premier peché nous oblige tous, ce corps ſera reſtably en ſon temps, & en ſon ordre, dans ſa premiere[a] fermeté, qu'il ne poſſedera pas neantmoins par luy-meſme, mais par l'ame affermie en Dieu, laquelle auſſi ne s'affermira point par elle meſme, mais par la Diuinité dont alors elle joüira. C'eſt pourquoy elle aura plus de force & plus de vigueur que le corps, parce que le corps ne ſubſiſtera que par elle dans vne ſi grande vigueur, mais elle y ſubſiſtera par la verité immuable, qui eſt l'vnique Fils de Dieu, & ainſi le corps y ſubſiſtera par le Fils de Dieu, puis que toutes choſes ſubſiſtent par luy ſelon l'Eſcriture.

ſera vne ſuitte de celle de l'ame.

[a] Ou pluſtoſt dans vne plus grande, comme il dit ſur cét endroit dans ſes Retr. *lib.* 1. *c.* 11. parce qu'il n'aura plus beſoin de nourriture cõme dans le Paradis, & qu'il ne pourra plus mourir.

Ioan. 1. *v.* 1.

De ſorte que le don de Dieu, qui eſt le ſaint Eſprit, n'apporte pas ſeulement le ſalut, la paix, & la ſainteté à l'ame, mais il

La Vie des corps

dans la gloire vient du S.Esprit donnera mesme la vie au corps, & le mettra dans la plus grande pureté, dont sa nature soit capable. C'est en ce sens que le Fils

Matth. 23.v.26. de Dieu a dit : *Purifiez ce qui est au dedans, & ce qui est au dehors deuiendra pur.* Et c'est en ce sens

Rom. 8. v. 11. que l'Apostre dit : *Il viuifiera aussi vos corps mortels par son esprit qui demeure dans vous.*

Ainsi le peché estant osté, la peine qui luy est deuë sera ostée. Et ce sera lors qu'on dira : Où

1. Cor. 15.v.55. est le mal? *O mort où sont tes efforts? O mort où est ton aiguillon?* Ce qui est, surmontera le neant, & ainsi la mort sera absorbée dans la victoire.

CHAPITRE XIII.

Que le Demon n'est point mauuais par sa nature, mais parce qu'il s'est corrompu par sa propre volonté Que les bons An es sont muables par leur nature, & ne demeurent fermes en Dieu que

par cette volonté, par laquelle ils l'ayment plus qu'ils ne s'ayment. Que l'Ange rebelle au contraire s'estant enflé d'orgueil, s'est separé de la souueraine Essence: Et qu'ainsi il a maintenant moins d'estre qu'il n'auoit, parce qu'il a voulu joüir de ce qui auoit moins d'estre, lors qu'il a mieux aymé joüir de sa propre puissance, que de celle de Dieu, & que c'est en cela qu'il est mauuais, non selon l'estre qu'il a cõserué, mais selon celuy qu'il a perdu.

LE mauuais Ange à qui on donne le nom de Diable, ne pourra nuire à ceux qui sont sanctifiez de la sorte, parce que luy-mesme n'est pas mauuais entant qu'il est Ange, mais entant qu'il s'est corrompu par sa propre volonté.

Il faut donc aduoüer, que s'il n'y a que Dieu qui soit immuable, les Anges mesmes sont muables par leur nature. Mais ils demeurent neantmoins fermes en Dieu par cette volonté, par la-

quelle ils l'ayment plus qu'ils ne s'ayment, & eſtans aſſujettis à luy ſeul par vne ſoûmiſſion tres-volontaire & tres-agreable, ils joüiſſent de la gloire de ſa Majeſté.

Ce premier Ange au contraire s'aymant plus que Dieu, ne voulut pas luy eſtre ſoûmis, & s'eſtant enflé d'orgueil, il ſe ſepara de la ſouueraine Eſſence, & tomba de cette ſorte; & ainſi il a maintenant moins d'eſtre qu'il n'auoit, parce qu'il a voulu joüir de ce qui auoit moins d'Eſtre, lors qu'il a mieux aymé joüir de ſa propre puiſſance, que de celle de Dieu. Car quoy qu'il n'euſt pas vn Eſtre ſouuerain, il en auoit neantmoins vn plus grand, lors qu'il joüiſſoit de celuy qui eſt l'Eſſence ſupréme, c'eſt à dire, qui poſſede luy ſeul la ſouueraineté de l'Eſtre. Or tout ce qui a

moins d'Eſtre qu'il n'en auoit eſt mauuais, non pas ſelon l'Eſtre qu'il a conſerué, mais ſelon celuy qu'il a perdu; parce qu'autant qu'il a perdu de ſon Eſtre, autant il s'approche de la mort. Qui s'étonnera donc que cette ſeparation du ſouuerain Eſtre ait produit la priuation & l'indigence, & que l'indigence ayt produit l'enuie, par laquelle le Diable eſt deuenu Diable?

Chapitre XIV.

Que le peché doit eſtre volontaire (ce qui s'entend principalement du premier peché, comme dit le Saint dans ſes Retractations ſur cét endroit) & qu'ainſi le peché fait voir que les ames ont vne volonté libre, ce que nioient les Manichéens Que Dieu a voulu que ſes ſeruiteurs le ſeruiſſent librement, comme le ſeruent les Anges. Que neantmoins le ſeruice qu'ils rendent à Dieu, n'eſt vtile qu'à eux-meſmes, & non pas à Dieu. Et que

les ames se corrompent en s'en separant par les affections de leur volonté, quoy qu'elles ne s'en puissent separer absolument, parce qu'alors elles cesseroient absolument d'estre.

QVE si cette separation de l'ame d'auec Dieu, en quoy consiste le peché estoit comme la fievre qui saisit vn homme malgré qu'il en ayt, on auroit sujet de croire que la peine qui suit le pecheur, & qu'on appelle damnation, seroit injuste. [a] Mais le peché est vn mal tellement volontaire, qu'il n'est nullement peché, s'il n'est volontaire. Et cette Verité est si claire, que les Sages dans leur petit nombre, & les Ignorans dans leur multitude, en demeurent également d'accord. Et ainsi ou il faut nier que le peché se commette, ou il faut aduoüer qu'il se commet volontairement.

Or celuy qui aduouë que l'a-

[a] Il faut remarquer de quelle sorte S. Augustin veut que l'on prenne ces paroles dans ses Retract. liu. 3. ch. 13. *Cette definitiō,* dit-il, *pourroit*

me se corrige par la Penitence ; que l'on luy pardonne lors qu'elle l'a faite, & que Dieu la condamne auec justice, lors qu'elle continuë dans son peché, ne peut pas nier auec raison qu'elle ne peche. Et enfin si nous ne faisons point le mal volontairement, il ne faudra jamais ny reprendre, ny aduertir personne de son deuoir ; Ce qui destruiroit entierement la Loy du Christianisme & la discipline de toute la Religion. Il faut donc conclurre que le peché se commet volontairement.

paroistre fausse, mais si on l'examine auec soin elle se trouuera tres-veritable, car elle regarde le peché qui est simplement peché, mais non pas celuy, qui est tout ensemble peché, & peine de peché. (Comme sont les pechez que les hommes font ou par ignorance, ou par la concupiscence qui les entraisne dans le mal, qui sont tellement pechez qu'ils sont aussi peines du premier peché par lequel l'homme s'est reuolté contre Dieu, & a merité de perdre la science, & la puissance de faire le bien, qu'il auoit dans le Paradis.) *Et neantmoins les pechez mesmes que l'on peut dire auec raison n'estre pas volontaires parce qu'ils se commettent ou par ignorance ou par contrainte, ne peuuent pas entierement se commettre sans volōté, qui puisque celuy peche par ignorance fait volontairement ce qu'il croit deuoir faire, quoy que dans la verité il ne le doiue pas faire. Et celuy qui dans le combat que la chair liure à l'esprit, ne*

fait pas ce qu'il veut, ressent inuolontairement ces mouuemens de la concupiscence, & en cela il ne fait pas ce qu'il veut; Mais s'il est vaincu & emporté par ses mouuemens, il consent volontairement à la concupiscence, & en cela il ne fait que ce qu'il veut, estant libre au regard de la iustice à laquelle il n'est point assujetty, & estant esclaue au regard du peché qui tient sa volonté asseruie.

Et parce qu'il est sans doute que l'on peche, on ne peut pas aussi douter que les ames n'ayent vne volonté libre. Car Dieu a jugé que ses seruiteurs le seruiroient mieux, s'ils le seruoient librement : Or ils ne le seruiroient pas librement, si leur seruice n'estoit pas volontaire, mais forcé. Ainsi LES ANGES SERVENT DIEV LIBREMENT, & leur seruice n'est vtile qu'à eux-mesmes, & non pas à Dieu; parce que Dieu estant par luy mesme tout ce qu'il est, n'a point besoin du bien d'vn autre. Ce qui a esté engendré de luy, est la mesme chose que luy, dautant qu'il a esté engendré & non pas fait. Mais

tous les Eſtres qui ont eſté faits ont beſoin du bien qui eſt en Dieu, du ſouuerain bien, c'eſt à dire de la ſouueraine Eſſence. Et lors que par le peché, ils ſe portent moins vers luy, ils commencent à auoir moins d'eſtre qu'ils n'auoient, & neantmoins ils n'en ſont pas ſeparez abſolument, parce qu'alors ils ceſſeroient abſolument d'eſtre. Car les affections ſont à l'ame, ce que les lieux ſont au corps; puis que l'ame ſe meut dans les affections de la volonté, comme le corps dans les eſpaces des lieux. Ce qui fait que lors qu'on dit que le mauuais Ange a perſuadé quelque choſe à l'homme, on doit ſuppoſer que l'homme y a conſenty auſſi par ſa volonté, ne pouuant pas eſtre coupable d'vn crime s'il l'auoit commis neceſſairement.

CHAPITRE XV.

Que la foiblesse & la mortalité de nostre corps est vne juste punition de nostre peché; mais que Dieu a fait paroistre dans cette peine aussi-bien sa clemence que sa justice, parce que nous apprenons de là, que nous deuons retirer tout nostre amour des plaisirs du corps, & le porter tout entier vers l'essence eternelle de la Verité. Que dans ce corps si foible nous pouuons auec l'assistance de Dieu tendre à la justice, & qu'alors les peines de cette vie seruent d'exercice à nostre force & à nostre courage; l'abondance des plaisirs esprouue & fortifie nostre temperance; & les tentations récueillent nostre prudence, & nous rendent plus vigilans & plus amoureux de la verité.

QVANT à ce que le corps de l'homme qui estoit le plus parfait dans l'ordre des corps auant le peché, est tombé depuis dans vne si extréme foiblesse, & est deuenu sujet à la mort,

mort, quoy que cét effet ayt esté vne juste punition de son crime, Dieu neantmoins y a fait paroistre dauantage sa clemence que sa justice. Car c'est de là que nous apprenons que nous deuons retirer tout nostre amour des plaisirs du corps, & le porter tout entier vers l'essence eternelle de la Verité. Et de plus la beauté de la justice se trouue jointe auec celle de la misericorde & de la bonté, l'vn & l'autre desirant que COMME LES BIENS INFERIEVRS NOVS ONT TROMPÉ PAR LEVR DOVCEVR, LES PEINES AVSSI NOVS INSTRVISENT ET NOVS GVERISSENT PAR LEVR AMERTVME.

Raison des austeritez de la Penitence.

Et la Prouidence de Dieu a tellement moderé nostre chastiment, que dans ce corps mesme qui est si foible & si corruptible, nous pouuons tendre à la justi-

ce, & quittant tout noſtre orgueil nous abaiſſer humblement ſous la Majeſté du ſeul Dieu veritable, eſtre dans vne deffiance toute entiere de nous-meſmes, & abandonner à luy ſeul noſtre conduitte & noſtre ſalut. L'homme de bonne volonté ſe remettant ainſi entre ſes mains, trouue par ſon aſſiſtance dans les peines de cette vie l'exercice de ſa vertu & de ſon courage. L'abondance des plaiſirs, & les heureux ſuccez des affaires temporelles ne luy ſeruent que pour eſprouuer & pour fortifier ſa Temperance; Et enfin les tentations ne font que l'éueiller, & exciter ſa Prudence & ſa Sageſſe: Et tant s'en faut qu'il y ſuccombe, qu'il en deuient meſme plus vigilant, & encore plus amoureux de la Verité, qui ſeule ne trompe jamais.

CHAPITRE XVI.

Que la bonté de Dieu enuers les hommes n'a jamais tant paru que dans l'Incarnation. Que ce Mystere a fait voir combien la nature de l'Homme est esleuée au dessus du reste des Creatures. Que le Fils de Dieu ne s'est point monstré à nos yeux dans vn corps celeste, parce qu'il deuoit prendre la mesme nature qui deuoit estre deliurée. Qu'il n'a point employé la violence & la force pour attirer les hommes à luy. Qu'il s'est monstré Dieu par ses miracles, & Homme par ses souffrances. Qu'il a voulu que son exemple fust vn remede contre toutes les passions dereglées des hommes. Que sa vie n'a esté autre chose qu'vne instruction continuelle pour le reglement des mœurs. Et que sa Resurrection nous fait voir que nous deuons esperer d'estre vn jour deliurez de toutes sortes de maux.

MAIS quoy qu'il soit vray que Dieu donne des remedes en toutes sortes de ma-

nieres pour guerir les ames ſelon les rencontres & les diſpoſitions des temps, que ſon infinie Sageſſe ordonne comme il luy plaiſt, & dont il ne faut point parler du tout, ou il n'en faut parler que parmy les pieux & les parfaits; neantmoins il n'a jamais fait de bien aux hommes auec vne plus grande profuſion de ſa bonté, que lors que la Sageſſe meſme de Dieu, le Fils vnique, conſubſtantiel & coëternel au Pere, a daigné prendre noſtre humanité toute entiere pour l'vnir à ſoy, *& que le Verbe a eſté fait chair, & a demeuré parmy nous.*

De la bonté que Dieu nous a témoignée par l'Incarnation de ſon Fils.

1. *Ioan. v.* 14.

Car c'eſt ainſi qu'il a monſtré à ceux qui ſont charnels, qui ne peuuent voir la Verité par l'œil de l'eſprit, & qui ne ſuiuent que les ſens, combien la nature de l'homme eſt eſleuée au deſſus du reſte des creatures, s'eſtant

monſtré aux hommes, non ſeulement en vne maniere viſible, comme il le pouuoit faire en prenant vn corps celeſte, proportionné à la foibleſſe de noſtre veuë, mais encore dans vne humanité veritable, parce qu'il deuoit prendre la meſme nature qui deuoit eſtre deliurée. Et de peur que l'vn des deux ſexes ne creuſt peut-eſtre auoir eſté meſpriſé de ſon Createur, il s'eſt fait homme, mais il a voulu naiſtre d'vne femme.

Il n'a point employé la violence & la force, mais la perſuaſion & les remonſtrances ; auſſi le temps de la ſeruitude eſtoit paſſé & celuy de la liberté eſtoit venu : Et c'eſtoit alors que l'homme deuoit reconnoiſtre pour ſon ſalut, combien eſtoit libre la volonté que Dieu luy auoit donnée en le creant.

Ieſus-Chriſt n'a point employé la violence & la force pour ſe faire ſuiure.

Il s'est monstré Dieu & Homme.

Il a fait des miracles pour faire croire qu'il estoit Dieu par la nature Diuine qui luy est propre; Il a souffert, pour faire croire qu'il estoit homme, par la nature humaine qu'il auoit prise. Lors qu'il parloit au peuple comme Dieu, il desaduoüa sa Mere qui le demandoit; Et neantmoins estant jeune, il estoit sousmis à son Pere & à sa Mere selon la parole expresse de l'Euangile. Faisant voir par sa doctrine, qu'il estoit Dieu, & par la difference & la succession des âges qu'il estoit homme. Lors qu'il voulut agir en Dieu, en changeant l'eau en vin, il dit à sa Mere:

Ioan. 2. v. 4.

Femme, retirez-vous de moy, qu'auons-nous de commun ensemble? Mon heure n'est pas encore venuë. Mais l'heure estant venuë en laquelle il deuoit mourir comme homme, il reconnut cette mes-

me Mere eſtant à la Croix, & la recommanda à celuy de ſes Diſciples qu'il aymoit le plus.

Les hommes eſtoient tranſportez de la malheureuſe paſſion des richeſſes qui ſont les inſtrumens des plaiſirs & des voluptez; Et luy voulut eſtre pauure. Ils bruſloient d'ambition pour les honneurs & pour les Principautez de la terre; & luy ne voulut point eſtre Roy. Ils croyoient que c'eſtoit vn grand bien que d'auoir des enfans ſelon la chair; & luy n'a point voulu eſtre mary, ny pere de cette ſorte. Leur orgueil leur donnoit vne auerſion extréme pour les outrages; & luy a ſouffert toutes ſortes d'outrages. Les injures leur ſembloient inſupportables; & luy a ſupporté la plus grande de toutes les injures qui eſt celle d'eſtre condamné, eſtant juſte & inno-

Il a voulu que ſon exemple fuſt vn remede contre toutes nos paſſions dereglées.

cent. Les douleurs du corps leur faiſoient horreur;& luy s'eſt expoſé à la flagellation & aux tourmens. Ils craignoient de mourir; & il eſt mort comme vn criminel. Le ſupplice de la Croix leur paſſoit pour le plus infame de tous les ſupplices; & il a eſté crucifié.

Ainſi en ſe priuant luy-meſme volontairement de toutes les choſes dont le deſir nous empeſchoit de bien viure, il les a renduës viles & meſpriſables ; Et en ſouffrant toutes celles dont l'auerſion nous deſtournoit de l'amour & de la recherche de la verité, il les a renduës douces & ſupportables. Car on ne ſçauroit pecher qu'en deux manieres, ou en ſouhaittant ce qu'il a meſpriſé, ou en fuyant ce qu'il a ſouffert. Et ainſi toute la vie qu'il a menée dans ſon humanité lors qu'il

La Vie de IE-

qu'il a esté sur la terre, n'a esté autre chose qu'vne instruction continuelle pour le reglement des mœurs. SVS-Christ est nostre Moralle.

Mais sa Resurrection a fait assez voir, qu'il ne se perd rien de la nature de l'homme, rien ne perissant à l'égard de Dieu : Que toutes les creatures seruent leur Createur ou pour la punition des crimes, ou pour la deliurance des hommes, & combien le corps est parfaitement soûmis à l'ame, quand l'ame est parfaitement soûmise à Dieu. Et alors non seulement les substances ne seront point vn mal, ce qui ne peut jamais estre, mais mesme elles ne seront sujettes à aucun mal, comme elles ont pû y estre sujettes par le peché & par la peine du peché.

Voilà les maximes de la Philosophie Chrestienne [a] en ce qui

[a] C'est à dire, voilà ce

que le Christianisme nous enseigne touchát la nature de Dieu & des choses creées, de

regarde la nature des choses, lesquelles sont reconnuës par les moins intelligens pour tres-certaines & tres-dignes d'estre creuës, & par les plus intelligens pour tres pures & tres-exemptes d'erreur.

la cheute & du renouuellement de l'ame, de la mortalité & de l'immortalité du corps. Ce qu'il appelle Philosophie naturelle. *Et hæc est disciplina naturalis*: faisant allusion à cette ancienne diuision de la Philosophie en Naturelle, Logique & Moralle. Car il auoit marqué la Moralle vn peu auparauant en parlant de la vie de IESVS-CHRIST. *Tota vita eius in terris disciplina morum est.* Et il marque la Logique tout au commencement du Chapitre suiuant, en disant que la maniere dont cette doctrine diuine est enseignée dans la Religion Chrestienne, est vn chef-d'œuure de la raison & de la Logique. *Rationalis disciplina regulam impleuit.*

CHAPITRE XVII.

Que la maniere dont la doctrine diuine est enseignée dans la Religion Chrestienne, est vn chef-d'œuure de l'art d'instruire. Que les veritez cachées dans les figures de l'Escriture seruent à regler nos actions. Que la diuersité des deux Testamens vient de ce que la

Pieté commence par la crainte, & s'acheue par l'amour. Que durant le Vieil qui estoit le temps de seruitude, le peuple Iuif estoit chargé d'vn grand nombre de ceremonies & de figures, parce qu'il n'estoit retenu que par la crainte. Mais que dans le Nouueau IESVS CHRIST qui nous a remis en liberté, a estably peu de Sacremens, mais tres-salutaires, & que les ceremonies du Iudaïsme ont esté abolies, quant à l'vsage, & ne sont demeurées que pour l'instruction de nostre Foy. Que cette differente conduitte, & quant aux ceremonies, & quant aux preceptes de Moralle, qui sont moindres dans la Vieille Loy que dans l'Euangile, n'épêche pas que le même DIEU ne soit auteur des deux Testamens.

MAIS de plus toute la conduitte de la doctrine diuine, qui se sert tantost de raisons claires, tantost de comparaisons & d'exemples, & qui garde vne telle œconomie dans l'ordre des paroles, des actions, & des figures, que l'ame y trou-

ue toute l'inſtruction & toute la lumiere dont elle a beſoin ; Cette conduitte, dis-je, n'eſt-elle pas vn chef-d'œuure de l'art dont la raiſon ſe peut ſeruir pour inſtruire & perſuader les hommes ?

Excellence de l'Eſcriture.

Car ce qui eſt obſcur dans l'Eſcriture ſe regle & s'explique par ce qui eſt clair. Et s'il n'y auoit rien qui ne fuſt aiſé à comprendre, on n'auroit pas tant d'ardeur à chercher la verité, ny tant de plaiſir à la trouuer. Que s'il n'y auoit point de ſignes & de figures dans les Liures ſaints, & dans ces figures des marques & des traces de Verité, nous ne pourrions pas regler nos actions par les connoiſſances que nous en tirons.

Mais parce que la pieté commence par la crainte, & s'acheue par l'amour ; durant la vieille

Loy qui estoit le temps de la seruitude, comme le peuple Iuif n'estoit retenu que par la crainte, il estoit aussi chargé d'vn grand nombre de ceremonies & de figures. Et cette conduitte estoit vtile à ce peuple pour luy faire desirer la Grace de Dieu que les Prophetes predisoient deuoir vn jour descendre du Ciel dans la terre.

Et lors qu'elle est descenduë par l'Incarnation de la Sagesse diuine, qui s'est reuestuë de la nature humaine, & nous a remis en liberté, Dieu a estably peu de signes & de Sacremens, mais tres-salutaires pour entretenir la societé des peuples, que le Christianisme vniroit ensemble, c'est à dire, d'vne grande multitude de personnes libres, qui ne seruiroient que Dieu seul.

Et quant à ce grant nombre

d'Ordonnances qui auoient esté imposées comme vn joug au peuple Hebreu ,& dont il estoit lié comme par des chaisnes sous la domination de ce mesme Dieu qu'il adoroit seul , elles sont maintenant abolies , & elles ne sont demeurées écrites que pour l'instruction de nostre Foy , & pour l'esclaircissement de nos Mysteres. Ainsi elles ne lient plus les hommes en les rendant esclaues , mais exercent l'esprit en le laissant libre.

Que si quelqu'vn ne peut croire que ces deux Testamens ayent esté ordonnez par vn mesme Dieu , parce que nous ne gardons pas les mesmes ceremonies & les mesmes Sacremens que les Iuifs gardoient autrefois,&qu'ils gardent encore ; il n'auroit pas moins de sujet de dire,qu'il ne se peut faire qu'vn pere de famille

extrémement juste, puisse commander d'autres choses à ceux à qui il juge qu'vne plus dure seruitude est plus vtile, qu'il ne fait à ceux qu'il adopte, & qu'il met au nombre de ses enfans.

Que si la diuersité des PRECEPTES DE MORALLE, [a] QVI SONT MOINDRES DANS LA VIEILLE LOY QVE DANS L'EVANGILE en estonne quelqu'vn, celuy-là pourra trouuer estrange auec autant de raison qu'vn mesme Medecin donne par ses seruiteurs d'autres remedes aux malades qui sont plus foibles, qu'il n'en donne luy mesme à ceux qui sont plus forts, pour leur faire acquerir, ou recouurer la santé.

[a] Ce qui seroit faux si les Chrestiens estoient moins obligez que les Iuifs d'aymer Dieu de tout leur cœur. qui est le plus grand de tous les preceptes selon Iesus-Christ.

Comme donc l'Art de la Medecine, quoy que demeurant toûjours le mesme, & ne receuant aucun changement en soy, chãge neantmoins de preceptes,

parce que la diſpoſition du corps eſt ſuſceptible de changement : De meſme la Prouidence diuine demeurant toûjours immuable en elle-meſme, gouuerne neantmoins diuerſement les creatures muables, & ſelon la difference des maladies, ordonne, ou defend aux vns des choſes toutes differentes de celles qu'il ordonne, ou defend aux autres, pour tirer de la corruption du peché qui a produit la mort, & de la mort meſme, les creatures qui tendent vers le neant en ſe ſeparant de luy, & les reünir parfaitement à ſa nature & à ſon Eſſence.

CHAPITRE XVIII.

Que la defaillance des creatures vient de ce qu'elles n'ont pas vn ſouuerain Eſtre. Et qu'elles n'ont pas vn ſouuerain Eſtre, parce qu'elles ſont infe-

rieures à celuy qui les a faites. Que Dieu a creé toutes choses de rien, parce qu'il ne peut y auoir de nature si imparfaite, qui ne tienne son estre de luy. Et qu'ainsi la matiere la plus informe a Dieu pour Auteur, parce qu'elle a au moins la puissance de receuoir la forme, qui est vn bien qu'elle ne peut tenir que de Dieu.

Mais vous me direz peut-estre, Pourquoy les creatures se separent-elles ainsi de Dieu ? Parce qu'elles sont muables. Pourquoy sont-elles muables ? Parce qu'elles n'ont pas vn souuerain Estre. Parce qu'elles sont inferieures à celuy qui les a faites. Qui est celuy qui les a faites? Celuy qui possede la souueraineté de l'Estre Qui est celuy-là? C'est Dieu, la Trinité immuable, parce qu'il les a creées par sa souueraine Sagesse, & les conserue par sa souueraine Bonté. Pourquoy les a-t'il creées ?

Afin qu'elles fussent. Car c'est tousjours vn bien que d'Estre, quelque peu d'Estre que l'on puisse auoir, comme c'est le souuerain bien que d'auoir la souueraineté de l'Estre. Dequoy les a t'il creées ? De rien. Parce que tout ce qui est, doit necessairement auoir vn Estre, quelque basse & quelque imparfaite que soit sa nature. Et ainsi il ne laissera pas d'estre vn bien, & de tenir son origine de Dieu, quoy qu'il soit le moindre de tous les biens Parce qu'ainsi que la nature souueraine est le souuerain bien, aussi la nature, qui est la moindre de toutes ; est le moindre de tous les biens. Or tout bien, ou est Dieu, ou vient de Dieu. C'est pourquoy la moindre nature vient aussi de Dieu.

Ce que nous disons de la nature se peut dire aussi de la for-

me. Car ce n'eſt pas ſans raiſon, qu'on louë également les Eſtres de l'excellence de leur nature, & de la beauté de leur forme. Et ainſi ce dont Dieu a creé toutes choſes, eſt ce qui n'a nulle nature & nulle forme, ce qui n'eſt autre choſe que le neant; D'où il s'enſuit, que ce que l'on appelle informe & imparfait, en le comparant auec ce qui eſt parfait & accomply, ne peut paſſer pour vn neant s'il a quelque forme, quoy qu'il n'en ayt que les moindres & les premiers traits. Et par conſequent ces Eſtres meſmes imparfaits tirent leur eſtre de Dieu comme tous les autres.

C'eſt pourquoy ſi le monde a eſté fait de quelque matiere informe, cette matiere neantmoins a eſté toute faite de rien. Car ce qui n'eſt pas encore formé, mais qui a neantmoins quelque com-

mencement pour le pouuoir e-ſtre, ne tient ce pouuoir meſme que de Dieu, parce que c'eſt vn bien que d'eſtre formé, & par conſequent c'eſt auſſi vn bien de le pouuoir eſtre. Et ainſi le meſme Auteur de tous les biens, qui a donné la forme, a donné auſſi la puiſſance de la receuoir. C'eſt pourquoy tout ce qui eſt, entant qu'il eſt; & tout ce qui n'eſt pas encore, entant qu'il peut eſtre, tient tout de Dieu ſeul. Ce que nous pouuons dire en d'autres termes. Tout ce qui eſt formé, entant qu'il eſt formé; & tout ce qui n'eſt pas encore formé, en-tant qu'il le peut eſtre, tient tout de Dieu ſeul. Or rien ne poſſede la perfection de ſa nature, s'il n'eſt accomply en toutes ſes parties ſelon ſon eſpece; Et celuy qui eſt auteur de tous les biens, l'eſt auſſi de l'accompliſſement

de toutes les choſes. Puis donc que tous les biens viennent de Dieu, il faut auſſi que l'accompliſſement de tous les biens vienne de Dieu.

Chapitre XIX.

Que la corruption eſt vn mal, mais que les choſes qui ſe corrompent ſont des biens, quoy qu'elles ne ſoient pas des biens ſouuerains. Qu'ainſi le bien qui ne peut eſtre corrompu, n'eſt autre que Dieu. Que tous les biens viennent de luy, & que d'eux-meſmes ils ſont ſujets à la corruption, parce qu'ils ne ſont rien d'eux-meſmes. Et il n'y a que Dieu ou qui les empeſche de ſe corrompre, ou qui les remette dans la pureté apres qu'ils ſe ſont corrompus.

APRES cela tous ceux qui ſont clair-voyans, & dont les yeux ne ſont pas troublez par le deſir pernicieux d'vne vaine & inutile victoire, comprendront facilement, que tout ce qui ſe

corrompt & qui meurt , est vn bien, quoy que la corruption & la mort soient vn mal en elles-mesmes. Car si toutes les choses n'auoient vn ordre naturel, qui les conserue dans la perfection de leur Estre , & qui peut estre troublé en quelqu'vne de ses parties, la corruption & la mort ne leur pourroit nuire. Que si la corruption ne pouuoit nuire, elle ne seroit pas corruption. Si donc la corruption est contraire à l'ordre naturel , qui conserue les choses dans la perfection de leur Estre , & si cét ordre est vn bien, comme personne n'en doute, toutes les choses à qui la corruption est contraire , sont des biens. Or il n'y en a point qui se corrompent, que celles à qui la corruption est contraire : Donc celles qui se corrompent sont des biens. Et elles se corrom-

pent, parce qu'elles ne ſont pas des biens ſouuerains. Il s'enſuit de là que toutes choſes viennent de Dieu parce qu'elles ſont bonnes; & qu'elles ne ſont pas Dieu, parce qu'elles ne ſont pas ſouuerainement bonnes. Et ainſi le bien qui ne peut eſtre corrompu, n'eſt autre que Dieu. Tous les autres biens viennent de luy, & d'eux-meſmes, ils ſont ſujets à la corruption, parce qu'ils ne ſont rien d'eux-meſmes, & il n'y a que Dieu ou qui les empeſche de ſe corrompre, ou qui les remette dans la pureté de leur eſtre, apres qu'ils ſe ſont corrompus.

CHAPITRE XX.

Que la premiere corruption de l'ame raiſonnable eſt la volonté de faire ce qui luy eſt defendu par la Verité ſouueraine. Que c'eſt ainſi que le premier homme a eſté chaßé du Paradis,

& qu'il a passé non du bien substantiel au mal substantiel, mais du bien eternel au bien temporel, que l'ame ne peut aymer sans peché, parce qu'il est au dessous d'elle. De quelle sorte l'arbre du fruit defendu a donné à Adam la connoissance du bien & du mal. Que le mal n'est point vne substance comme pretendoient les Manichéens, & que les creatures ne sont point mauuaises, mais qu'il n'y a de mauuais que l'abus que les hommes en font, en les aymant au lieu d'aymer Dieu. Contre l'erreur des Manichéens qui se representoient Dieu comme vne lumiere infinie.

QVANT à l'ame raisonnable, sa premiere corruption n'est autre chose, que la volonté de faire ce qui luy est defendu par la Verité souueraine & interieure. C'est ainsi que le premier homme a esté chassé du Paradis, & a passé dans ce monde, c'est à dire, de l'Eternité dans le temps, des richesses dans

dans la pauureté, & de la force dans la foibleſſe. Il n'a donc pas paſſé du bien ſubſtantiel à vn mal ſubſtantiel, parce que nulle ſubſtance n'eſt mal; mais pluſtoſt du bien eternel, au bien temporel; du bien de l'eſprit, au bien de la chair; du bien intelligible, au bien ſenſible; & du ſouuerain Bien, au dernier de tous les biens.

IL PAROIST PAR LA QV'IL Y A VN BIEN QVE L'AME RAISONNABLE NE PEVT AIMER SANS PECHÉ, PARCE QVE L'ORDRE DANS LEQVEL IL EST, EST AV DESSOVS D'ELLE. Et par conſequent que ce n'eſt pas la ſubſtance que l'on ayme lors que l'on peche, mais le peché meſme qui eſt vn mal.

Que l'Ame ne peut aymer ſans peché le bien qui eſt au deſſous d'elle.

Et ainſi cét arbre qui ſelon l'Eſcriture eſtoit planté au milieu du Paradis terreſtre, n'eſtoit pas mauuais; il n'y eut que la deſobeïſſance au commandement

de Dieu qui fust mauuaise, laquelle ayant esté punie en suitte par vne juste condamnation, cét arbre qu'Adam auoit touché cõtre l'ordre de Dieu, luy fit connoistre le bien & le mal : parce que l'ame se voyant engagée dans les maux que son peché attire sur elle, apprend par les peines qu'elle souffre la difference qu'il y a entre le precepte qu'elle n'a pas voulu garder, & le crime qu'elle a commis. De sorte que n'ayant pas connu le mal, lors qu'elle deuoit l'éuiter ; elle commence à le connoistre lors qu'elle le sent; & n'ayant pas assez aymé le bien, lors qu'elle a violé le commandement qu'on luy auoit fait, elle [a] commence à l'aymer auec plus d'ardeur, lors qu'elle le compare auec le mal qu'elle souffre.

[a] Ce qui n'arriue au regard du vray bien, que lors que l'ame est touchée de Dieu,

Il paroist de là que la corru-

ption de l'ame est d'auoir agy contre Dieu, & que la difficulté qu'elle ressent en suitte de cette corruption, est la peine qu'elle souffre ; & en cecy consiste tout le mal. Or ce n'est point vne substance que d'agir & de souffrir. Le mal donc n'est point vne substance. Ainsi l'eau n'est point vn mal, non plus que l'animal qui vit dans l'air, puis que l'vn & l'autre est vne substance: Mais l'action par laquelle vn homme se precipite volontairement dans l'eau, & la peine qu'il y souffre en se noyant, sont des maux.

parce qu'auát cela elle est dans vn tel aueuglement, comme dit saint Prosper, qu'elle ayme sa propre langueur, & que l'ignorance de sa maladie lvy tiét lieu de santé.

[a] La plume de fer a esté faite par l'artisan, pour pouuoir en escrire d'vn costé; & en effacer de l'autre. Elle est belle en son espece, & elle a la forme & la figure qu'elle doit auoir, pour nous en seruir. Mais si quelqu'vn

[a] Stylus ferreus.

vouloit eſcrire du coſté dont on efface, & effacer du coſté dont on eſcrit, on ne pourroit pas accuſer la plume d'eſtre mauuaiſe, quoy que l'on pourroit blaſmer juſtement cette action. Que s'il commençoit à ſe bien ſeruir de cét inſtrument, il n'y auroit plus de mal en cette rencontre.

Nous voyons encore que ſi vn homme regarde tout d'vn coup le Soleil en plein Midy, ſes yeux s'eſbloüiſſent & ſe troublent auſſi toſt, eſtans frappez auec violence par l'eſclat d'vne ſi grande lumiere. Cependant le Soleil & les yeux ſont-ils mauuais? Nullement, puiſque ce ſont des ſubſtances: Mais le mal ne conſiſte que dans le déreglement du regard, & dans le trouble de la veuë qui en eſt l'effet. Que ſi les yeux ſe remettent apres cét eſbloüiſſement, & commencent

à regarder la lumiere dans le temperament qui eſt neceſſaire, il n'y aura plus de mal.

De meſme lors que cette lumiere, qui eſt l'objet de nos yeux, vient à eſtre adorée pour la lumiere de la Sageſſe qui ne ſe contemple que par l'eſprit, elle ne deuient pas vn mal; Il n'y a que la ſuperſtition, par laquelle on ſert pluſtoſt la creature que le Createur, qui ſoit vn mal. Et ce mal ceſſe entierement, lors que l'ame ayant reconnu ſon Createur, elle ſe ſoûmet à luy ſeul, & reſſent que par luy toutes choſes luy ſont ſoûmiſes.

Comme elle eſtoit par les Manichées

Et ainſi toutes les creatures corporelles, lors qu'elles ne ſont poſſedées que par vne ame qui ayme Dieu, ſont des biens quoy que les derniers de tous, & ils ſont beaux ſelon leur eſpece, ayant la nature & la forme qui

leur eſt propre. Que ſi elles ſont aymées par vne ame qui neglige de ſeruir Dieu, elles ne deuiennent pas pour cela mauuaiſes; mais parce que le peché par lequel elles ſont aymées de cette ſorte eſt vn mal, elles deuiennent le ſupplice de celuy qui les ayme, elles l'engagent dans des miſeres, & le repaiſſent de plaiſirs trompeurs, dautant qu'elles ne demeurent point en vn meſme eſtat, ny ne luy donnent jamais vne pleine ſatisfaction, mais l'affligent & le tourmentent ſans ceſſe.

Car pendant que l'ordre & le cours des temps ſe paſſe dans cette belle viciſſitude des choſes & cette continuelle reuolution du monde, la beauté ſenſible, qui auoit eſté recherchée auec tant d'ardeur, abandonne celuy qui l'ayme; elle luy fait ſentir de

violentes afflictions en s'esloignant de ses sens ; & le trouble par tant d'erreurs, que la chair qu'il aymoit d'vne affection déreglée luy ayant tracé l'image de cette nature corporelle par l'impression des sens trompeurs, il se persuade qu'elle est la premiere de toutes les beautez, au lieu qu'elle n'est que la derniere, & prend toutes ses imaginations pour des connoissances claires & certaines, [a] estant trompé par les illusions de ses phantosmes.

Que si lors qu'il ne comprend pas toute la conduitte de la Prouidence diuine, mais s'imaginant seulement de la comprendre, il tasche de resister à la chair, il ne passe point au delà des especes des choses visibles, il forme par vne pensée vaine & chymerique des corps infinis qu'il donne pour estenduë à la lumie-

[a] Cecy suppose que la cõnoissance claire des choses que l'on appelle intelligence ne se peut auoir, que lors que l'on les conçoit sans Phantômes, & sans Images corporelles.

Ce qui est bien contraire à l'erreur de ceux, qui se persuadent qu'õ ne peut riẽ conce-

noit que par ces phantosmes.

re du Soleil qu'il voit eſtre renfermée dans certaines bornes, & ſe promet demeurer vn jour dans ces eſpaces imaginaires; ne reconnoiſſant pas qu'il ne fait que ſuiure la paſſion & la concupiſcence de ſes yeux, & que ſe figurant les meſmes choſes qu'il voit au delà de ce qu'il voit, il veut auec le monde aller hors du monde, parce que la fauſſe imagination dans laquelle il eſt, luy fait étendre juſqu'à l'infiny la plus claire de ſes parties. Ce qui ſe peut faire auſſi aiſément de l'eau, du vin, du miel, de l'or, de l'argent, voire meſme des muſcles, du ſang, ou des os de quelque animal que ce ſoit, & de toutes les autres choſes ſemblables, que de la lumiere; puis qu'il n'y a aucune eſpece corporelle dont ayant veu vne ſeule partie, on ne puiſſe s'en imaginer

Erreur des Manichéés qui ſe repreſentoiét Dieu comme vne lumiere infinie.

imaginer vne infinité d'autres toutes ſemblables, & qu'ayant veu bornée d'vn petit eſpace, on ne puiſſe eſtendre juſqu'à l'infiny par la meſme puiſſance de l'imagination. Ce qui monſtre qu'il eſt tres-aiſé d'auoir [a] horreur de la chair, mais qu'il eſt tres-mal aiſé de n'auoir [b] aucun ſentiment charnel.

[a] Comme les Manichéens qui la deteſtoient comme vne nature mauuaiſe.

[b] C'eſt à dire, des opinions charnelles touchant la nature diuine, comme eſtoient celles des Manichéens.

Chapitre XXI.

Que tous les biens corporels ne ſont vanité ſelon l'Eſcriture que par le déreglement des hommes vains, qui recherchent auec paßion les dernieres choſes, comme ſi elles eſtoient les premieres. Que ce déreglement ne vient que de ce que l'homme eſtant ſeparé de l'vnité de Dieu ſe jette dans la multitude differente des beautez temporelles, ce qui eſt la cauſe de ſa miſere & de ſes inquietudes, parce que tout ce qu'il ſuit s'enfuit de luy & l'a-

bandonne. Au lieu qu'en suiuant celuy qui est toûjours le mesme dans son Estre, il seroit deliuré de toute erreur, & en le possedant, de toutes douleurs. Pourquoy la beauté du corps est la derniere de toutes.

C'EST par ce déreglement de l'ame qui naist de son peché & de son supplice, que toutes les natures corporelles deuiennent selon la pensée de Salomon, *la vanité* [a] *des hommes vains, & ne sont rien que vanité. Que gaigne l'homme dans tout le trauail qu'il prend sur la terre?* Que ce n'est pas sans sujet qu'il adjouste, *Des hommes vains*; parce que s'il n'y auoit point d'hommes vains qui recherchent auec passion les dernieres choses, comme si elles estoient les premieres, le corps ne seroit pas vne chose vaine, mais on verroit en luy sans aucune erreur la beauté qui luy est propre selon son espece,

Eccl. 1. v. 2.

a Saint Augustin auoit leu dans vn exéplaire mal correct : *Vanitas vanitantium.* Mais il reconnoist, *Retr. l. 1. c. 7.* qu'il faut lire,

& qui neantmoins eſt la derniere de toutes. *Vanitas vanitatum.*

Car apres que l'homme s'eſt ſeparé dans ſa cheute de l'vnité de Dieu, la multitude differente des beautez temporelles a frappé ſon ame par les ſens du corps, & a multiplié ſes affections par la varieté de tant d'objets paſſagers, & de creatures periſſables. Ainſi il a trouué l'incommodité dans ſon abondance, & , s'il ſe peut dire , il eſt deuenu pauure dans ſes richeſſes , ſuiuant tantoſt vne choſe , & tantoſt vne autre , & tout ce qu'il ſuit s'enfuyant de luy & l'abandonnant. Ses deſirs ont eſté multipliez depuis qu'il a eu beaucoup de bled , de vin & d'huile , pour vſer des termes de l'Eſcriture, ce *Pſal. 4. v. 8.* qui l'a empeſché de trouuer celuy qui eſt toûjours le meſme dans ſon Eſtre , c'eſt à dire, cette

nature vnique & immuable, qui le tireroit de toute erreur, s'il la ſuiuoit dans la terre, & le deliureroit de toutes douleurs, s'il la poſſedoit dans le Ciel : Car le corps meſme ſera renouuellé en ſuitte d'vne telle ſorte, qu'il ceſſera d'eſtre corruptible : Au lieu que maintenant *le corps qui eſt ſujet à la corruption, appeſantit l'ame, & cette demeure terreſtre traiſne touſjours noſtre eſprit en bas, malgré la viuacité de ſes pensées*: parce que la beauté du corps eſtant la derniere de toutes, elle eſt emportée dans vn cours & dans vne viciſſitude perpetuelle, & elle eſt la derniere de toutes, à cauſe que les creatures ſenſibles qui en ſont les parties, ne peuuent eſtre toutes en meſme temps, mais que les vnes ſe retirans, & les autres prenans leur place, elles cõpoſent ainſi vne ſeule beauté

Sap. 9. v. 15.

& vne ſeule harmonie, de tout ce grand nombre de formes & de beautez ; qui paſſent l'vne apres l'autre dans la reuolution des ſiecles.

Chapitre XXII.

Que les choſes corporelles ne ſont pas mauuaiſes, quoy qu'elles ſoient paſſageres : comme vn vers ne laiſſe pas d'eſtre beau, quoy qu'on n'en puiſſe prononcer deux ſyllabes en meſme temps. Mais qu'ainſi que c'eſt vn déreglement d'aimer plus les vers, que l'art d'en faire, qui eſt beaucoup plus excellent ; c'en eſt vn de meſme, d'aimer les choſes temporelles, ſans penſer à cette Prouidence diuine, qui forme & qui regle tous les temps. Deux raiſons pourquoy nous jugeons plus mal de la conduite du monde, que de la beauté d'vn vers. 1. Parce que nous pouuons aiſément eſcouter tout vn vers, au lieu que perſonne ne peut voir toute la ſuite des ſiecles. 2. Parce que nous ne faiſons pas partie d'vn vers, au lieu qu'en punition du peché nous faiſons partie des ſiecles.

TOVTES ces choſes neantmoins ne ſont pas mauuaiſes parce qu'elles ſont paſſageres, comme vn vers ne laiſſe pas d'eſtre beau, quoy qu'on n'en puiſſe prononcer deux ſyllabes en meſme temps; puis qu'il faut que la premiere paſſe afin qu'on prononce la ſeconde, & que l'on vienne ainſi par ordre juſqu'à la fin, où le ſon des premieres ſyllabes eſtant ceſſé, il ne reſte plus que celuy de la derniere, laquelle toutefois n'acheue la forme du vers, & n'accomplit ſa beauté que par la liaiſon qu'elle a auec les premieres.

Et neantmoins l'art de faire les vers ne dépend pas tellement du temps, que ſa beauté ne s'accompliſſe que dans la ſucceſſion & dans la durée de quelques interualles; mais il poſſede tout

ensemble tout ce qui luy sert à faire le vers, quoy que le vers ne possede pas tout ensemble toutes ses parties, & que les dernieres ne commencent à subsister qu'apres que les premieres ont cessé d'estre, ce qui n'empesche pas qu'il ne soit beau, parce qu'on y voit quelques traits & quelques lineamens de cette beauté qui est dans l'art comme dans son original, & qui s'y conserue toute entiere sans estre jamais sujette à l'inconstance & au changement.

Comme donc il y a des personnes qui par vn jugement déreglé aiment mieux les vers, que l'art mesme par lequel on fait les vers, parce qu'elles recherchent dauantage le plaisir de l'oreille, que la satisfaction de l'esprit, de mesme il y en a beaucoup qui aiment les choses temporelles,

ſans penſer à cette Prouidence diuine qui forme & qui regle tous les temps, & qui dans l'amour qu'ils ont pour des creatures paſſageres, ne peuuent ſouffrir que celles qu'ils aiment, paſſent, & ſont en cela auſſi ridicules, que ſi vn homme à qui on diroit vn excellent vers, n'en vouloit tousjours eſcouter qu'vne ſyllabe.

Cependant on ne trouue perſonne qui eſcoute ainſi des vers, & tout le monde eſt plein de ceux qui jugent ainſi des choſes. Ce qui arriue parce qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe eſcouter aisément, non ſeulement tout vn vers, mais auſſi tout vn poëme, au lieu que perſonne ne peut voir toute la ſuitte des ſiecles. Et de plus, nous ne faiſons pas partie d'vn vers, mais en punition de noſtre premiere deſ-

obeïſſance, nous faiſons partie des ſiecles. Ainſi on prononce les vers deuant nous, & on les ſoûmet à noſtre jugement : au lieu que le temps ſe paſſe dans nous, & nous fait ſouffrir ſes viciſſitudes.

Il en eſt de meſme des jeux Olympiques. Ceux qui ſont vaincus ne les trouuent plus beaux; & neantmoins ils ne perdent rien de leur beauté, quoy que ces combattans y perdent l'honneur de la victoire. I'allegue cét exemple, parce qu'il ſe trouue dans ces combats vne image de la verité. Ce qui eſt ſi certain, qu'on ne nous defend ces ſpectacles, que de peur qu'étans trompez par les ombres des choſes, nous ne les embraſſions plutoſt que les choſes meſmes. Ainſi l'ordre & le gouuernement du monde, ne déplaiſt qu'aux

méchans & aux damnez, à cauſe du miſerable état où ils ſe trouuent. Mais leur miſere meſme eſt vn ſujet à toutes les bonnes ames de loüer Dieu & d'approuuer ſa conduite, ſoit qu'elles combattent encore, & qu'elles remportent des victoires ſur la terre, ſoit qu'elles triomphent dans le Ciel : parce que rien de juſte ne déplaiſt au juſte.

Chapitre XXIII.

Qu'il n'y a point de mal dans l'eſtat de la nature vniuerſelle. Que l'ame eſtant renouuellée, & parfaitement ſoûmiſe à Dieu, n'aura plus aucun mal, parce que toutes choſes luy seront ſoûmiſes, & qu'au lieu de ſouffrir en faiſant partie de ce monde, elle regnera ſur tout le monde. Que les pechez & les peines de l'ame ne cauſent aucune difformité dans l'Vniuers, parce que Dieu ſçait mettre l'ame qui s'eſt corrompuë par le peché, au lieu où les pecheurs doiuent eſtre, & faire ſeruir

toutes les creatures, ou au ſupplice des pecheurs, ou à l'exercice des juſtes, ou à la perfection des bien-heureux.

PVIS donc que toutes les ames raiſonnables ſont ou mal-heureuſes par leur vice, ou bien-heureuſes par leur vertu, & que toutes les irraiſonnables ou cedent au plus fort, ou obeïſſent au plus noble, ou s'allient à leurs égales, ou combattent l'vne contre l'autre, ou ſeruent à punir l'homme coupable, & condamné aux peines de cette vie: & puis que tout corps eſt ſoûmis à l'ame autant que le merite de l'ame & l'ordre du monde le permettent; Il paroiſt qu'il n'y a point de mal dans l'état de la nature vniuerſelle, & que chaque choſe ne deuient mauuaiſe qu'à celuy qui en abuſe par ſa propre faute.

Mais lors que l'ame ſera rege-

nerée par la grace de Dieu, qu'elle ſera entierement reſtablie dans ſa perfection premiere, & ſoûmiſe ſeulement à celuy qui l'a creée, & que le corps eſtant rentré dans ſon ancienne vigueur, elle ne ſera plus aſſujettie comme le reſte du monde, mais s'aſſujettira le monde meſme, elle n'aura plus aucun mal, parce qu'au lieu que cette belle viciſſitude des choſes temporelles & inferieures roule maintenant à l'entour d'elle, & l'emporte dans ſon cours, elle roulera lors au deſſous d'elle, &
Iſa. 65 v. 17. & Apoc. 21. v. 1. il y aura ſelon l'Eſcrirure, *vn nouueau Ciel, & vne nouuelle terre.* Et l'ame ne ſouffrira plus en faiſant partie de ce monde, mais regnera ſur tout le monde. *Car tout eſt à vous*, ainſi que dit l'Apoſtre, *& vous eſtes à* Iesvs-
1. Cor. 3. v. 21. Christ, *&* Iesvs-Christ

à Dieu. Et en vn autre lieu : *L'homme eſt le chef de la femme,* I ESVS-CHRIST *eſt le chef de l'homme, & Dieu eſt le chef de* IESVS-CHRIST. 1. Cor. 11. v. 3.

Puis donc que la corruption de l'ame qui conſiſte au peché, & en la peine du peché ne luy eſt pas naturelle, mais contraire à ſa nature, il s'enſuit qu'il n'y a point de nature, ou pour mieux dire, qu'il n'y a point de ſubſtance, ny d'eſſence qui ſoit vn mal. Et d'ailleurs les pechez & les peines de l'ame ne cauſent aucune difformité dans l'Vniuers, parce que lors que la ſubſtance raiſonnable eſt pure de tout peché, & ſe ſouſmet à Dieu, toutes les autres choſes luy ſont ſouſmiſes, & elle les domine toutes. Et pour celle qui s'eſt corrompuë par le peché, Dieu la met au lieu où les pecheurs

doiuent eſtre; de ſorte qu'il n'y a rien dans le monde que de beau, ſoit en l'Eſtre que Dieu luy a donné, ſoit en la maniere dont il le gouuerne. Et ainſi on ne ſçauroit trouuer rien à redire à la beauté generale de toutes les creatures, puis qu'elles ſeruent toutes ou au ſupplice des pecheurs, ou à l'exercice des juſtes, ou à la perfection des bienheureux.

CHAPITRE XXIV.

Qu'il y a deux voyes pour guerir les ames, l'Authorité & la Raiſon. Que l'authorité prepare & conduit l'homme à la raiſon, & que la raiſon le fait paſſer à la connoiſſance claire que l'on appelle intelligence. Que l'authorité, quoy que la derniere dans l'ordre de l'excellence, doit eſtre la premiere dans l'ordre du temps, parce que le peché nous ayant attachez aux ſens, & eſtant accouſtumez à ne rien conceuoir que par des images corporelles, il

faut que d'abord l'authorité nous fasse croire ce que nous ne pouuons comprendre, les choses diuines ne pouuant estre comprises que par ceux qui se peuuent separer de ces images & de ces phantosmes.

NOVS voyons aussi que la guerison de l'ame, qui est vn effet de la Prouidence de Dieu & de sa bonté ineffable, paroist infiniment belle dans l'ordre de ses degrez, & dans la distinction de ses parties. Car elle se diuise en deux branches, en l'authorité & en la raison. L'authorité demande de la docilité & de la foy, & elle prepare & conduit l'homme à la raison, & la raison le fait passer à la connoissance claire, que l'on appelle intelligence. Il faut reconnoistre neantmoins qu'en suiuant l'authorité, on ne laisse pas de suiure en quelque sorte la raison, lors

que l'on conſidere à qui il faut croire. Et il faut auoüer auſſi qu'il n'y a point d'authorité plus ſouueraine, que celle qu'a la verité ſur les eſprits, lors qu'elle eſt connuë, & qu'elle eſt claire.

Mais parce que nous naiſſons icy-bas parmy les choſes temporelles, & que leur amour nous empeſche d'aimer celles qui ſont eternelles, il y a vn remede temporel qui conduit au ſalut ceux qui ne ſont pas encore capables de connoiſtre clairement les choſes, mais qui ſont ſeulement capables de les croire, & ce remede eſt le premier dans l'ordre du temps, quoy qu'il ne le ſoit pas dans l'ordre de la nature & de l'excellence. Car en quelque lieu qu'vn homme tombe, il faut qu'en ce meſme endroit il faſſe effort pour ſe releuer. Et ainſi puis que nous auons

eſté

esté si long temps attachez [a] aux formes corporelles & perissables, nous deuons comme nous appuyer sur elles-mesmes, pour nous éleuer [b] à celles qui sont incorporelles & incorruptibles. I'appelle corporelles celles qui tombent sous les sens du corps, les yeux, les oreilles & les autres. Quant à l'amour de ces formes & de ces images, il y a vne necessité absoluë dans l'affection que les enfans ont pour elles; il y a presque necessité dans celle que leur portent les jeunes hommes; & la jeunesse passée, cette necessité cesse à mesure [c] que l'on s'auance dans l'âge.

a C'est à dire, aux phantosmes & aux images corporelles qui viennent des sens, ou qui se forment dans l'imagination.

b C'est à dire, aux connoissances purement intellectuelles, & à l'intelligence des choses diuines, qui ne peuuent estre bien comprises, qu'en se separant de tous ces phantosmes.

c Mais ces âges sont plus distinguez par l'auancement dans la vertu & dans la sagesse, que par le nombre des années, comme il dit dans le chapitre 26. & dans le 10. des Mœurs de l'Eglise.

CHAPITRE XXV.

Que Dieu a voulu que ce qu'il a fait pour le ſalut des hommes en general fuſt connu de la poſterité, par le moyen de l'Hiſtoire & des Propheties. Qu'il faut donc premierement conſiderer à quels hommes, ou à quels liures nous deuons croire. Qu'il eſt indubitable, qu'il faut pluſtoſt ſuiure ceux qui nous portent à n'adorer qu'vn ſeul Dieu, que ceux qui nous diſent qu'il en faut adorer pluſieurs. Que pour ce qui eſt du culte de ce Dieu ſeul, eſtant certain par l'Hiſtoire, que nos Anceſtres ne ſe ſont rendus qu'à des miracles viſibles, leur creance a fait que les miracles qui les ont portez à croire, n'ont plus eſté neceſſaires à ceux qui ſont venus apres eux. Et que ceux-là meritent bien d'eſtre ſuiuis, qui preſchant vne doctrine que ſi peu de perſonnes comprennent, ont pû neantmoins perſuader aux peuples qu'on les deuoit ſuiure.

PVis donc que la Prouidence diuine n'a pas ſoin ſeule-

ment de chaque homme en particulier, mais de tous les hommes en general, le bien que Dieu fait pour le ſalut de chacun d'eux, n'eſt ſceu que de Dieu ſeul qui le fait, & de ceux pour qui il le fait, mais il a voulu que ce qu'il a fait pour le ſalut des hommes en general, fuſt connu de toute la poſterité par le moyen de l'Hiſtoire & des Propheties.

Quant à la creance que nous auons des choſes, ſoit paſſées, ſoit futures, elle eſt plus eſtablie ſur la foy, que ſur l'intelligence. Mais c'eſt à nous à conſiderer, à quels hommes, ou à quels liures nous deuons croire, pour rendre à Dieu le vray culte qui luy eſt deu, & qui ſeul nous peut ſauuer. La premiere choſe qu'il faut examiner, eſt de ſçauoir, ſi nous deuons pluſtoſt croire ceux

qui nous diſent qu'il faut adorer pluſieurs Dieux, que ceux qui preſchent qu'il n'en faut adorer qu'vn. Et qui peut douter qu'on ne doiue pluſtoſt ſuiure ces derniers qui nous portent à n'en adorer qu'vn ſeul; puis que ceux-meſmes qui en adorent pluſieurs, confeſſent que celuy-là eſt le Seigneur & le Dominateur de toutes choſes ? Auſſi l'vnité eſt le commencement de tous les nombres. Les premiers donc que l'on doit ſuiure, ſont ceux qui diſent qu'il n'y a qu'vn ſeul Dieu ſupréme, vn ſeul Dieu veritable, & ſeul adorable; & on ne deura les quitter, qu'au cas qu'on ne trouue pas la verité parmy eux.

Car comme dans le monde il n'y a point de plus grand pouuoir que celuy d'vn Souuerain, qui reduit tout à ſon vnité,

& comme dans l'ordre ciuil vne multitude d'hommes n'a point de puiſſance, ſi elle ne s'accorde toute dans vn meſme ſentiment : Ainſi dans la Religion ceux qui n'adorent qu'vn ſeul Dieu, doiuent auoir plus de creance & plus d'authorité que tous les autres.

La ſeconde choſe que l'on doit conſiderer, eſt la diuiſion qui qui s'eſt formée parmy les hommes touchant le culte de ce Dieu ſeul. Mais l'on peut remarquer ſur ce point ce que nous auons appris de l'Hiſtoire & de la Tradition, que nos Anceſtres ne ſe ſont rendus, comme ils ne pouuoient auſſi ſe rendre, qu'à des miracles viſibles, & eſtans montez par ce degré des choſes temporelles aux eternelles, leur creance a fait que les miracles qui les ont portez à croi-

re, n'ont plus esté necessaires à ceux qui sont venus apres eux.

Car apres que l'Eglise Catholique a esté respanduë & establie par toute la terre, [a] Dieu n'a pas voulu faire durer ces miracles jusques à nostre temps, de peur que l'esprit ne cherchast tousjours des choses visibles, & que les hommes ne se refroidissent voyant ces merueilles deuenuës communes & ordinaires, au lieu qu'ils les auoient receuës auec chaleur lors qu'elles estoient extraordinaires & nouuelles. Et on ne peut pas douter aujourd'huy qu'on ne doiue suiure ceux qui preschant vne doctrine que si peu de personnes comprennent, ont pû neanmoins persuader aux peuples qu'on les deuoit suiure.

Car il s'agit maintenant de resoudre qui sont les personnes que l'on doit croire, auparauant

[a] Ce qui ne se doit pas prendre de telle sorte, comme il declare dans ses Retract. l. 1. ch. 13. qu'il ne se fasse plus aucun miracle au nom de Iesus-Christ. Car moy-mesme, dit-il, escriuant ce Liure, ie sçauois qu'vn aueugle auoit recouuré la veuë en touchant les Re-

que l'on ſoit capable de juger par la raiſon des choſes diuines & inuiſibles. Ie ſçay bien que nulle authorité humaine ne doit eſtre preferée à la raiſon d'vne ame pure qui eſt paruenuë à la connoiſſance claire de la verité. Mais ce n'eſt point l'orgueil humain qui nous peut éleuer à cette ſorte de connoiſſance. Et ſans cét orgueil il n'y auroit point d'Heretiques, ny de Schiſmatiques, ny de Iuifs, ny d'adorateurs des creatures & des Idoles; & ſans eux on ne chercheroit pas la verité auec tant d'ardeur, en vn temps où le peuple de Dieu n'eſt pas encore venu à la perfection qui luy eſt promiſe.

liques de quelques Martyrs de Milan. Et je ſçauois encore d'autres miracles dont il ſe fait vn ſi grand nombre en ce temps, qu'il n'eſt pas aiſé de les connoiſtre tous, ny de raconter tous ceux qu'on connoiſt.

CHAPITRE XXVI.

Pour expliquer la maniere en laquelle Dieu diſpenſe ſes graces dans le cours du temps, il conſidere l'homme &

selon sa corruption, ce qu'il appelle l'Homme viel, & selon son renouuellement, ce qu'il appelle l'Homme nouueau. Et il décrit les differens âges de l'vn & l'autre de ces hommes.

MAIS voicy la maniere en laquelle Dieu dispense ses graces dans le cours des temps, & les remedes que sa Prouidence donne à ceux qui ont merité par le peché d'estre assujettis à la mort.

[a] Diuers âges de l'homme en l'estat de la nature corrompuë.

[a] Premierement on doit considerer la nature & la condition de chaque homme naissant dans le monde.

I. Son premier âge qui est l'enfance, se passe à nourrir son corps, & il l'oublie à mesure qu'il croist.

II. Apres l'enfance vient le second âge, où nous commençons à auoir quelque vsage de la memoire.

A celuy-

A celuy-là ſuccede le troiſieſ- III.
me âge, auquel la Nature met l'homme en eſtat de pouuoir auoir des enfans, & d'eſtre pere.

Le quatrieſme âge rend l'hom- IV.
me capable d'exercer les charges publiques, & l'oblige à regler ſa vie ſur les ordonnances des Loix. C'eſt en cét âge que les defenſes ſeueres de commettre des crimes, & les peines de ceux qui les ont commis, leſquelles retiennent les hommes par le frein d'vne crainte ſeruile, excitent dans les ames charnelles vne ardeur encore plus violente de ſatisfaire leurs paſſions, & les rendent doublement coupables dans toutes leurs fautes, y ayant plus de peché à faire vne action qui non ſeulement eſt mauuaiſe, mais qui eſt encore defenduë.

Apres les trauaux & les agita- V.

tions de cét âge, l'homme entre dans la vieilleſſe, où il trouue [a] quelque paix & quelque repos.

a Ses paſſions n'eſtant plus ſi violentes.

VI. Et il tombe enfin dans le dernier âge, qui parmy le chagrin & les incommoditez, parmy les foibleſſes & les maladies, le conduit juſques à la mort.

Voila la vie de l'homme qui vit ſelon le corps, & qui eſt comme enchaiſné par les paſſions violentes que luy cauſe l'amour des choſes du monde. C'eſt celuy que l'on appelle l'homme vieil, l'homme exterieur & terreſtre, quelque heureux qu'il puiſſe eſtre de cette felicité humaine, qui ſeule eſt connuë du peuple, quelque bien reglée que ſoit la ville où il demeure, & ſoit qu'elle ſoit gouuernée [b] par les Rois, ou [c] par des Princes, ou [d] par les Loix, ou

b Monarchie.
c Ariſtocratie.
d Democratie.

[a] par toutes ces puiſſances enſemble : eſtant impoſſible que les peuples meſmes, qui ne recherchent que les ſeuls biens de la terre, puiſſent viure auec police, & conſeruer cette beauté qui ſe trouue dans l'ordre ciuil des Eſtats & des Republiques, s'ils ne ſont ſouſmis à quelqu'vne de ces ſortes de Gouuernemens.

a Etats meſlez de ces trois formes.

Il y a des perſonnes qui depuis leur naiſſance juſques à leur mort, ne meinent que la vie de cét homme vieil, exterieur & terreſtre, ſoit qu'ils ſoient honneſtes gens & moderez, autant que des perſonnes du monde le peuuent eſtre, ſoit qu'ils ne gardent pas cette moderation, & qu'ils ne ſoient pas juſtes de cette juſtice ſeruile & humaine.

Honneſtes gens du monde.

Mais il y en a quelques-vns qui commençans à viure de la

vie de ce vieil homme, (comme ils ne sçauroient faire autrement) renaiſſent apres par vne naiſſance interieure, deſtruiſent les reſtes de cette vieilleſſe & de cette corruption, par la force qu'ils acquierent dans la vie ſpirituelle, & par le progrez qu'ils font dans la ſageſſe du Chriſtianiſme, & la contraignent de ſe ſoûmettre aux loix du Ciel, juſqu'à ce qu'apres la mort viſible, l'ame & le corps ſoient entierement renouuellez.

Diuers âges de l'homme nouueau.

C'eſt cét homme qu'on appelle l'Homme nouueau, l'Homme interieur & celeſte, lequel par vne proportion qui ſe rencontre entre luy & l'homme vieil, à auſſi ſes âges ſpirituels, mais qui ſont plus diſtinguez par les diuers degrez de ſon auancement dans la vertu, que par le nombre de ſes années.

Dans ſon premier aage il ſe nourrit des bons exemples qu'il trouue dans les Hiſtoires, & cette nourriture eſt comme le laict de ſon enfance. I.

Dans le ſecond il oublie déja les choſes humaines, n'aſpirant plus qu'aux diuines, & [a] il ne demeure plus dans le ſein, & comme entre les bras de l'autorité [b] humaine, mais s'auance par les pas de [c] la raiſon vers la loy ſouueraine & immuable. II.

a C'eſt à dire, qu'il commence à comprendre ce qu'il croyoit ſimplement auparauant. b A cauſe du miniſtere des hommes dont Dieu ſe ſert pour nous faire croire ſes veritez. c Non pas ſimplement de la raiſon naturelle, mais de la raiſon purifiée par la pieté, & qui paſſe de la foy à l'intelligence.

Dans le troiſieſme, l'homme eſt dans vne force & vne vigueur plus grande, & ſouſmettant parfaitement la chair à l'eſprit, comme la femme eſt ſouſmiſe à ſon mary, il reſſent vne III.

joye interieure, & comme les douceurs de l'affection conjugale. C'est alors que la partie inferieure s'vnit & se joint auec la superieure, qu'elle se couure comme du voile de la chasteté & de la pudeur, & qu'elle est si éloignée d'auoir besoin qu'on la force pour bien viure, qu'elle ne voudroit pas pecher quand toute la terre le luy permettroit.

IV. Dans le quatriesme âge, il fait les mesmes choses que dans le troisiesme, mais il les fait auec plus de conduite & de fermeté. Il commence alors à entrer dans l'estat d'homme parfait, & est capable de soustenir toutes les persecutions des hommes, & de resister à tous les flots & à toutes les tempestes du monde.

V. Lors qu'il est venu au cin-

quiesme âge, il joüit d'vne paix entiere & d'vne parfaite tranquillité, viuant parmy les richesses & dans l'abondance du Royaume immuable de la souueraine & ineffable Sagesse.

Dans le sixiesme, il se renouuelle & se change entierement, il oublie toute cette vie temporelle & passagere, & ne pense plus qu'à l'eternelle. C'est alors qu'il prend cette forme si parfaite & si accomplie, qui a esté creée à l'image & à la ressemblance de Dieu mesme. VI.

Enfin dans le septiesme âge, il possede le Royaume eternel, & vne beatitude perpetuelle, qui ne peut estre distinguée par la succession des âges. Car comme la mort est la fin de l'homme vieil, ainsi la vie eternelle est la fin de l'homme nouueau. Parce que le premier est l'homme pe- VII.

cheur, & le second est l'homme juste.

Chapitre XXVII.

Qu'on peut diuiser tout le genre humain en deux parties, & considerer chaque partie comme la vie d'vn seul homme. L'vne comprend toute la troupe des meschans, qui portent l'image de l'homme terrestre depuis le commencement du monde jusques à la fin. Et cette partie est semblable à vn seul homme, qui durant tout le temps qu'il est au monde, vit seulement de la vie du vieil homme. L'autre enferme toute la succeßion du peuple qui n'adore qu'vn seul Dieu. Et celle-cy represente vn seul homme qui vit de la vie de l'homme nouueau. Mais parce qu'on ne peut viure de la vie de l'homme nouueau, qu'on n'ait commencé auparauant par la vie de l'homme vieil, de là vient que ce peuple depuis Adam iusqu'à S. Iean Baptiste, a porté l'Image de l'homme terrestre, n'ayant eu qu'vne justice

seruile, & qu'il n'a esté veritablement le peuple nouueau, dont il n'estoit auparauant que la figure, que depuis le premier aduenement de IESVS CHRIST *jusques au second.*

MAIS comme la nature de ces deux hommes est telle, qu'vn seul homme durant tout le temps qu'il est dans le monde, peut ne viure que de la vie de l'vn des deux, sçauoir du vieil & du terrestre, & que l'on ne peut en ce monde viure de la vie du celeste & du nouueau, sans viure aussi de la vie du vieil; puis qu'il faut necessairement que l'on commence par celuy-là, & qu'encore qu'on en diminuë tousiours la corruption à mesure que l'on croist dans la vertu, le juste est contraint neanmoins de demeurer auec luy, jusques à la mort visible qui les separe.

Ainsi toute la race des hommes, dont la vie n'est considerée depuis Adam jusqu'à la consommation des siecles, que comme la vie d'vn homme seul, est gouuernée de telle sorte par les loix de la Prouidence diuine, qu'elle paroist estre diuisée en deux parties ; Dont l'vne comprend toute la troupe des meschans, qui portent l'image de l'homme terrestre depuis le commencement du monde jusques à la fin ; Et l'autre enferme toute la suitte & la succession du peuple qui n'adore qu'vn seul Dieu ; mais [a] qui neantmoins depuis Adam jusqu'à saint Iean Baptiste, porte tousiours l'image de l'homme terrestre, n'ayant encore qu'vne justice seruile, & dont l'Histoire est ce que nous appellons le vieil Testament, à cause qu'elle semble ne promettre qu'vn Royau-

[a] Il faut excepter quelque petit nombre de justes, comme les Patriarches, les Prophetes, & quelques Saints cachez qui appartenoient au peuple nouueau, par la foy viue qu'ils auoient des mysteres de Iesus-Christ à venir, faisans ainsi autant d'excep-

me terrestre & temporel, & qu'elle n'est autre chose qu'vne image du nouueau peuple du nouueau Testament, qui promet le Royaume des Cieux.

tions de la regle generale.

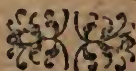
La vie temporelle de ce peuple nouueau *b* commence dans ce monde depuis le premier aduenement du Seigneur, où il parut dans vne extréme bassesse jusqu'au jour du Iugement, où il paroistra dans vne gloire supréme. Apres ce Iugement l'homme vieil estant destruit, Dieu fera en nous ce merueilleux changement, par lequel il nous a promis de rendre nostre vie semblable à celle des Anges. Car nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changez. Ainsi le Peuple saint ressuscitera, pour transformer dans le nouuel homme ce qui luy restera du vieil. Au lieu que le Peuple meschant, qui

b Ce qui fait voir que le peuple Iuif auant Iesus-Christ n'estoit point le peuple nouueau, sinon en figure, & par consequent n'appartenoit point à l'homme nouueau, mais à l'homme vieil,

aura vescu selon l'homme vieil depuis le commencement jusqu'à la fin, resuscitera pour estre precipité dans la mort seconde.

Ceux qui lisent l'Escriture auec soin, remarquent bien la distinction de ces âges, & ne sont point scandalisez par ce qui arriue aux meschans, qui sont comme la paille & l'yvraye, puis que l'impie ne vit que pour l'innocent, & le pecheur pour le juste, pour faire que les bons se comparant auec les meschans, se portent auec plus d'ardeur dans la vertu, jusqu'à ce qu'ils ayent atteint la perfection de la justice.

n'estant en soy veritablement qu'vne partie de Babylone, c'est à dire, de la Ville du Mõde, mais vne partie dont Dieu s'estoit voulu seruir pour representer Ierusalem, c'est à dire la Ville du Ciel : comme dit le Saint. *De Ciuit. Dei lib. 15. cap. 2.*



CHAPITRE XXVIII.

Que les Patriarches & les Prophetes, qui durant le temps du peuple terrestre appartenient au peuple nouueau par vne anticipation de grace, ont marqué obscuremens par les prophesies, ce qu'alors il n'estoit pas à propos de découurir clairement. Qu'au temps mesme de la Loy nouuelle, il faut souuent vser de cette discretion, ne parlant de la sagesse, c'est à dire des veritez plus releuées qu'auec les parfaits, comme dit S. Paul & ne disant pas toutes choses à ceux, qui bien que renouuellez, sont encore enfans, quoy que l'on ne leur doiue rien dire de faux. Que le peché de la nature humaine n'a pas empesché la beauté de la conduite du monde.

QVANT à ceux qui ont esté si heureux, que de receuoir la lumiere de l'homme interieur dans le temps mesme du peuple terrestre, ils ont assisté les hommes autant qu'ils le pou-

uoient faire alors, ne leur proposant autre chose que ce qui estoit propre à ces premiers siecles, & leur marquant obscurément par les Propheres, ce qu'il n'estoit pas à propos de leur monstrer c'airement. C'est ainsi qu'ont agy les Patriarches & les Prophetes, & il est aisé de le remarquer, pourueu [a] qu'on ne s'amuse pas à declamer contre ces choses comme des enfans, mais que l'on considere auec soin & auec respect cét important & cét admirable secret de la conduite de Dieu sur les hommes.

a Ainsi que faisoient les Manichéés qui declamoient contre les Escritures du vieil Testament.

De la grande discretion qu'on doit garder dans la dispensation des veritez.

Et je voy que mesme en ce temps du peuple nouueau, de grands hommes nourris dans le sein de l'Eglise Catholique, & tres-esclairez dans la science spirituelle, obseruent la mesme chose; qu'ils prennent garde de

ne rien traitter en public,de ce qu'ils jugent ne deuoir pas encore eſtre traitté publiquement, & qui reſpandent ſans ceſſe & auec abondance le laict d'vne doctrine facile & populaire,comme eſtant proportionné à la foibleſſe & au ſaint deſir de pluſieurs ames,ſe reſeruans les veritez les plus releuées, comme des viandes plus fortes & plus ſolides, dont ils ſe nourriſſent auec vn petit nombre de Sages. Ils ne parlent de la ſageſſe qu'auec les parfaits. Mais quant aux hommes charnels & ſenſuels, qui bien que renouuellez ſont neanmoins encore enfans,ils ne leur diſent pas toutes choſes, quoy qu'ils ne leur diſent rien de faux. 1. Cor. 2. v. 5.

Car leur but n'eſt pas en cela de ſe procurer de vains honneurs, & d'acquerir de vaines loüanges, mais ils trauaillent pour le bien

de ceux auec lesquels ils se trouuent liez par la societé de cette vie. Aussi est-ce vne loy de la Prouidence diuine, que nul ne merite que ceux qui sont au dessus de luy, luy fassent part des lumieres qu'ils ont receuës, pour luy ayder à connoistre & à ressentir la grace de Dieu, s'il ne communique les siennes auec vne affection sincere à ceux qui sont au dessous de luy, pour leur inspirer cette mesme connoissance & ce mesme sentiment.

Ainsi en suite de ce peché, qui n'a pas tant esté le peché du premier homme, que de toute la Nature humaine qui pechoit en luy, la race des hommes est deuenuë la gloire & l'ornement de la terre, & la Prouidence de Dieu la gouuerne auec vn ordre si juste, & vne prudence si parfaite, que

que l'art ineffable de ce Medecin ſupréme change en vne eſpece de beauté, la laideur meſme des maux & des maladies.

CHAPITRE XXIX.

Apres auoir expliqué le premier moyen de guerir l'ame, qui eſt l'authorité & la foy ; il paſſe au ſecond, qui eſt la raiſon & l'intelligence. Que la veuë des choſes temporelles nous doit ſeruir à nous eſleuer à la connoiſſance des eternelles. Que la vie ſenſitiue eſt plus excellente que le corps, & la vie raiſonnable que l'vn & l'autre, parce qu'elle juge de l'vn & de l'autre.

IVSQVES icy nous auons parlé du bien que l'on peut tirer de l'authorité, & nous croyons en auoir dit aſſez pour noſtre ſujet. Voyons maintenant juſques où la raiſon peut aller, en s'eſleuant des choſes viſibles aux inuiſibles, & des

temporelles aux eternelles.

Car il ne faut pas contempler d'vne veuë inutile & ſans effet, la beauté du Ciel, l'ordre & le mouuement des Aſtres, l'éclat de la lumiere, la ſucceſſion continuelle des jours & des nuits, le cours de la Lune qui regle les mois, le concert ſi juſte des quatre ſaiſons, qui reſpond à l'harmonie ſi parfaite des quatre Elemens, cette merueilleuſe vertu des ſemences, qui produiſent tant de diuerſes eſpeces, & ſi diuerſement temperées, & enfin toutes les choſes du monde qui conſeruent chacune en ſon genre les proprietez de leur eſtre, & les perfections de leur nature. Il ne faut pas conſiderer tous ces ouurages de Dieu auec vne curioſité vaine & paſſagere, mais la veuë de ces choſes nous doit ſeruir comme d'vn degré pour

paſſer à celles qui ſont immortelles, & qui durent eternellement.

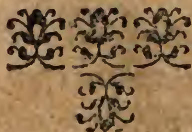
Cette veuë nous doit porter d'abord à conſiderer, quelle eſt cette nature viuante & animée, cette ame qui voit & connoiſt tous ces objets, laquelle doit eſtre ſans doute plus excellente que le corps, puis qu'elle luy donne la vie. Et certes quelque grandeur & quelque eſtenduë que puiſſe auoir vne creature corporelle, & quelque brillante qu'elle ſoit par l'éclat de la lumiere viſible, on ne la doit pas eſtimer beaucoup, ſi elle eſt inſenſible & priuée de vie, puis que par la loy de Nature, la moindre des ſubſtances qui ſont viuantes, eſt preferable à la plus parfaite de celles qui ne le ſont pas.

Mais parce qu'il eſt certain,

que les animaux irraiſonnables, joüiſſent auſſi de la vie & de la connoiſſance des ſens, ce qu'il y a de plus excellent dans l'ame de l'homme, n'eſt pas la puiſſance par laquelle il ſent les choſes ſenſibles, mais par laquelle il en juge. Car la pluſpart des beſtes ont la veuë plus perçante que les hommes, & s'attachent plus fortement aux objets corporels par les autres ſens du corps; Mais il ne ſuffit pas d'auoir la vie ſenſitiue pour juger des corps, il faut auoir encore la vie raiſonnable, qui ne ſe rencontre point dans les beſtes, qui eſt la gloire & la dignité particuliere de l'homme.

Et de plus, il eſt aiſé de reconnoiſtre que celuy qui juge d'vne choſe, eſt plus excellent que la choſe dont il juge. Or l'ame raiſonnable ne juge pas ſeule-

ment des objets ſenſibles, mais des ſens meſmes. C'eſt elle qui juge pourquoy il faut que les rames qui ſont dans l'eau paroiſſent rompuës, quoy qu'elles ſoient droites, & pourquoy il faut neceſſairement que nos yeux les voyent comme rompuës, la veuë pouuant bien rapporter à l'eſprit ce qu'elle voit alors, mais non pas en juger. Il eſt donc clair, que comme la vie ſenſitiue eſt plus excellente que les corps, la vie ou l'ame raiſonnable eſt plus excellente que tous les deux.



Chapitre XXX.

Que l'ame n'est point la plus excellente de toutes les natures, parce qu'elle ne juge point des choses par elle-mesme, mais par vne lumiere qui est au dessus d'elle : ce qu'il prouue en cette sorte. Toutes les beautez sensibles ne nous plaisent qu'à cause de la proportion & de la symmetrie: & cette proportion & symmetrie ne nous plaist qu'à cause de l'vnité & de l'egalité, laquelle neantmoins ne se peut trouuer parfaitement, dans tout ce qui est sujet aux lieux & aux temps. De sorte qu'il faut qu'il y ait vne vnité & egalité intelligible, qui ne dépende ny des lieux, ny des temps , & selon laquelle nous jugions de toutes les beautez qui en dépendent: Or l'ame estant muable & sujette aux vicißitudes du temps, puis qu'elle est tantost sçauante & tantost ignorante, ne peut estre cette forme immuable. Donc l'Ame ne juge point des choses par elle, mais par vne lumiere & vn modelle qui est au dessus d'elle,

C'EST pourquoy ſi l'ame raiſonnable juge des choſes par elle-meſme, elle eſt ſans doute la plus parfaite de toutes les natures. Mais parce qu'il eſt viſible qu'elle eſt ſujette au changement, puis qu'elle eſt tantoſt ſçauante, & tantoſt ignorante, & qu'elle juge d'autãt mieux qu'elle eſt plus ſçauante, & qu'elle eſt d'autant plus ſçauante, qu'elle eſt plus éclairée par la lumiere de l'art, ou de la ſcience, ou de la ſageſſe ; il faut que nous voyons maintenant quelle eſt la nature de l'art.

Ie n'entends pas parler de l'art qui s'acquiert par l'experience, mais de celuy qui ſe trouue par le raiſonnement. Car eſt-ce ſçauoir quelque choſe de beau, que de ſçauoir que lors qu'on baſtit auec de la chaux & du ſable, les pierres ſont mieux liées enſem-

ble, que lors qu'on baſtit ſeulement auec de la terre ? Ou de baſtir auec tant d'ordre & de ſymmetrie, que les parties du baſtiment, qui ſont pluſieurs en nombre, ſe reſpondent les vnes aux autres, & que celles qui ſont vniques ſoient placées au milieu?

Il eſt vray pourtant que cét agréement de nos ſens en ce qui regarde la ſymmetrie, approche fort du jugement de la raiſon, & de la lumiere de la verité qui brille en nos ames. Mais c'eſt ce que nous deuons rechercher, d'où vient que noſtre veuë eſt bleſſée, lors que de deux feneſtres qui ne ſont pas l'vne ſur l'autre, mais l'vne à coſté de l'autre, & que l'on pouuoit rendre égales, l'vne eſt plus petite, & l'autre plus grande : Et d'où vient que ſi elles ſont l'vne au deſſus de l'autre, & toutes deux placées

placées au milieu, quoy qu'elles ſoient inégales, les yeux neantmoins ne ſont pas ſi offenſez par cette inegalité. Et d'où vient enfin, que lors qu'il n'y en a que deux, nous conſiderons peu de combien l'vne eſt plus grande ou plus petite que l'autre. Et que lors qu'il y en a trois, l'œil ſemble deſirer, que celle qui eſt au milieu entre la plus grande & la plus petite, ſoit tellement proportionnée, qu'elle ſurpaſſe autant la plus petite en grandeur, comme elle eſt ſurpaſſée par la plus grande.

Ainſi dans ces choſes, la Nature meſme eſt conſultée la premiere, pour ſçauoir ce qu'elle condamne, ou ce qu'elle approuue. Et nous pouuons icy remarquer particulierement, que ce qui ne paroiſt pas deſagreable lors qu'on le conſidere tout

ſeul, eſt rejetté & meſpriſé lors qu'on le compare auec quelque choſe de plus excellent. Ce qui fait voir que cét art bas & vulgaire qui regle tous les ouurages des artiſans, n'eſt rien que le ſouuenir des choſes dont nous auons eu des experiences, & qui nous ont plû, joint à quelque habitude du corps & à la pratique. Que ſi ces deux dernieres parties manquent à vn homme, quoy qu'il ne puiſſe pas trauailler dans l'art, il peut neanmoins (ce qui eſt beaucoup plus excellent) juger du trauail & de l'ouurage des autres.

Mais puis que la proportion eſt ce qui plaiſt dauantage dans tous les arts, & que c'eſt elle qui en forme la perfection & la beauté, & que cette proportion aime l'egalité & l'vnité, ou dans la reſſemblance qui eſt entre les

parties égales, ou dans le rapport qui ſe rencontre entre celles qui ſont inégales : Qui pourra trouuer dans le corps vne ſouueraine égalité & vne parfaite reſſemblance ; & qui eſt celuy qui ayant conſideré quelque corps que ce ſoit auec ſoin & auec attention , oſe dire qu'il eſt proprement & veritablement vn, puis que nous voyons qu'ils ſe changent tous , ou en paſſant d'vne eſpece en vne autre eſpece, ou d'vn lieu en vn autre lieu, & qu'ils ſont compoſez de parties qui toutes ont leurs lieux particuliers , & qui font que le corps n'eſt pas en vn ſeul eſpace, mais s'étend & ſe diuiſe en pluſieurs ?

Ainſi la vraye égalité & la ſouueraine reſſemblance , non plus que la vraye & la premiere vnité, n'eſt pas viſible aux yeux du

corps, ny ne tombe ſous aucun des ſens : elle ne ſe voit que par l'œil de l'eſprit, & par la lumiere de l'intelligence. Car pourquoy deſireroit-on de trouuer vne égalité dans le corps, quoy qu'elle ſoit imparfaite, & cõment pourroit-on prouuer qu'elle eſt infiniement éloignée de celle qui eſt parfaite, ſans voir par l'eſprit cette égalité parfaite ; ſi toutefoit elle peut eſtre appellée parfaite, n'ayant iamais eſté faite?

Et au lieu que tout ce qui a vne beauté ſenſible, ſoit que ce ſoit vn effet de la Nature, ou vn ouurage de l'art, a vne beauté dépendante des lieux & des tẽps, comme le corps & le mouuement du corps ; cette égalité neantmoins & cette vnité, qui n'eſt connuë que de l'eſprit ſeul, ſelon l'idée de laquelle on juge de la beauté des corps, ſur le rap-

port que le ſens en fait, ne s'é-
ſtend point dans l'eſtenduë des
lieux,& ne ſe change point dans
le changement des tomps.

Car on ne peut pas dire auec
raiſon; qu'on peut bien juger ſe-
lon cette premiere égalité de la
rondeur d'vne rouë, & non pas
de la rondeur d'vn vaſe ; ou que
l'on peut bien juger de la ron-
deur d'vn vaſe,& non pas de cel-
le d'vne piece de monnoye. Et
de meſme en ce qui regarde les
temps & les mouuemens des
corps, il ſeroit ridicule de dire,
qu'on peut bien juger par cette
égalité intelligible, de l'égalité
des années, & non de celle des
mois, ou qu'on peut bien juger
de l'égalité des mois, mais non
pas de celle des jours. Puis que
par quelque eſpace de temps,
qu'vne choſe ſe remuë par vn
mouuement reglé, ſoit durant

les années & les mois, ſoit durant les heures, ſoit dans vn interualle plus court, on en juge par cette meſme égalité, qui demeure touſiours vne & immuable.

Que ſi les grandes & les petites eſtenduës des figures & des mouuemens, ſe jugent toutes ſelon cette meſme loy d'égalité, ou de reſſemblance, ou de proportion, il s'enſuit que cette loy a plus de grandeur & d'eſtenduë que toutes ces choſes, mais vne grandeur & vne eſtenduë de puiſſance, & non pas de quantité. Car elle n'eſt ny plus grande ny plus petite, ſelon les differens eſpaces des lieux ou des temps, parce que ſi elle eſtoit plus grande, on ne pourroit pas juger par elle des petites choſes, & ſi elle eſtoit plus petite, on ne pourroit pas juger par elle des grandes.

Puis donc que c'eſt par la meſme loy de la figure quarrée, que l'on juge d'vne place quarrée, d'vne pierre, d'vn tableau, & d'vn diamant quarré ; & puis que c'eſt auſſi ſelon la meſme loy de l'égalité, que l'on iuge de la proportion qui ſe trouue dans le mouuement des pieds d'vne fourmy qui court, & d'vn elephant qui marche, qui peut douter que cette loy n'eſt ny plus grande ny plus petite, dans les differens interualles des lieux & des temps, s'eſtendant neantmoins en puiſſance au delà de tout?

Et puis que cette loy ſouueraine de tous les arts eſt entierement immuable, & que l'eſprit de l'homme à qui Dieu a permis de la contempler & de la voir, eſt ſuiet au changement & à l'inconſtance que cauſe l'erreur : il

paroist bien clairement que cette loy qui est appellée la verité, est éleuée au dessus de nostre esprit.

CHAPITRE XXXI.

Que Dieu est cette loy & cette regle immuable, selon laquelle nous jugeons des choses, & de laquelle nous ne jugeons point. Que le Pere mesme ne juge point de cette verité souueraine, parce qu'elle luy est égale, estant son Fils & son image. Que c'est pour cette raison, que l'homme spirituel juge de tout, selon Saint Paul, & n'est jugé de personne; parce qu'estant parfaitement vny à Dieu, il deuient luy mesme la loy selon laquelle il juge de tout, & de laquelle personne ne peut juger.

ET on ne peut pas douter que cette nature immuable qui est éleuée au dessus de l'ame & de la raison, ne soit Dieu mesme, & qu'on ne trouue en luy la premiere vie & la premiere essence, puis qu'on y trouue la premiere

ſageſſe. C'eſt cette verité immuable qui eſt la loy de tous les arts, & l'art de l'artiſan ſouuerain & tout-puiſſant.

Puis donc que l'ame reconnoiſt, qu'elle ne iuge pas par elle-meſme de la nature & du mouuement des corps, elle doit reconnoiſtre auſſi que ſa nature eſt plus excellente que celle dont elle iuge;& que celle ſelon laquelle elle iuge, & dont elle ne peut iuger, eſt plus excellente qu'elle. Car ie puis bien rendre la raiſon pourquoy dans vn corps, lors qu'il y a deux membres ſemblables , ils doiuent auoir rapport & proportion l'vn auec l'autre , en diſant que c'eſt parce que i'aime la ſupréme égalité, laquelle ie ne voy que par les yeux de l'eſprit, & non point par ceux du corps. C'eſt pourquoy ie iuge les choſes que

ie voy par les yeux d'autant plus parfaites, qu'elles approchent plus prés selon leur nature de celles que ie connois par l'esprit. Mais pour ces dernieres qui sont toutes spirituelles & intelligibles, il n'y a personne qui puisse rendre raison de la qualité de leur estre, ny qui puisse dire sagement qu'elles deuroient estre d'vne telle ou d'vne telle sorte, comme si elles pouuoient estre d'vne autre sorte qu'elles ne sont. Et nul aussi de ceux qui en ont vne veritable connoissance, n'oseroit pretendre pouuoir dire la raison pourquoy elles nous plaisent, & pourquoy nous les aimons auec d'autant plus d'ardeur, que nous auons plus de sagesse & plus de lumiere.

Car de mesme que nous iugeons bien des choses inferieu-

res, & ſelon les regles de la verité, comme eſtant le propre de toutes les ames raiſonnables, ainſi lors que nous ſommes vnis à la verité ſouueraine, il n'y a qu'elle ſeule qui puiſſe iuger de nous. Et il n'y a perſonne qui iuge d'elle, non pas meſme le Pere, puis qu'elle n'eſt pas moindre que luy, & que pour cette raiſon, c'eſt par elle que le Pere iuge tout ce qu'il iuge. Et generalement tout ce qui deſire l'vnité, a cette Veritè ſouueraine pour regle, pour forme, pour modelle & pour exemple; Mais il n'y a qu'elle ſeule qui exprime, & qui repreſente parfaitement l'image & la reſſemblance de celuy de qui elle a receu l'eſtre. Si toutefois on peut dire qu'elle l'a receu, pour marquer la qualité de fils; puis que le Verbe entant qu'il

est fils, ne tire pas son estre de luy-mesme, mais du premier & souuerain principe, qui est appellé le Pere, [a] *de qui toute Paternité prend son nom dans le Ciel & dans la terre.*

a Eph. 3. v. 15.

b *Le Pere donc ne juge personne, mais a donné toute la puissance de juger au Fils.* c *Et l'homme spirituel juge de toute chose, mais luy n'est jugé de personne*, c'est à dire de nul homme. Il n'y a que cette loy mesme par laquelle il juge de tous, qui le puisse juger; cette parole de l'Escriture estant tres-veritable, *que nous deuons tous comparoistre deuant le Tribunal de* IESVS-CHRIST. L'homme spirituel juge donc de tout, parce que lors qu'il est auec Dieu, il est au dessus de tout. Et il est auec Dieu, lors qu'il le connoist auec vn esprit tres pur, & que le connoissant il l'aime de tout son

b Ioan. 5. v. 22.

c 1. Cor. 2. v. 15.

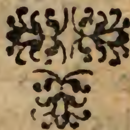
2. Cor. 5. v. 10.

cœur. C'eſt par là auſſi qu'il deuient luy-meſme la loy ſelon laquelle il juge de tout, & de laquelle perſonne ne peut juger.

Ainſi dans l'ordre ciuil, quoy que les hommes jugent des loix temporelles lors qu'ils les veulent eſtablir ; neantmoins lors qu'elles ſont vne fois eſtablies & confirmées, le juge doit juger ſelon elles, & il ne luy eſt pas permis de juger d'elles. Et d'ailleurs ſi ces Legiſlateurs qui eſtabliſſent des loix temporelles & paſſageres, ſont ſages & vertueux, ils conſultent cette meſme loy eternelle dont nulle ame ne peut juger, afin qu'ils puiſſent diſcerner ſelon ſes regles immuables, de ce qu'ils doiuent commander ou défendre dans les diuerſes rencontres des temps.

On peut donc bien connoiſtre la loy eternelle auec la lumiere

d'vn eſprit pur, mais on n'en peut pas juger. Or il y a cette difference entre la connoiſſance & le jugement, que pour connoiſtre il ſuffit de voir qu'vne choſe eſt d'vne telle ou d'vne telle maniere. Au lieu que pour en juger, nous adjouſtons outre cela quelques circonſtances, pour marquer qu'elle peut eſtre auſſi en vne autre maniere qu'elle n'eſt, comme lors que nous diſons; Cela doit eſtre ainſi: ou bien; Cela a deu eſtre ainſi: ou bien; Cela deura eſtre ainſi, comme les artiſans font tous les jours dans leurs ouurages.



Chapitre XXXII.

Que les choses corporelles n'ont de beauté, & ne nous plaisent, qu'à cause que dans leur proportion & symmetrie, elles tendent à l'vnité, qu'elles ne peuuent neantmoins jamais posseder au souuerain degré Que de là nous apprenons que l'vnité souueraine est au dessus de tous les corps & de tous les lieux, & qu'elle ne se peut voir que par les yeux de l'esprit.

MAis il y en a beaucoup qui ne regardent ces choses que pour en receuoir vn plaisir qui est tout humain, & qui ne veulent pas s'éleuer jusqu'aux choses superieures, afin de juger pourquoy les visibles sont agreables. Que si l'on demande à vn Architecte, pourquoy ayant fait vne arcade d'vn costé, il en fait de l'autre vne seconde toute semblable; il me respondra sans doute, que c'est afin que les pie-

ces du baſtiment ayent les meſmes proportions, & ſe reſpondent l'vne à l'autre. Et ſi je continuë à luy demander, pourquoy il y veut garder cette ſymmetrie : Il me reſpondra que cela donne grace, que cela fait beauté, que cela plaiſt à la veuë. Il en demeurera là, parce qu'ayant l'eſprit bas & attaché à la terre, il ne s'éleue point au deſſus de ſes yeux, & ne connoiſt point ce premier modelle, qui eſt la regle ſouueraine de ſon art.

Que ſi j'en trouue vn qui ait des yeux au dedans de l'ame, & qui voye inuiſiblement ; ie le preſſeray de me dire pourquoy ces choſes ſont agreables, afin que prenant des penſées plus nobles, il ſe rende luy-meſme le iuge des plaiſirs ſenſibles. Car il eſleue ſon ame au deſſus de ces plaiſirs, & la deſgage de leurs liens,

liens, lors qu'il iuge d'eux-mesmes, au lieu de les prendre pour regles de ses iugemens. Et si ie luy demande d'abord , s'il croit que ces obiets sont beaux, parce qu'ils plaisent, ou s'ils plaisent, parce qu'ils sont beaux: Il me respondra sans doute, qu'ils plaisent parce qu'ils sont beaux. Apres cela ie luy demanderay encore, pourquoy ils sont beaux. Et si ie voy qu'il ne trouue pas bien ce qu'il me doit respondre, ie luy demanderay si ce n'est pas à cause que les parties se ressemblent toutes, & que la proportion qui les allie les vnes auec les autres compose vne mesme symmetrie.

Et lors qu'il aura reconnu que cela est ainsi, ie luy demanderay encore, si elles possedent au souuerain degré cette vnité qu'il paroist clairement qu'elles recher-

chent, ou ſi l'vnité qu'elles ont eſt beaucoup au deſſous de cette premiere, & n'en eſt que l'ombre & l'apparence. Que ſi cela eſt, qui ne reconnoiſtra en ſuitte qu'il n'y a aucune beauté, ny aucun corps, qui n'ait quelques traits, bien que foibles, & quelques marques, bien qu'imparfaites de la premiere vnité. Et que le plus beau corps du monde n'y peut atteindre, quoy qu'il y tende ſans ceſſe, puis qu'il faut neceſſairement que ſes parties ſoient diuiſées, ſelon la diuerſité des lieux que chacune d'elles occupe?

Si donc cela eſt conſtant, ie luy demanderay en ſuitte où il voit cette vnité, ou comment il la voit; ne ſe pouuant pas faire qu'il ne la voye, puis que ſans cela il luy ſeroit impoſſible de ſçauoir en quoy la beauté des corps l'i-

mite, & en quoy elle ne peut l'égaler. Que s'il vient comme parler aux corps, & leur dire; Si d'vne part il n'y auoit vne certaine vnité qui lie toutes les parties de voſtre eſtre, vous ne ſeriez point du tout; & de l'autre, ſi vous eſtiez cette vnité meſme, vous ne ſeriez pas des corps: On aura ſujet de luy dire; D'où connoiſſez-vous cette vnité par laquelle vous jugez des corps, puis que ſi vous ne la voyiez pas, vous ne pourriez pas juger qu'ils ne l'égalent pas parfaitement? Que ſi vous la voyiez par les yeux du corps, vous ne pourriez pas dire auec verité; qu'encore qu'ils en ayent quelques traits & quelques marques, ils ſont neantmoins tres-éloignez de ſa perfection ſouueraine. Car vous ne voyez par les yeux du corps que les choſes corporel-

les : nous la voyons donc par les yeux de l'ame.

Mais où la voyons-nous ? Si elle estoit au mesme lieu que nostre corps, celuy qui seroit dans l'Orient, & qui jugeroit ainsi des corps, ne la pourroit pas voir. Elle n'est donc renfermée dans aucun lieu, & puis qu'en quelque part que soit celuy qui juge, elle luy est tousjours presente, il s'ensuit qu'elle n'est nulle part, selon l'estenduë & les espaces des lieux, & qu'elle est par tout en vertu & en puissance.

Chapitre XXXIII.

Que quoy que les corps ne representent qu'imparfaitement leur diuin modelle, qui est l'vnité souueraine, on ne peut pas neantmoins les accuser de mensonge : non plus que nos sens qui ne nous trompent qu'à cause des faux jugemens que nostre raison fait de ce

qu'ils luy rapportent fidellement selon leur nature. Mais que toute la faute vient des hommes, qui veulent comprendre par l'intelligence, ce qui ne tombe que sous les sens, comme sont les choses corporelles, & comprendre par les sens, ce qui ne tombe que sous l'intelligence, comme sont les spirituelles.

QVE si les corps n'en representent qu'vne fausse image, il ne les faut pas croire, de peur que nous ne tombions dans la vanité des hommes vains. Mais il faut plustost se mettre en peine de reconnoistre, si n'en representant qu'vne image fausse, à cause qu'ils semblent la faire voir aux yeux du corps, au lieu qu'elle n'est visible qu'à ceux de l'ame, & de l'ame pure, ils la representent faussement, entant qu'ils luy sont semblables, ou entant qu'ils ne peuuent égaler la supréme perfection de son

eſtre. Car s'ils l'égaloient, ils repreſenteroient parfaitement ce diuin modelle qu'ils imitent. Que s'ils le repreſentoient parfaitement, ils luy ſeroient tout à fait ſemblables. Et s'ils luy eſtoiēt tout à fait ſemblables, il n'y auroit point de difference entre cette nature ſuperieure & l'inferieure. Que ſi cela eſtoit, ils ne la repreſenteroient pas fauſſement, puis qu'ils ne ſeroient que ce qu'elle eſt elle-meſme.

Et neantmoins ſi nous conſiderons bien les choſes, nous ne pouuons pas dire que cette fauſſe repreſentation ſoit vn menſonge. parce qu'vn homme ment lors qu'il veut ſembler eſtre ce qu'il n'eſt pas, mais lors qu'vne choſe eſt priſe pour ce qu'elle n'eſt pas, ſans qu'elle contribuë rien de ſa part à cette erreur, on peut bien dire qu'elle trompe,

mais non pas qu'elle ment : Y ayant cette difference entre celuy qui ment, & celuy qui trompe, que tous ceux qui mentent, ont dessein de tromper, quoy que leur dessein ne leur reüssisse pas tousjours, parce qu'on ne les croit pas : au lieu que celuy qui trompe, ne peut estre trompeur, s'il ne trompe effectiuement. Et ainsi la beauté des corps n'ayant point de volonté, ne peut pas mentir. Et elle ne trompe pas mesme, si on ne la croit pas estre ce qu'elle n'est pas. Mais les yeux mesmes ne trompent pas, puis qu'ils ne peuuent rien rapporter à l'esprit, que selon l'impression qu'ils reçoiuent.

Que si les yeux & tous les autres sens du corps, ne rapportent rien à l'esprit que selon l'impression qu'ils ont receuë, je ne voy pas que nous ayons droit de leur

demander rien dauantage. Oſtez donc du monde les hommes vains, & il n'y aura plus de vanité. Si quelqu'vn croit qu'vne rame ſe rompt dans l'eau, & qu'elle ſe remet en ſon premier eſtat lors qu'on l'en retire, ſon œil ne luy a pas fait vn faux rapport, mais c'eſt luy qui en fait vn faux jugement. Car l'œil n'a pû ny deu agir autrement ſelon ſa nature, lors qu'il a formé ſon action ſur vn objet qui eſtoit dans l'eau; dautant que l'air & l'eau ayant des qualitez differentes, il eſt bien raiſonnable que les objets qui enuoyent leurs eſpeces au trauers de ces Elemens, faſſent des impreſſions differentes dans la veuë. Ainſi l'œil voit comme il doit voir, puis qu'il n'a eſté fait que pour voir. Mais c'eſt l'eſprit qui ne juge pas comme il doit iuger, puis que ce n'eſt pas l'œil,

mais

mais la raiſon qui luy a eſté donnée pour contempler la ſouueraine beauté. Et luy au contraire veut tourner ſa raiſon vers les corps, & les yeux vers Dieu, [a] voulant connoiſtre par l'eſprit & par l'intelligence les choſes corporelles, & voir par les ſens les ſpirituelles, ce qui ne ſe peut.

[a] C'eſt à dire, qu'il veut auoir vne intelligence claire de ce qui ne tombe point ſous l'intelligence, mais ſeulement ſous les ſens, comme ſont les choſes corporelles conſiderées en particulier, & qu'il veut au contraire connoiſtre par les ſens, ſoit exterieurs, ſoit interieurs, comme par l'imagination, ce qui ne ſe peut conceuoir, que par la pure intelligence, eſtant auſſi ridicule de ſe vouloir imaginer Dieu ou noſtre Ame, que de vouloir connoiſtre les ſons par les yeux, ou les couleurs par les oreilles.

CHAPITRE XXXIV.

Qu'il ne faut pas s'attacher aux dernieres des beautez qui ſont les corps, comme ſi elles eſtoient les premieres. Qu'il eſt neceſſaire pour comprendre la verité par l'intelligence, de ſe dégager des ſens, de rejetter les phantoſmes de ſon imagination, & d'en reconnoiſtre la

fausseté, de resister aux mauuaises coustumes des hommes, & à leurs loüanges, & de trauailler dans le secret de son cœur à la reformation de son ame.

IL faut donc que l'homme trauaille à corriger ce dereglement ; car s'il ne met en bas ce qui est en haut, & en haut ce qui est en bas, il ne sera pas propre au Royaume des Cieux. Ne cherchons donc pas la souueraine beauté dans les choses basses, & ne nous attachons pas à ces choses basses. Rendons-nous leurs juges, de peur que nous ne soyons jugez auec elles, c'est à dire, ne les estimons pas dauantage que merite leur beauté, qui est la moindre de toutes; de peur que cherchant le premier Estre dans les derniers, ce premier Estre ne nous mette nous-mesmes entre les derniers. Ce qui

d'ailleurs ne nuit point à ces derniers estres, quoy qu'il nous cause vn mal extréme. Et ce mal qui nous arriue, ne rend pas la conduite de la prouidence de Dieu moins belle & moins excellente; parce que l'ordre & la proportion qu'il garde dans les supplices des meschans, fait reluire vne merueilleuse justice dans leur injustice, & vne beauté particuliere dans leur difformité & dans leur laideur.

Si donc la beauté des choses visibles nous trompe, parce qu'ayant en soy quelque vnité, elles ne possedent pas la souueraine vnité, taschons de reconnoistre si nous pouuons, qu'elle ne nous trompe pas par ce qu'elle a, mais par ce qu'elle n'a point. Car tous les corps ont la veritable nature du corps, mais n'ont qu'vne fausse vnité, parce

qu'ils ne ſont pas vn ſouuerainement, & qu'ils n'imitent pas cette premiere vnité juſqu'à l'égaler; quoy qu'il ſoit vray qu'ils n'auroient pas meſme l'eſtre des corps, s'ils n'auoient quelque vnité. Or ils n'en peuuent auoir aucune, quoy qu'imparfaite, s'ils ne la reçoiuent de celuy qui poſſede l'vnité ſupréme.

O eſprits opiniaſtres! donnez-moy vn homme qui voye par les yeux de l'ame, ſans ſe former des phantoſmes & des images des objets viſibles & corporels. Donnez-moy vn homme qui voye qu'il n'y a point d'autre principe de l'vnité de tous les eſtres, que cette vnité premiere, qui eſt la ſource de l'vnité de toutes les choſes qui ſont vnes; ſoit qu'elles égalent cette premiere vnité, ou qu'elles ne l'égalent pas. Donnez moy vn hom-

me qui voye, & non pas qui ne sçache que disputer, & qui vueille que l'on croye qu'il voit ce qu'il ne voit pas. Donnez-moy vn homme qui resiste aux sens du corps, & aux playes qu'il a receuës dans l'ame par l'impression qu'ils luy ont faite, qui resiste aux mauuaises coustumes des hommes, qui resiste à leur loüanges, qui soit touché d'vne sainte componction dans le secret de son cœur, qui graue de nouueau l'image de Dieu dans son ame, qui n'aime point hors de luy des choses vaines, & qui n'en cherche point de fausses & de trompeuses; qui soit desia capable de se dire à luy-mesme; S'il n'y a qu'vne ville de Rome, que l'on dit auoir esté bastie par vn certain Romule sur les bords du Tybre, celle que ie m'imagine dans mon esprit, est fausse, puis

que ce n'eſt pas celle-là, & que ie n'y ſuis pas maintenant; car ſi i'y eſtois, ie ſçaurois ce qui s'y paſſe à l'heure que ie parle. S'il n'y a qu'vn Soleil, celuy que ie m'imagine dans mon eſprit, eſt faux, puis que le vray Soleil ne fait ſa courſe qu'en certains lieux, & en certains temps; au lieu que ie mets celuy-cy où ie veux, & le fais mouuoir quand ie veux. Si mon amy n'eſt qu'vne perſonne, celuy que ie m'imagine dans mon eſprit eſt faux, puis que ie ne ſçay pas où eſt mon amy, & que ie m'imagine l'autre par tout où ie veux. Moy-meſme qui parle ie ne ſuis qu'vn, & ie ſens que mon corps eſt preſentement en ce lieu, & neantmoins dans mon imagination ie vais où il me plaiſt, & parle à qui il me plaiſt. Toutes ces choſes ſont fauſſes, & neantmoins ce que

l'eſprit comprend par cette connoiſſance claire, que l'on appelle intelligence, ne peut eſtre faux. Ce n'eſt donc pas intelligence lors que ie me repreſente ces choſes, & que ie les croy, parce qu'il faut neceſſairement que ce que ie connois par l'intelligence ſoit veritable. N'eſt-ce pas là ce qu'on appelle d'ordinaire des phantoſmes ? Comment donc mon ame a-t'elle eſté ainſi remplie d'illuſions & de tromperies ? Et où eſt cette verité qu'on voit par l'eſprit ?

Lors qu'vn homme eſt dans ces penſées, on luy peut dire : La lumiere veritable eſt celle par laquelle vous reconnoiſſez que toutes ces choſes ne ſont pas vrayes. C'eſt par elle que vous voyez cette premiere vnité, qui vous fait iuger que toutes les autres choſes que vous voyez ſont

vnes ; & que neantmoins tout ce que vous voyez de changeant & de perissable, n'est point cette premiere vnité.

Chapitre XXXV.

Que pour connoistre l'vnité souueraine, qui est Dieu, il la faut chercher auec vn cœur simple, & demeurant en repos, ce qui consiste à se défaire de l'engagement aux choses temporelles & passageres, qui est la source de toutes nos peines & de toutes nos inquietudes : & que c'est en cela que consiste la douceur du joug de Iesvs-Christ.

Qve si l'œil de l'esprit est trop foible, & s'esbloüit lors qu'il veut contempler des choses si hautes & si sublimes, ne vous troublez point ; & si vous estes esmeus, que vostre esmotion n'aille qu'à combattre cette mauuaise accoustumance qui

vous attache aux ſens, & aux corps. Taſchez de la vaincre, & tout ſera vaincu auec elle. Enfin nous cherchons celuy qui eſt vn, & qui eſt le plus ſimple de tous les eſtres. Cherchons-le donc auec vn cœur ſimple. *Demeurez en repos*, dit l'Eſcriture, *& vous reconnoiſtrez que ie ſuis le Seigneur.* Ce n'eſt pas vn repos de pareſſe que ie vous demande, mais vn repos d'eſprit & de penſée, pour dégager voſtre ame de l'impreſſion des lieux & des temps.

Sap. 1. v. 1. Pſalm. 45.

Car ces phantoſmes & ces images, que l'eſtenduë des corps & la mutabilité des choſes temporelles impriment dans noſtre eſprit, ne nous permettent pas de contempler l'vnité conſtante & immuable. Les lieux nous preſentent des objets pour les aimer, les temps nous rauiſſent

ce que nous aimons, & laiſſent dans l'ame vn grand nombre de phantoſmes, qui l'agitent de diuerſes paſſions, & la portent tantoſt à vne choſe, & tantoſt à vne autre. Ainſi l'ame s'inquiete & ſe tourmente ſans ceſſe, s'efforçant en vain de retenir des choſes qui la retiennent elle-meſme.

Dieu l'inuite donc à ſe mettre en repos, c'eſt à dire, à ne plus aimer les choſes qui ne peuuent eſtre aimées ſans inquietude & ſans trauail. C'eſt ainſi que l'homme s'en rendra le maiſtre, qu'elles ne le tiendront plus attaché à elles, mais qu'il les tiendra ſouſmiſes à luy. *Car mon joug eſt leger*, dit IESVS-CHRIST dans l'Euangile. Celuy qui eſt ſouſmis à ce joug, a tout le reſte ſouſmis à ſoy. Il n'aura donc plus aucune peine, puis que ce qui eſt

Matth. 11. v. 29.

ſouſmis ne reſiſte point.

Mais ces miſerables amoureux du monde, qui en deuiendroient les maiſtres, s'ils vouloient eſtre enfans de Dieu, ſelon le pouuoir qu'il a donné aux hommes de le deuenir par la Foy, apprehendent tellement d'eſtre ſeparez du monde, auquel ils ſont attachez par vne paſſion violente, qu'ils ne trouuent rien de plus penible que de n'auoir point de peine.

Chapitre XXXVI.

Que comme toutes les choſes creées n'imitent qu'imparfaitement l'vnité ſupréme, il y en a vne qui l'imite parfaitement, & qui l'égale, ſçauoir le Verbe diuin. Que la fauſſeté ne vient ny des objets, ny des ſens, mais de la deprauation de l'eſprit humain, qui cherche le vray, en abandonnant la verité meſme, & qui ayant plus aimé

les ouurages de la Nature, que l'Art & l'Artisan souuerain, a merité pour punition de ses crimes, de prendre les ouurages pour l'Art & pour l'Artisan.

MAis celuy qui reconnoist au moins que la fausseté consiste à croire que ce qui n'est pas, soit; reconnoist aussi en mesme temps que la verité est celle qui nous fait voir ce qui est veritablement. Que si les corps ne nous trompent, qu'entant qu'ils n'égalent pas cette vnité qu'ils imitent, qui est le principe de l'vnité de toutes les choses, & qui nous fait approuuer naturellement tout ce qui s'efforce de luy ressembler, comme nous improuuons naturellement tout ce qui s'en retire, & qui tend à se rendre dissemblable à elle: cela nous doit faire penser qu'il y a quelque

chose qui est tellement sembla-ble á cét Estre vnique & souue-rain, qui est le principe de l'vni-té de tout ce qui est vn, en quel-que maniere qu'il le soit, qu'il l'égale parfaitement, & est vne mesme chose auec luy, & c'est la Verité engendrée, le Verbe qui estoit dés le commencement, & le Verbe qui est Dieu & en Dieu.

Car si la fausseté naist des cho-ses qui imitent l'vnité, non en-tant qu'elles l'imitent, mais en-tant qu'elles ne peuuent l'égaler; la verité est sans doute ce qui a pû égaler parfaitement cette vni-té souueraine, & estre ce qu'elle est. C'est cette verité qui fait connoistre l'essence de cette vni-té supréme, & qui pour cette rai-son s'appelle tres-justement sa Parole & sa Lumiere. On peut dire que tous les autres estres sont semblables à cette vnité

entant qu'ils ſont,parce qu'ils ne ſont veritablement qu'entant qu'ils luy ſont ſemblables. Mais cette verité eſt ſa reſſemblance meſme,& c'eſt pour cette raiſon qu'elle eſt la verité meſme. Car comme les choſes vrayes ſont vrayes par la verité;ainſi les choſes ſemblables ſont ſemblables par la reſſemblance. Et partant, comme la verité eſt la forme des choſes vrayes ; auſſi la reſſemblance eſt la forme des choſes ſemblables. Et ainſi dautant que les choſes vrayes,ne ſont vrayes qu'entant qu'elles ſont, & qu'elles ne ſont qu'entant qu'elles ſont ſemblables à cette vnité ſouueraine & originale ; il s'enſuit que la forme de tous les eſtres eſt cette reſſemblance parfaite du premier principe,laquelle eſt auſſi la verité meſme,parce qu'elle luy eſt ſemblable ſans

aucune diſſemblance.

Il eſt donc clair, que la fauſſeté vient non pas de ce que les objets nous trompent, puis qu'ils ne preſentent au ſens que leurs eſtres & leurs proprietez, ſelon le degré de la beauté naturelle qu'ils ont receuë ; ny de ce que les ſens nous trompent, puis qu'ils ne rapportent à l'eſprit qui eſt le juge, que les impreſſions qu'ils reçoiuent ſelon la diſpoſition naturelle du corps où ils ſont : mais elle vient de ce que les pechez trompent les eſprits, lors qu'ils veulent chercher ce qui eſt vray, en abandonnant & meſpriſant la verité meſme. Car parce qu'ils ont plus aimé les ouurages de la Nature, que l'art & l'Artiſan ſouuerain qui les a faits, pour punition de leur crime ils tombent dans cette erreur, que de chercher & l'art & l'Artiſan

dans les ouurages ; & ne les y pouuant trouuer, parce que Dieu ne tombe point ſous les ſens, luy qui eſt infiniment éleué au deſſus de l'ame meſme, ils prennent les ouurages pour l'art & pour l'Artiſan.

CHAPITRE XXXVII.

Que le peché des premiers hommes ayant eſté de s'eſtre attachez à l'amour des creatures, en ſe retirant de celuy de Dieu : la nature humaine en ſuite de ſa condamnation eſt tombée dans vn plus grand aueuglement, qui eſt de n'aimer pas ſeulement les creatures, mais außi de les adorer. Diuers degrez par leſquels les hommes ſont tombez dans l'idolatrie.

VOILA la ſource de toute l'impieté, non ſeulement de ceux qui ont peché les premiers, mais auſſi de ceux qui ont eſté condamnez pour leurs pe-chez.

chez. Car ils ne veulent pas ſeulement rechercher curieuſement dans les creatures des choſes que Dieu leur a defenduës, mais ils aiment mieux encore joüir de ces creatures, que de la loy & de la verité meſme, ce qui a eſté le peché du premier homme, lors qu'il a mal vſé de ſon libre arbitre.

Mais dans cét eſtat de condamnation où les hommes ſont tombez, ils ont adjouſté ce nouuel aueuglement à leurs premieres erreurs, que de n'aimer pas ſeulement les creatures, mais de les ſeruir pluſtoſt que le Createur, & de les adorer dans toutes leurs parties, depuis les plus hautes & les plus releuées, juſques aux plus baſſes & aux plus viles.

Quelques-vns d'eux ſe contentent d'adorer comme la ſu- Platoniciens. L'ame

ge nerale du Mõde. V. Retract. l. 1. c. 11.

préme Diuinité, l'ame raiſonnable & la premiere creature intellectuelle que le Pere a formée par la ſouueraine Verité, afin qu'elle regardaſt tousjours cette Verité, & le Pere meſme par elle, comme luy eſtant tout à fait ſemblable.

Apres cela ils deſcendent à cette vie feconde & ſource des vies, qui eſt vne creature par laquelle le Dieu eternel & immuable, forme toutes les choſes viſibles & temporelles ; qui ont en elles la vertu d'en produire d'autres ſelon leurs eſpeces.

Ils viennent en ſuitte juſqu'à adorer les animaux & les corps meſmes, entre leſquels ils choiſiſſent d'abord les plus beaux. Et parce que les celeſtes ont vne beauté incomparable, le corps du Soleil eſt le premier qu'ils adorent, & il y en a qui n'adorent que luy ſeul.

D'autres croyent que la lumiere de la Lune merite auſſi d'eſtre adorée ; car comme l'on tient qu'elle eſt plus proche de nous que les autres aſtres, ſa beauté nous paroiſt auſſi dauantage. Il y en a d'autres qui adorent outre la Lune, les corps des autres Planettes, & tout le Ciel auec ſes Eſtoilles. D'autres adorent l'air, & cette ſubſtance plus pure qui eſt au deſſus de l'air, & ſouſmettent ainſi leurs ames à ces deux Elemens plus éleuez que les autres.

Mais entre ces Idolatres, ceux-là ſe croyent les plus religieux de tous, qui s'imaginent que toutes les creatures enſemble, c'eſt à dire, le monde entier auec tout ce qu'il enferme, & l'ame qui le fait reſpirer & viure, que quelques-vns ont creu eſtre corporelle, & d'autres ſpirituelle ; &

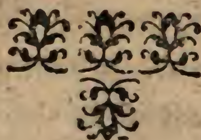
C'eſt ce que Varron appelloit la Theologie naturelle, au rapport de Saint Auguſtin, qui le refute

dans la Cité de Dieu.

On peut aussi voit Ciceron dans les Liures De la Nature des Dieux, lors qu'il explique le sentiment des Stoïciens.

enfin que tout cét Vniuers ensemble, ne fait qu'vne seule & vne grande Diuinité, dont toutes les autres choses sont des parties.

La source de cette erreur vient de ce qu'ils ne connoissent point l'Auteur & le principe de toutes les creatures. C'est ce qui les fait tomber dans ce précipice & dans cét aueuglement, que d'adorer des idoles & des images pour des Dieux, & laissant les ouurages de Dieu, s'abbaisser jusques dans la plus basse idolatrie, qui est celle de leurs propres ouurages, n'adorant neantmoins en tout cela que des choses qui sont visibles.



Chapitre XXXVIII.

Que la plus dangereuse Idolatrie est d'adorer ses imaginations & ses resueries, comme faisoient les Manichéens. Et qu'enfin par tous ces degrez d'impieté, les hommes tombent jusques à ce point, de ne plus reconnoistre de Dieu pour se deliurer de toute seruitude. Mais que bien loin de se rendre libres par ce moyen, ils deuiennent esclaues de toutes les choses dans lesquelles ils recherchent leur bon-heur, & particulierement de quelqu'vne de ces trois passions, qui sont la source de tous les pechez, la Volupté, l'Orgueil, & la Curiosité; ou de toutes les trois ensemble. Que ces trois concupiscences ont esté marquées par Saint Iean, & surmontées par Iesvs Christ *dans le desert, pour nous apprendre à les vaincre.*

Mais il y a encore vne plus mauuaise & vne plus basse adoration d'images & d'idoles, qui est celle des hommes qui adorent leurs imaginations

Il veut marquer les Manichéens qui n'adoroiẽt que des fables & des réueries, en pensant adorer Dieu.

& leurs fantaiſies, & qui font leur Religion de tout ce que leur orgueil & leur vanité leur repreſente dans l'égarement de leur eſprit : Et enfin il s'en trouue qui ſe portent juſqu'à ſe perſuader qu'il ne faut rien adorer, & que c'eſt vne erreur des hommes de s'embaraſſer dans des ſuperſtitions inutiles, & de s'engager dans vne miſerable ſeruitude.

Les trois concupiſcences, ſources de tous les pechez.

Leurs penſées neantmoins ſont bien vaines, puis qu'elles n'empeſchent pas qu'ils ne ſoiẽt eux-meſmes eſclaues, demeurans touſiours attachez aux vices qui les portent à ne vouloir rien adorer. Ils ſont eſclaues de trois paſſions, de la volupté, de l'orgueil, & de la curioſité.

Car ie ſouſtiens qu'il n'y en a pas vn de ceux qui croyent qu'on ne doit rien adorer, qui ne ſoit eſclaue des plaiſirs de la

chair, ou qui ne ſoit rauy d'auoir du pouuoir & de l'authorité, ou qui ne ſoit dans vne folle paſſion de ſe repaiſtre les yeux ou l'eſprit d'objets vains & inutiles. Ainſi ſans y penſer, ils aiment les choſes temporelles comme l'objet de leur beatitude. OR QVICONQVE VEVT SE RENDRE HEVREVX PAR LA POSSESSION DE QVELQVE CHOSE, S'EN REND NECESSAIREMENT ESCLAVE, SOIT QV'IL LE VEÜILLE, OV QV'IL NE LE VEÜILLE PAS. Car il la ſuit par tout où elle le meine, & il craint tous ceux qu'il croit la luy pouuoir oſter, & cependant vne eſtincelle de feu, & vne petite beſte le peuuent faire. Et enfin ſans parler d'vn nombre innombrable d'accidẽs & de mal-heurs, le temps ſeul emporte neceſſairement auec ſoy tout ce qui eſt temporel & periſſable. De ſorte

Nous nous rendons neceſſairement eſclaues de ce que nous prenons pour l'objet de noſtre beatitude.

que n'y ayant rien dans le monde que de temporel & de perissable, il se trouue que ces personnes sont esclaues de toutes les parties du monde, eux qui ne veulent rien adorer, de peur de se rendre esclaues.

Mais quoy qu'ils soient reduits à cette extréme misere, qu'ils souffrent que leurs vices les dominent, estant emportez, ou par les desbauches, ou par l'orgueil, ou par la curiosité, ou par tous les trois ensemble; neantmoins tandis qu'ils sont dans cette vie, comme dans vne espece de carriere, ils sont toûjours en estat de combattre & de vaincre, s'ils croyent premierement ce qu'ils ne peuuent encore comprendre, & s'ils se dégagent de l'amour du monde, *Tout ce qui est dans le*
1. Ioan. 2. v. 16. *monde, n'estant*, selon la parole diuine, *que concupiscence de la chair,*

chair, concupiſcence des yeux, ou ambition du ſiecle.

Ces termes marquent ces trois vices dont nous auons parlé cy-deuant. *La concupiſcence de la chair* marque ceux qui aiment les plaiſirs les plus bas & les plus terreſtres ; *la concupiſcence des yeux* marque les curieux ; & *l'ambition du ſiecle* marque les ſuperbes.

Les trois concupiſcences marquées par Saint Iean.

Ce ſont les trois tentations que la Verité incarnée nous a enſeignées par ſon exemple, de combattre & d'éuiter. *Commandez à ces pierres*, luy dit le tentateur, *de ſe changer en des pains*. A quoy ce ſeul & vnique Maiſtre reſpondit : *L'homme ne vit pas ſeulement de pain, mais de toutes les paroles de Dieu*; nous enſeignant par là que le deſir des plaiſirs doit eſtre tellement dompté en nous, que nous ne cedions pas

Et ſurmôtées par Ieſus-Chriſt dans les trois tentations.

pas meſme à la faim.

Il ſuit l'ordre de S. Luc.

Mais peut eſtre que celuy qui n'auoit pû eſtre trompé par les plaiſirs de la chair, le pouuoit eſtre par le deſir ambitieux d'vne domination temporelle. Et pour cela le Demon luy monſtra tous les Royaumes, & luy dit; *Ie vous donneray tout ce que vous voyez, ſi vous voulez vous proſterner deuant moy, & m'adorer.* A quoy IESVS-CHRIST reſpondit; *Vous adorerez le Seigneur voſtre Dieu, & ne ſeruirez que luy ſeul.* Ainſi il foula aux pieds l'orgueil & la vanité.

La curioſité a eſté la derniere paſſion qu'il a vaincuë. Car il ne le portoit à ſe precipiter du haut du Temple, qu'afin qu'il luy priſt enuie d'eſprouuer ſi les Anges le ſouſtiendroient. Mais il ne ſe laiſſa non plus vaincre par cette tentation, que par les

autres ; & il luy fit vne responſe qui nous apprend, que pour connoiſtre Dieu il ne faut pas le tenter, & vouloir auoir des preuues de ſa volonté & de ſon pouuoir par des experiences ſenſibles. *Vous ne tenterez point*, luy dit-il, *le Seigneur voſtre Dieu.*

C'eſt pourquoy quiconque ſe nourrit interieurement de la parole de Dieu, ne cherche point de plaiſirs dans le deſert de cette vie. Celuy qui n'eſt ſouſmis qu'à Dieu ſeul, ne cherche point des ſujets de gloire & de vanité ſur la montagne ; c'eſt à dire, dans l'éleuation des grandeurs du monde. Quiconque ſe tient attaché à la contemplation eternelle de la verité immuable, ne ſe precipite point par la plus haute partie du corps, c'eſt à dire, par les yeux, pour acquerir la connoiſſance des choſes baſſes & temporelles.

Remedes contre les trois concupiſcences.

CHAPITRE XXXIX.

Il entreprend de monstrer que la beauté souueraine de Dieu paroist de telle sorte dans toutes choses, qu'il en est resté des vestiges dans les vices mesmes: ce que les hommes recherchent par la Volupté, l'Orgueil, & la Curiosité, ne se trouuant veritablement qu'en Dieu. Il commence par la Volupté dont il traitte jusques au Chap. 45. Qu'il n'y a que le rapport & la proportion qui arreste dans les plaisirs des sens; mais que la proportion souueraine ne se voit que par les yeux de l'esprit: lors qu'il contemple dans luy-mesme la lumiere de la verité, en s'éleuant au dessus de soy mesme, & de toutes les images corporelles. Que celuy qui doute de ces choses, n'a qu'à considerer s'il ne sçait pas certainement qu'il doute & cela seul luy peut apprendre, qu'il faut necessairement qu'il y ait vne verité, dont la lumiere luy fasse auoir cette certitude qu'il a de douter.

QV'Y a-t'il donc dans le monde qui ne puiſſe ſeruir à l'ame, pour luy r'appeller en la memoire cette premiere beauté qu'elle a quittée, puis que ſes propres vices le peuuent faire? Car la ſageſſe de Dieu agit auec tant de force d'vne extremité à l'autre; & ce ſupréme Artiſan a mis vne telle liaiſon dans ſes ouurages, & en a arrangé de telle ſorte toutes les parties, pour les faire conſpirer toutes enſemble à vne ſeule beauté; & enfin cette bonté infinie, ſoit qu'on la conſidere dans les plus hautes ou dans les plus baſſes creatures, s'eſt communiquée ſi liberalement à toutes les beautez du monde, qui reçoiuent leur eſtre d'elle ſeule, que perſonne ne ſe ſepare jamais de la verité ſupréme, qu'il ne s'attache en meſme temps

à quelque image de la verité.

Conſiderez ce qui arreſte les ſens dans les plaiſirs du corps, vous trouuerez que ce n'eſt autre choſe que la proportion & le rapport des choſes entr'elles. Car comme ce qui fait reſiſtance cauſe de la douleur, auſſi ce qui a du rapport & ce qui eſt proportionné, cauſe du plaiſir. Reconnoiſſez donc quelle eſt la ſouueraine proportion, & ne ſortez point hors de vous, mais r'entrez dans vous-meſme; la verité habite dans le fonds de l'ame, & ſi vous trouuez que voſtre nature eſt auſſi ſujette au changement, éleuez-vous au deſſus de vous-meſme.

Mais lors que vous vous éleuerez ainſi au deſſus de vous, ſouuenez-vous que vous vous éleuez au deſſus de l'ame raiſonnable, & ainſi montez vers le lieu,

d'où le flambeau mesme de la raison prend sa lumiere. Car où arriuent tous ceux qui raisonnent bien, sinon à la verité? Puis donc que la verité n'arriue pas à elle-mesme en raisonnant, mais qu'elle est l'objet de ceux qui raisonnent, reconnoissez en elle vne proportion supréme, qui est la premiere de toutes, & taschez vous-mesme d'auoir vn rapport & vne proportion auec elle.

Confessez que vous n'estes pas ce qu'elle est, puis qu'elle ne se cherche point elle-mesme, & que vous estes venu vers elle pour la chercher, non en marchant par les espaces des lieux, mais en vous auançant par les mouuemens de l'esprit, afin que l'homme interieur puisse ainsi s'accorder auec celuy qui habite en luy, en s'vnissant auec luy

par vn plaiſir tout ſpirituel, & non par vne volupté baſſe & charnelle.

Que ſi vous ne comprenez pas encore ce que ie dis, & que vous doutiez de la verité de mes paroles, conſiderez au moins ſi vous ne doutez point que vous n'en doutiez, & ſi vous reconnoiſſez certainement que vous en doutez, cherchez d'où vient cette certitude. Sans doute que la lumiere de ce Soleil viſible, ne ſe preſentera point à vous dans
Ioan. 1. v. 9. cette recherche; mais cette *lumiere veritable qui eſclaire tout homme venant dans le monde*, qui ne ſe peut voir par les yeux corporels ny par ceux de l'imagination, par leſquels on ſe repreſente ces phantoſmes, qui paſſans par les yeux corporels font impreſſion dans l'ame; mais qui ſe voit par les yeux par leſquels on dit à ces

phantoſmes meſmes : Vous n'eſtes pas ce que ie cherche , & vous n'eſtes pas la regle par laquelle ie vous regle vous-meſmes,& par laquelle ie condamne ce que ie trouue de difforme en vous, & approuue ce que i'y trouue de beau, puis que le modelle ſelon lequel i'improuue & approuue ce qui eſt en vous, eſt plus beau que vous : Ce qui me porte à l'eſtimer dauantage, & à le preferer non ſeulement à vous , mais auſſi à tous les corps dont ie vous ay tirez par les organes des ſens.

Apres que vous aurez formé cette regle dans voſtre eſprit, exprimez-la en ces termes ; Quiconque connoiſt qu'il eſt en doute de quelque choſe , connoiſt vne verité , & ſçait certainement qu'il a ce doute. Il ſçait donc certainement vne verité.

Et ainſi quiconque doute s'il y a vne verité, a dans luy-meſme vne choſe vraye de laquelle il ne doute point; Or il n'y a rien de vray, qui ne ſoit vray par la verité : Et ainſi par conſequent, quiconque peut douter de quelque choſe, ne peut douter qu'il n'y ait vne verité.

Où ces choſes ſe deſcouurent, c'eſt où reſide la lumiere indépendante des temps & des lieux, & de toutes les images & les phantoſmes des corps. Toutes ces veritez peuuent-elles perir, quand bien tous ceux qui raiſonnent, periroient; ou qu'ils deuiendroient encore plus aueuglez & plus corrompus dans la compagnie, & parmy la baſſeſſe des hommes charnels ? Car le raiſonnement ne fait pas ces veritez, mais il les trouue. Elles demeurent donc immuables dans

elles-mesmes auant qu'on les ait trouuées, & nous renouuellent lors que nous les trouuons.

Chapitre XL.

Que l'homme exterieur & corporel est laid en comparaison de l'interieur, quoy qu'il soit beau en son genre. De la beauté du corps, qui est l'objet de la plus basse de toutes les voluptez. Des peines & des amertumes que Dieu y a meslées, pour apprendre aux hommes à ne s'y pas attacher. De l'empire que les Demons ont sur les vicieux: mais qu'eux-mesmes, & toutes choses generalement, sont tellement disposées pour seruir à la beauté de l'Vniuers, qu'il n'y a rien qui ne nous doiue plaire extrémement estant consideré dans le tout: n'y ayant de mal que le peché, & la peine du peché.

C'Est ainsi que l'homme interieur renaist, & que l'exterieur se corrompt de jour en jour. Mais l'interieur regar-

de l'exterieur, & voit qu'il eſt laid eſtant comparé auec luy ; quoy qu'il ſoit beau en ſon genre, qu'il ſe plaiſe dans la proportion & le rapport que les corps ont auec luy, & qu'il corrompe ce qu'il tourne en ſon propre bien, qui ſont les alimens de la chair, leſquels neantmoins eſtans corrompus, c'eſt à dire perdans leur forme, paſſent en ſuitte dans la compoſition des membres du corps, & dans leur perte meſme reparent ce qu'il auoit perdu de ſa ſubſtance, prenant vne autre forme par le rapport qu'ils ont auec luy, & ſont diſtribuez par le mouuement de vie qui eſt en nous, lequel en iuge en quelque ſorte, & en fait le diſcernement, retenant tout ce qui eſt propre pour entretenir la ſtructure & la beauté viſible du corps, & rejettant le reſte

par des conduits particuliers: De ſorte que la partie la plus groſſiere & la plus peſante eſt renduë à la terre, où elle reçoit d'autres formes; vne autre partie s'exhale par tout le corps; & vne autre receuant vne vertu ſecrette qui enferme en abregé toutes les parties de l'animal, eſt preparée pour en former l'homme, & eſtant eſmeuë par le rapport qui eſt entre deux corps, ou par la force de l'imagination, deſcend du cerueau par les voyes de la generation naturelle, dans la plus baſſe & la plus terreſtre de toutes les voluptez. Et apres eſtant dans les entrailles de la mere, elle ſe forme peu à peu par de certains interualles de temps, & ſe range dans ſon lieu auec vne telle proportion, que chaque membre occupe ſa place, & s'ils gardent le rapport &

la ſymmetrie qui doit eſtre entr'eux, & que la couleur luy donne le dernier luſtre, il en naiſt vn corps qui paroiſt beau, & qui eſt aimé auec vne paſſion extréme de ceux qui l'aiment, quoy qu'on n'aime pas plus la beauté exterieure qui ſe voit en luy, & qui eſt animée, que la vie meſme qui l'anime. Car ſi cette creature nous aime, elle nous attire à elle auec plus de violence : & ſi elle nous hait, nous nous mettons en colere, & nous ne la pouuons ſouffrir, quelque ſatisfaction que ſa ſeule beauté exterieure nous pûſt donner.

Et c'eſt en cela que conſiſte le royaume de la volupté, & la beauté la plus baſſe de toutes, puis qu'elle eſt ſujette à la corruption, ſans lequel defaut elle ſeroit eſtimée la premiere de

toutes les beautez. Mais la prouidence a vn ſoin particulier de faire voir qu'elle n'eſt pas mauuaiſe, en luy imprimant des traces ſi viſibles des premieres proportions, dans leſquelles reluit la ſageſſe infinie de Dieu, & qu'elle eſt neantmoins la derniere & la plus baſſe de toutes les beautez, en la rendant ſujette aux douleurs, aux maladies, & à tant de difformitez qui arriuent, ou par la perte de quelque membre, ou par l'effacement du teint & de la couleur, & meſlant parmy ces faux plaiſirs, les diuiſions, les picques, & les querelles, pour nous auertir par là que nous deuons rechercher vn bien qui ſoit immuable.

Il exerce ces chaſtimens par le miniſtere ſi vil & ſi bas de ces creatures, qui prennent plaiſir à faire du mal aux hommes, leſ-

quels l'Escriture sainte appelle les Exterminateurs, & les Anges executeurs de la colere de Dieu, quoy qu'agissans de la sorte, ils ne sçachent pas le bien que Dieu tire de leurs actions. A ces demons sont semblables les hommes qui se réjoüissent des miseres d'autruy, & qui se diuertissent dans les violences & les tromperies qu'ils exercent, ou qu'ils font exercer enuers les autres. Ainsi dans toutes ces trauerses les bons s'instruisent, s'exercent, vainquent, triomphent, & regnent. Au lieu que les meschans y sont trompez, tourmentez, vaincus, condamnez, & assujettis comme des esclaues, non au souuerain Seigneur de toutes les creatures, mais aux derniers de ses esclaues, sçauoir à ses Anges, qui se repaissent des douleurs & des miseres des damnez, & à

& à cauſe de cette haine extréme qu'ils portent aux hommes, trouuent leur ſupplice dans la deliurance des hommes. Ainſi toutes les creatures ſont tellement conduites de Dieu dans leurs fonctions & dans leurs fins, pour ſeruir à la beauté de l'Vniuers, que ce qui nous déplaiſt lors que nous le regardons tout ſeul, & comme vne partie détachée, nous plaiſt extrémement, lors que nous le conſiderons dans le tout. Auſſi pour juger de la regularité de tout vn baſtiment; il n'en faut pas regarder ſeulement vn petit endroit; ny pour iuger de la beauté d'vne perſonne, regarder ſeulement ſes cheueux; ny pour iuger de la beauté de l'action d'vn homme qui parle en public, conſiderer ſeulement le mouuement de ſa main; ny pour iuger du cours de la Lune,

remarquer ſeulement ſa figure durant trois ou quatre jours. Car ſi nous vonlons bien iuger de ces choſes, qui ſont les plus baſſes & les dernieres de toutes, parce qu'elles ſont imparfaites dans chacune de leurs parties, quoy qu'elles ſoient parfaites dans le tout ; il faut neceſſairement les conſiderer toutes enſemble, ſoit que leur beauté paroiſſe dans le mouuement, ou dans le repos. Et lors que le jugement que nous en faiſons eſt veritable, ſoit que nous jugions du tout, ou d'vne partie ſeulement, il eſt touſiours beau; dautant que nous nous éleuons au deſſus du monde, & qu'en jugeant ſelon la verité, nous ne ſommes attachez à aucune de ſes parties. Au lieu que l'erreur dans laquelle nous tombons, lors que nous nous arreſtons ſeulement dans la conſide-

ration d'vne partie , eſt laide & difforme de ſoy meſme. Mais comme les ombres & les couleurs noires deuiennent belles dans vn tableau , lors qu'elles ſont meſlées auec les autres, & qu'elles forment vn tout : ainſi la Prouidence Diuine & immuable regle auec vn ordre merueilleux tout ce qui ſe paſſe dans la carriere de cette vie, agiſſant diuerſement auec les vaincus,auec les combattans , auec les victorieux , auec les ſpectateurs , & auec les ames paiſibles qui paſſent leur vie dans la contemplation de Dieu ſeul , n'y ayant aucun mal en tout cela que le peché & la peine du peché, c'eſt à dire, la ſeparation volontaire de la ſouueraine eſſence,& la douleur inuolontaire que le pecheur ſouffre dans l'amour des derniers de tous les eſtres. Ce que

l'on peut appeller autrement, l'affranchissement de la sousmission à la justice, & la seruitude sous le joug du peché.

CHAPITRE XLI.

Que la punition des pecheurs est vne beauté dans le monde. Que pouuant estre bien-heureux en possedant la verité mesme, nous sommes mal-heureux lors que nous n'en possedons que quelques ombres, & encore dauantage lors que nous attachant aux plaisirs de la chair, nous ne possedons que la derniere & la plus basse de toutes ces ombres. Que les hommes & les femmes doiuent surmonter ces passions lasches & effeminées, en suiuant IESVS-CHRIST *qui est nostre teste. Que si la partie inferieure vient à surmonter la superieure & la raison, l'homme à la verité deuiendra infame & miserable, mais que Dieu le placera en tel lieu, qu'il n'en arriuera aucun desordre, ny aucune difformité dans l'estat general de l'Vniuers.*

OR l'homme exterieur ſe deſtruit & ſe corrompt, ou par l'accroiſſement de l'interieur, ou par ſa propre corruption. Mais il ſe deſtruit de telle ſorte par l'accroiſſement de l'interieur, qu'au ſon de la derniere trompette il ſera renouuellé en toutes ſes parties, & reſtably dans vn eſtat beaucoup plus parfait, ſans pouuoir plus eſtre corrompu, [a] ny auoir beſoin de corrompre les autres corps pour ſa propre conſeruation. Mais lors qu'il ſe corrompt par ſon propre vice, il tombe en ſuitte, & eſt precipité dans des beautez encore plus corruptibles que luy, c'eſt à dire, dans l'ordre des peines auſquelles Dieu le condamne. Et on ne doit pas trouuer eſtrange que ie les appelle beautez, puis que par tout

[a] Parce que les bienheureux n'aurôt plus beſoin de nourriture.

où il y a de l'ordre,il y a auſſi de la beauté; & que tout ordre, comme dit l'Apoſtre, vient de Dieu.

Ne ſommes-nous pas auſſi obligez d'auoüer qu'vn homme qui pleure, vaut mieux qu'vn ver qui ſe réjoüit en ſa maniere? Ie puis neantmoins ſans bleſſer la verité, loüer dans vn ver beaucoup de choſes, conſiderant le luſtre de ſa couleur, la figure ronde de ſon corps, la proportion de ſes premieres parties auec celles du milieu,& de celles du milieu auec les dernieres, qui ſelon la baſſeſſe de leur nature, conſeruent inuiolablement le deſir de l'vnité dans le tout; & enfin conſiderant qu'il n'y a point de partie d'vn coſte, à laquelle de l'autre coſté vne autre ne ſe rapporte dans vne parfaite ſymmetrie. Mais que diray-ie de

Combien le moindre petit ver eſt admirable.

l'ame qui anime ce petit corps? auec quelle proportion le remuë-t'elle? auec quel ſoin recherche-t'elle ce qui luy eſt propre? auec quelle ardeur taſche-t'elle de vaincre ou de fuïr les choſes qui luy ſont contraires? & enfin auec quelle conduite rapporte t'elle tout à l'vnique but qu'elle a de ſe conſeruer, marquant de cette ſorte beaucoup plus clairement qu'aucun corps, cette vnité ſouueraine & creatrice de tous les eſtres. Ie parle du moindre petit ver qui ſoit animé. Il y en a eu meſme qui ont fait de grands & de veritables eloges du fumier & de la cendre.

Faut-il donc s'eſtonner, ſi ie dis que l'ame de l'homme qui eſt touſiours meilleure que le corps, en quelque part & en quelque eſtat qu'elle puiſſe eſtre, eſt toû-

jours gouuernée par vn bel ordre, & qu'il se forme d'autres beautez de sa punition mesme, puis que lors qu'elle est miserable, elle n'est pas au lieu où doiuent estre les bien-heureux, mais dans celuy où doiuent estre les miserables?

Ce qui est vray au regard des natures, & non pas du peché, comme le Saint remarque dans ses *Retr. l. 1. c. 13.*

Que personne donc ne nous trompe, tout ce qui est blasmé justement, n'est rejetté que parce qu'on le compare à quelque chose de plus parfait. Mais le dernier & le plus bas de tous les estres, se peut loüer tres-justement lors qu'on le compare auec le neant. Et en quelque estat que l'on soit, on n'est jamais bien que lors que l'ō ne peut estre mieux. Si donc nous pouuons estre bien-heureux en possedant la verité mesme, nous sommes mal-heureux lors que nous n'en possedons que quelques traces & quel-

quelques ombres telles qu'elles puiſſent eſtre. Et par conſequent, nous le ſommes encore bien dauantage, lors que nous attachans aux plaiſirs de la chair, nous ne poſſedons que la derniere & la plus baſſe de toutes ces ombres.

Rendons-nous victorieux de cette paſſion, ſoit qu'elle nous flatte par le plaiſir, ſoit qu'elle nous tourmente par l'ardeur de ſes mouuemens. Aſſujettiſſons-nous cette femme, ſi nous ſommes veritablement hommes. Lors que nous la conduirons, elle deuiendra meilleure elle-meſme, & on ne l'appellera plus paſſion, mais Temperance. Car lors que c'eſt elle qui conduit, & que nous ne faiſons que la ſuiure, on luy donne le nom de paſſion & de vice, & à nous de déreglement & de folie. Suiuons donc IESVS-CHRIST qui eſt no-

ſtre teſte & noſtre chef, afin que celle-là nous ſuiue, dont nous deuons auſſi eſtre la teſte.

On peut donner auſſi ce precepte aux femmes, non par le droit de mary, mais par celuy de frere, ſelon lequel il n'y a aucune diſtinction de ſexe dans IESVS-CHRIST. Car elles ont auſſi quelque choſe de maſle & de genereux, qui leur donne la force de s'aſſujettir tous ces plaiſirs laſches & effeminez, de ſeruir IESVS-CHRIST, & de commander aux paſſions. Ce que Dieu a fait voir apres l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme, en beaucoup de veuves & de vierges ſaintes, & meſme en beaucoup de femmes mariées, mais qui viuent comme ſœurs auec leurs maris.

Que ſi cette partie inferieure ſur laquelle Dieu nous com-

mande de regner, nous y exhortant & nous y aydant, afin que nous puissions ainsi estre restablis dans nostre bien & nos auantages; si dis je, cette partie effeminée vient à surmonter par la negligence & l'impieté, ce qu'il y a de masle & de genereux en nous, c'est à dire, l'esprit & la raison, l'homme à la verité deuiendra infame & miserable, mais il est destiné en cette vie, & placé apres sa mort au lieu où ce souuerain Maistre & Seigneur iuge qu'il le doit destiner, & qu'il le doit placer, selon l'ordre & le rang où il doit estre. Et ainsi le Createur ne souffre aucun desordre, ny aucune difformité dans l'estat general & vniuersel de toutes les creatures.

CHAPITRE XLII.

Qu'il faut se tourner vers Dieu, pour estre esclairé par la lumiere de sa parole, qui est la veritable lumiere. De l'admirable vertu qui se rencontre dans les semences des choses naturelles. De l'harmonie du chant des oyseaux. Et de la proportion qui se trouve dans les mouuemens, & les operations de chaque animal.

MARCHONS donc tandis que nous auons encore du iour, c'est à dire, que nous pouuons nous seruir de la raison, afin que nous tournans vers Dieu, nous meritions d'estre esclairez par la lumiere de sa parole, qui est la veritable lumiere, de peur que la nuit ne nous surprenne : parce que le jour n'est autre chose que la presence de cette lumiere, qui

éclaire tout homme venant au monde. Il appelle homme celuy qui peut vſer de la raiſon, & qui ſe doit ſeruir pour ſe releuer, de la conſideration meſme de l'eſtat dans lequel il eſt tombé.

Si donc nous aimons les plaiſirs du corps, conſiderons-les auec ſoin, & lors que nous y aurons reconnu quelque marque de proportion & d'harmonie ; nous n'aurons plus qu'à rechercher où elle ſe trouue, ſans étenduë de parties, & ſans quantité : puis que tout ce qui eſt de la ſorte, eſt plus parfaitement vn. Et ſi elle ſe rencontre ainſi ſans aucune quantité dans le mouuement de vie qui agit dans les ſemences, elle eſt là d'vne maniere plus admirable que dans les corps. Or il eſt certain qu'elle s'y rencontre de cette ſorte. Car ſi cette proportion enfermée dans

la vertu des ſemences, occupoit quelque place ainſi que ſont les ſemences, la moitié d'vn pepin de figuier produiroit la moitié d'vn arbre; & lors que la ſemence des animaux ſe partage dans la conception, il n'en naiſtroit pas des animaux entiers & parfaits; & vn ſeul grain de ſemence qui eſt ſi petit, n'auroit pas la vertu de faire vne infinité de productions en ſon eſpece. Car d'vne ſeule ſemence, les bleds peuuent produire des bleds, les bois des bois, les troupeaux des troupeaux, les peuples des peuples, par vne ſucceſſion continuelle dans tous les ſiecles, ſans que durant toute cette longue ſuitte de productions, il y ait aucune feüille d'arbre, ny aucun poil d'homme, dont l'origine n'ait eſté enfermée dans cette premiere & vnique ſemence.

Apres cela , conſiderons combien eſt grande cette harmonie de tant de ſons ſi differens & ſi agreables, qui frappent l'air lors qu'vn Roſſignol chante , tous leſquels accords l'ame de ce petit oyſeau ne pourroit compoſer ſi aiſément toutes les fois qu'elle le veut, ſi elle ne les auoit imprimez dans ſoy meſme, par vn mouuement de vie, & d'vne maniere incorporelle. Ce qui ſe peut auſſi remarquer dans les autres animaux, qui ont l'vſage des ſens , quoy qu'ils n'ayent pas celuy de la raiſon. Car il n'y en a pas vn dans lequel il ne paroiſſe, ou au ſon de la voix, ou aux autres mouuemens & operations des membres, quelque proportion & quelque concert ſelon ſon eſpece , non qu'ils le faſſent par ſcience , mais dautant que tout cela ſe trouue dans

eux par vn ordre secret, & par vne disposition interieure de leur nature, qui est establie de la sorte par la loy immuable de la prouidence eternelle.

CHAPITRE XLIII.

Que pour nous éleuer à la connoissance des choses diuines, par la veuë des corporelles, nous deuons considerer, que les corps ne sont grands ou petits, qu'en comparaison les vns des autres, & qu'il en est de mesme des temps. D'où nous apprenons que la beauté du Monde qui est composé des choses corporelles & passageres, ne vient pas de leur estenduë & de leur durée, mais du rapport & de l'harmonie merueilleuse qui s'y rencontre. Et de là nous deuons iuger que la regle souueraine de cette harmonie & de cét ordre est viuante dans la Verité eternelle, qui n'est ny estenduë par vne quantité corporelle, ny muable par vne succeßion de parties qui coulent sans cesse, mais qui passe au delà

de tous les lieux par la grandeur infinie de sa puissance, & au delà de tous les temps par son eternité immuable, quoy que sans elle il ne puisse y auoir aucune quantité, ny aucun espace de temps.

REVENONS maintenant à nous, & laissons ce que nous auons de commun auec les plantes & auec les bestes. Car l'hirondelle a vne maniere particuliere de faire son nid, & ainsi tout le reste des oyseaux en a vne qui luy est propre. Qu'y a-t'il donc dans nous qui fait que nous jugeons quelles sont les figures que tous ces animaux recherchent dans leurs nids, & jusqu'à quel point ils les obseruent, & que nous-mesmes comme estans les maistres de toutes ces figures, nous inuentons vne infinité de choses dans l'Architecture, & dans tous les ouura-

ges ſenſibles & materiels ? Qu'y a-t'il dans nous qui reconnoiſt interieurement, que ces meſmes corps viſibles ne ſont grands ou petits qu'en les comparant les vns aux autres, & qu'il n'y a point de corps ſi petit qui ne puiſſe eſtre diuiſé par la moitié, & qui par conſequent ne ſe puiſſe diuiſer en vne infinité de parties ; & qu'ainſi il n'y a point de grain de millet qui ne ſoit auſſi grand à l'égard de quelqu'vne de ſes parties, qui aura le meſme rapport auec luy, que noſtre corps a auec tout le monde ; comme le monde eſt grand à l'égard de nous ; & que la beauté du monde en general, ne conſiſte pas dans l'eſtenduë de ſa grandeur, mais dans la proportion de ſes diuerſes figures ; parce que s'il paroiſt grand, ce n'eſt pas à cauſe de ſa quantité, mais à

cause de nostre petitesse, c'est à dire, de la petitesse des animaux dont il est remply, lesquels se pouuans encore diuiser iusqu'à l'infiny, ne sont pas tant petits en eux mesmes, qu'en comparaison d'autres qui sont plus grands, & principalement en comparaison de tout le monde.

La mesme chose se rencontre aussi dans les temps, n'y ayant point de temps si long, qui ne puisse estre diuisé en deux parties égales, aussi bien que toutes les distances des lieux, puis que quelque petite que soit sa durée, il s'y rencontre tousiours vn commencement, vne suitte. & vne fin; & ainsi il faut necessairement qu'il y ait vn milieu, lors qu'on le diuise dans l'entretemps où il passe à sa fin. Et ainsi le temps qu'il faut pour prononcer vne syllabe breue, est

court ; ſi on le compare auec celuy auquel ſe prononce vne ſyllabe longue. [a] Comme les heures d'Hyuer ſont courtes, ſi on les compare auec celles d'Eſté. Et ainſi la durée d'vne heure eſt bien petite, ſi on la compare auec celle d'vn iour ; & celle d'vn iour, ſi on la compare auec celle d'vn mois ; & celle d'vn mois, ſi on la compare auec celle d'vn an ; & celle d'vn an, ſi on la compare auec celle d'vn luſtre qui dure cinq ans ; & celle d'vn luſtre, ſi on la compare auec celle des ſiecles ; & celle des ſiecles, ſi on la compare auec la ſuitte generale de tous les temps. Quoy que cette ſucceſſion, & cette eſpece de gradation, pour dire ainſi des interualles des temps, ou des lieux, ſoit touſiours belle, non pas tant par leurs dimenſions & par leurs durées, que par

[a] Selon la couſtume des Anciens, qui diuiſoient touſiours le temps depuis le Soleil leué iuſques à ſon coucher, en douze heures, qui par conſequent deuoiét eſtre plus longues en Eſté qu'en Hyuer.

le rapport & par l'harmonie merueilleuſe qui s'y rencontre.

Mais la regle ſouueraine de cét ordre eſt viuante dans la Verité eternelle; qui n'eſt ny eſtenduë par vne quantité corporelle, ny muable par vne ſucceſſion de parties qui coulent ſans ceſſe; mais qui paſſe au delà de tous les lieux, par la grandeur infinie de ſa puiſſance, & au delà de tous les temps, par ſon eternité immuable, quoy que ſans elle il n'y ait aucune quantité qui puiſſe reünir ſes parties pour en faire vn tout, ny aucun eſpace de temps qui puiſſe auoir ſon reglement & ſon ordre, ou que plûtoſt ny le corps ſans elle ne puiſſe eſtre corps en aucune ſorte, ny le mouuement eſtre mouuement.

C'eſt cét Eſtre vnique & ſouuerain, qui n'eſt ny eſtendu par vn eſpace finy ou infiny, ny mua-

ble par vn temps finy ou infiny; parce qu'il n'y a point en Dieu d'icy & de là, s'il faut vser de ces termes, de maintenant & d'apres ; dautant qu'il est souuerainement vn, Pere de sa verité & Pere de sa sagesse, laquelle luy estant parfaitement semblable, a esté appellée pour cette raison, sa ressemblance & son image, comme estant sortie de luy. Et ainsi c'est auec verité ; qu'on dit que le Fils est de luy, & que tout le reste est par luy. Car le modelle de toutes choses a esté auant toutes choses, égalant parfaitement l'vnité supréme dont il est sorty, & c'est par ce modelle que les creatures ont esté faites, puis qu'elles ne sont qu'entant qu'elles sont semblables à l'Vnité souueraine.

CHAPITRE XLIV.

Que des creatures qui ont esté faites par la Sagesse diuine comme par le modelle supréme, il y en a qui non seulement ont esté faites par elle, mais aussi pour tendre vers elle, comme sont les creatures intellectuelles & raisonnables. Ce qui fait que l'ame s'assujettissant à Dieu, toutes les autres choses luy seront sujettes, & particulierement son corps, qui luy sera parfaitement sousmis apres la resurrection. Conclusion de ce discours de la Volupté. Que la beauté des corps nous auertit de la beauté de Dieu, mais que celuy qui est capable de joüir du souuerain bien, ne peut sans honte & sans infamie s'attacher au dernier des biens, & que le desordre des passions est venu du peché.

MAIS parmy ces creatures, les vnes ont tellement esté faites par ce supréme & premier modelle, c'est à dire, par la Sagesse diuine, qu'elles ont aussi

esté faites pour tendre vers elle, sçauoir, toutes les creatures intellectuelles & raisonnables. C'est pour cela qu'il est dit de l'homme auec verité, qu'il a esté fait à l'image & à la ressemblance de Dieu, puis qu'autrement il ne pourroit pas voir la verité immuable par l'œil de l'esprit. Mais les autres creatures ont tellement esté faites par cette mesme Sagesse diuine, qu'elles sont incapables de tendre vers elle. C'est pourquoy si l'ame raisonnable veut bien s'assujettir à son Createur, duquel, par lequel, & pour lequel elle a receu l'estre, toutes les autres choses luy seront sujettes, & non seulement cette vie vegetatiue & animale, qui est la derniere de toutes les vies, par le ministere de laquelle elle commande au corps, mais aussi le corps mesme, qui est la
derniere

derniere de toutes les natures & de toutes les eſſences, auquel elle commandera de telle ſorte, qu'il luy obeïra en toutes choſes, ſans luy faire la moindre reſiſtance, & ſans luy cauſer la moindre douleur, parce qu'alors elle ne cherchera plus la felicité dans le corps, ny par le corps, mais elle la receura de Dieu meſme par elle-meſme. Et ainſi elle gouuernera le corps, qui ſera renouuellé & ſanctifié, ſans qu'il ſoit à l'auenir ou alteré par ſa corruption, ou chargé par ſa peſanteur. Car *dans l'eſtat de la reſurrection les hommes ne ſe marieront point, ny les femmes ne ſeront point mariées, mais ils ſeront comme ſont les Anges de Dieu dans le Ciel. La viande eſt pour le ventre, & le ventre eſt pour les viandes, mais Dieu deſtruira l'vn & l'autre*; parce que *le Royaume de*

Matth. 21.30.

1. Cor. 6.11.

Rom. 18.17

Dieu ne consiste pas au boire & au manger, mais en la iustice, la paix, & la ioye.

C'est pourquoy les plaisirs du corps nous donnent eux-mesmes vn sujet de les mespriser, non que la nature du corps soit mauuaise; mais parce que celuy qui a esté rendu capable de s'vnir au souuerain bien, & d'en ioüir, ne peut sans honte & sans infamie attacher son affection à la bassesse, & comme à la bouë du dernier de tous les biens.

Lors que dans la carriere celuy qui conduit vn chariot, est emporté par ses cheuaux, quoy que cét effet ne soit que la peine de son imprudence & de sa temerité, il en rejette neantmoins la faute sur toutes les choses dont il se sert dans sa course : Mais quand il aura imploré le secours de Dieu; quand le Sei-

gneur tout-puiſſant aura commandé de l'aſſiſter, & d'arreſter les cheuaux, qui le faiſant tomber, font vn nouueau ſpectacle de ſa cheute, & ſont preſts d'en faire encore vn de ſa mort, ſi on ne le vient ſecourir; quand on l'aura remis en ſa place, qu'on l'aura fait ſeoir en ſon ſiege, qu'on luy aura remis les reſnes en la main, & que ces beſtes eſtant domptées, il les gouuernera auec plus de ſoin & plus d'addreſſe: Alors il reconnoiſtra que ce chariot eſtoit bien fait, & que toutes ſes parties eſtoient bien jointes enſemble; quoy que s'eſtant laiſſé tomber, ce chariot ne ſeruiſt plus qu'à le briſer dans ſa cheute, & qu'il euſt perdu cette proportion & ce bel ordre auec lequel il deuoit eſtre conduit. Ainſi ç'a eſté le deſir déreglé de l'ame, laquelle a mal vſé

de ſon pouuoir,qui a cauſé cette extréme foibleſſe au corps, lors que dans le Paradis elle a mangé du fruit défendu,contre l'ordonnance du ſupréme Medecin, dans l'obſeruation de laquelle conſiſte l'eternelle ſanté.

Chapitre XLV.

Il paſſe à l'Orgueil & à l'Ambition, dont il continuë le diſcours iuſques au Chap. 49 Et il fait voir que nous auons raiſon de deſirer d'eſtre puiſſans & inuincibles, mais que ce n'eſt pas le moyen de l'eſtre, que de nous laiſſer vaincre par les vices.

QVe ſi cette foibleſſe meſme de la chair viſible,dans laquelle la vie bien-heureuſe ne ſe peut rencontrer, nous auertit neantmoins de rechercher la beatitude, à cauſe de la beauté qui ſe répand depuis le ſouuerain

bien, iuſques dans le plus bas de tous les biens : combien cela ſe trouue-t'il encore dauantage dans ce deſir ambitieux, que l'homme a d'eſtre éleué en grandeur & en puiſſance, & dans tout l'orgueil & toutes les vaines pompes du monde ?

Car que ſouhaitte l'homme dans cette paſſion, ſinon que tout le reſte s'il eſt poſſible, ſoit ſouſmis à luy ſeul, ce qui n'eſt autre choſe qu'vne imitation dereglée de la toute-puiſſance de Dieu. Que s'il l'imitoit veritablement, s'aſſujettiſſant à luy, & viuant ſelon ſes loix, Dieu luy aſſujettiroit auſſi tout le reſte, & il ne tomberoit pas dans vne foibleſſe ſi honteuſe, que de craindre la moindre beſte, luy qui veut commander à tous les hommes.

L'orgueil a donc quelque deſir de l'vnité & de la toute-puiſ-

ſance, mais ce n'eſt que pour dominer dans le cours des choſes temporelles, qui paſſent toutes comme l'ombre. Nous voulons eſtre inuincibles, & nous auons raiſon de le vouloir, puis que la nature de noſtre ame a cela de propre auec Dieu, à l'image duquel elle a eſté faite. Mais il falloit donc garder ſes preceptes, & en les gardant, nous fuſſions toûjours demeurez inuincibles. Au lieu que maintenant celle, à la perſuaſion de laquelle nous auons ſi laſchement conſenty, eſtant humiliée par les douleurs qu'elle ſouffre dans l'enfantement, nous ſommes reduits à labourer la terre, & nous ſommes vaincus honteuſement par tout ce qui peut exciter les troubles & les paſſions dans noſtre eſprit. Et ainſi nous ne voulons pas eſtre vaincus par les hommes, &

nous ne pouuons vaincre la colere. Ne deurions-nous pas auoir horreur d'vne si grande infamie? Nous auoüons qu'vn homme est ce que nous sommes, lequel bien qu'il soit vicieux, n'est pas neantmoins le vice mesme. Combien donc nous est il plus honorable d'estre vaincus par vn homme, que par vn vice? Or qui peut douter que l'enuie ne soit vn tres-grand vice? Et cependant il faut necessairement que celuy qui ne veut iamais estre vaincu par vn autre dans les choses temporelles, soit tourmenté de cette passion, & qu'il se voye sousmis à elle. Il vaut donc mieux estre vaincu par vn homme, que par l'enuie, ou par quelqu'autre vice que ce puisse estre.

CHAPITRE XLVI.

Qu'il n'y a de veritablement inuincible, que celuy qui aime Dieu de tout son cœur, & son prochain comme soy-mesme. Parce que nous ne sommes vaincus que lors que nostre ennemy nous rauit ce que nous aymons, ce qui ne peut arriuer à celuy qui n'aime rien, que ce qui ne peut estre osté à ceux qui l'aiment. Que l'on doit aimer le prochain, non par la consideration de quelque plaisir, ou de quelque commodité temporelle, ny par la seule consideration de la parenté charnelle, mais par l'alliance diuine que tous les hommes ont ensemble, comme n'ayans tous qu'vn mesme Pere, qui est Dieu, & estans tous appellez à vne mesme succeßion par vn mesme testament.

MAIS celuy qui s'est rendu victorieux de ses vices, ne peut estre vaincu par vn homme. Car il ne le peut estre, que lors que son ennemi luy rauit ce qu'il aime. Il est donc indubitable, que

que celuy qui n'aime qu'vne chose, laquelle on ne peut rauir à celuy qui l'aime, demeure toûjours inuincible, & ne peut estre touché d'enuie ; d'autant que ce qu'il aime est tel, que plus il en vient d'autres pour l'aimer & pour le connoistre, plus il s'en réjoüit auec eux-mesmes.

Ceux qui n'aiment que Dieu, ne peuuent estre touchez d'enuie.

Aimant Dieu de tout son cœur, de toute son ame, & de tout son esprit, & son prochain comme soy mesme, il n'a garde de luy enuier qu'il soit ce qu'il est luy-mesme; mais au contraire il luy aide autant qu'il peut, & il ne peut pas mesme perdre son prochain lequel il aime comme soy-mesme, parce que ce qu'il aime dans soy-mesme, n'est pas ce que les yeux peuuent voir, ou ce qui tombe sous les sens. Ainsi il a dans luy-mesme, celuy qu'il aime comme luy-mesme.

La regle de cét amour, eſt qu'il luy ſouhaitte la joüiſſance des meſmes biens, & la priuation des meſmes maux qu'il ſouhaitte pour ſoy-meſme. Il conſerue cette volonté pour tous les hommes, ſçachant qu'on ne doit faire mal à perſonne, & que *l'amour du prochain ne fait point de mal.*

Tob. 4. 19.

Rom. 11. 10.

Aimons donc nos ennemis meſmes, ainſi qu'il nous a eſté commandé, ſi nous voulons eſtre veritablement inuincibles. Car l'homme ne ſçauroit eſtre inuincible par ſoy-meſme, mais ſeulement par cette loy immuable à laquelle il faut eſtre aſſujetty pour eſtre libre; parce qu'alors on ne leur peut rauir ce qu'ils aiment, qui eſt la ſeule choſe qui rend les hommes inuincibles & parfaits.

Mais il faut pour cela que

mesme en aimant l'homme, nous l'aimions comme nous-mesmes : Car quiconque ne l'ai-me que comme il aimeroit vn cheual, ou des bains, ou vn oy-seau qui a de belles plumes, ou qui chante bien, c'est à dire, pour en receuoir quelque plaisir, ou quelque auantage temporel, il faut necessairement qu'il soit es-claue, non de cét homme, mais ce qui est beaucoup plus in-fame, de ce vice si honteux & si detestable, par lequel il n'ai-me pas l'homme en la maniere qu'il doit estre aimé. Et ce vice dominant en luy, le fait tomber jusques dans le plus bas estat de la vie, ou plustost iusques dans la mort.

Mais on ne doit pas mesme ai-mer vn homme de l'amour dont on aime les freres selon la chair, ou les enfans, ou la fem-

Il suppose qu'il n'y eût point eu de generation corporelle dans l'estat d'innocence : mais il a enseigné depuis le contraire, comme il tesmoigne. *1. Retr, c.13.*

me & le mary, ou les autres parens, ou les alliez, ou les citoyens ; parce que cét amour est vn amour temporel, & nous n'aurions point toutes ces sortes d'alliances qui viennent de la naissance & de la mort, si nostre nature obeïssant aux preceptes de Dieu, & se conseruant dans le bon-heur d'estre son image, n'eust point esté releguée dans l'estat de cette corruption & de cét exil.

Aussi la Verité mesme nous appellant à la perfection de nostre ancienne nature, nous commande de resister à ces affections charnelles, lors qu'elle nous apprend que nul n'est propre au Royaume de Dieu, s'il ne hait toutes ces amitiez & toutes ces alliances, qui ne naissent que de la chair. Et on ne doit pas croire, qu'il y ait quelque inhumanité

dans ce precepte. Au contraire, c'eſt vne bien plus grande inhumanité, de ne pas aimer dans l'homme ce qui eſt proprement l'homme, mais de n'y aimer que ce qu'il y a en luy de plus bas & de plus vil, puis que ce n'eſt pas aimer dans luy ce qui regarde Dieu, mais y aimer ſeulément ce qui nous regarde. Faut il donc trouuer eſtrange, que celuy qui ne cherche pas le bien commun, mais ſon intereſt particulier, n'entre pas dans le Royaume ?

Que ſi vous me dites, qu'il cherche l'vn & l'autre, IESVS-CHRIST vous reſpond, qu'il ne cherche que ſon intereſt particulier, puis que la Verité a dit tres-veritablement, *que perſonne ne peut ſeruir deux maiſtres*. On ne peut aimer parfaitement l'eſtat auquel on nous appelle, ſans haïr celuy dont on nous rappelle. Or Matth. 6. 14.

on nous appelle à l'estat de la perfection de la nature humaine, telle que Dieu l'auoit faite auant le peché que nous auons commis,& on nous rappelle de l'amour de cet estat dans lequel nostre peché nous a reduits. Il faut donc necessairement que nous haissions la condition de laquelle nous desirons estre deliurez.

Haïssons donc les amitiez temporelles, si nous bruslons du desir & de l'amour de l'eternité. Que l'homme aime son prochain comme soy mesme. Or personne n'est à l'égard de soy-mesme, ny pere, ny fils, ny allié, ny quelque chose de semblable, mais seulement homme. Et ainsi celuy qui aime vn autre comme soy-mesme, doit aimer dans luy ce qu'il est à l'égard de soy-mesme. Or les corps ne sont pas

ce que nous ſommes. Il ne faut donc pas dans l'affection qu'on a pour vn homme deſirer ſon corps, puis que cela eſt auſſi défendu par ce precepte : *Tu ne deſireras rien de ce qui eſt à ton prochain.* C'eſt pourquoy quiconque aime autre choſe dans ſon prochain que ce qu'il eſt à ſoy-meſme, ne l'aime pas comme ſoy meſme. *Exod. 20. 17.*

Il faut donc aimer la nature humaine d'vn amour détaché de toutes les qualitez charnelles, ſoit qu'elle tende à ſa perfection, ſoit qu'elle ſoit déja parfaite. Ceux qui aiment Dieu & qui font ſa volonté, ſont tous alliez enſemble, & tous parens, n'ayans tous qu'vn meſme Pere, qui eſt Dieu. Ils ſont tous reciproquement les vns aux autres, & peres lors qu'ils donnent conſeil, & enfans lors qu'ils obeiſ-

ſent, & particulierement freres, parce qu'ils n'ont tous qu'vn meſme pere qui les appelle à vne meſme ſucceſſion par ſon teſtament.

CHAPITRE XLVII.

Que l'homme de bien eſt inuincible dans l'amour meſme qu'il porte aux hommes, parce qu'il les aime de telle ſorte, qu'il n'eſt attaché qu'à Dieu qui ne luy peut eſtre rauy. De la maniere admirable dont cét homme de bien ſe conduit auec le prochain, ſelon les differentes rencontres, & les differentes conditions des hommes : & comme il ſe ſert de tout pour ſon auancement.

POVRQVOY donc celuy-là ne ſera-t'il pas inuincible dans l'amour qu'il porte à l'homme, puis qu'il n'aime en luy que ce qui eſt proprement l'homme, c'eſt à dire, la creature de Dieu qui á eſté faite à ſon image, &

que cette nature parfaite qu'il aime ne luy peut manquer, lors qu'il eſt parfait luy-meſme ?

Car ſuppoſons par exemple, qu'vn homme qui ſçait parfaitement la Muſique, aime tous ceux qui chantent bien, non pas celuy-là, ou vn autre en particulier, mais en general tous ceux qui ſçauent bien chanter ; dans cette inclination qu'il a pour la Muſique, il ſouhaitte tellement que les autres chantent bien, qu'il ne ſçauroit neantmoins manquer d'auoir ce qu'il aime, puis qu'il ſçait luy-meſme chanter parfaitement. Que s'il porte enuie à quelqu'vn qui chante bien, ce n'eſt pas alors la Muſique qu'il aime, mais ou les loüanges des hommes, ou quelqu'autre choſe qu'il a deſſein d'acquerir en chantant, & qui luy peut eſtre diminuée ou rauie, s'il y en

a encore quelqu'autre qui ſçache bien chanter. Celuy donc qui eſt enuieux d'vn homme qui ſçait bien chanter, n'aime pas proprement ceux qui chantent bien, comme auſſi celuy qui a neceſſairement beſoin d'vn Muſicien pour entendre bien chanter, n'eſt pas Muſicien luy-meſme.

Mais on peut dire auec bien plus de raiſon & de verité, que celuy qui vit bien, ne peut porter enuie à perſonne; parce que le bien à la poſſeſſion duquel on arriue en menant vne bonne vie, eſt également grand pour tout le monde, & ne ſouffre aucune diminution en ſoy-meſme pour eſtre partagé à pluſieurs. Auſſi il peut y auoir vn temps, auquel celuy qui ſçait bien chanter, ne le peut faire dans la bien-ſeance, & où il a beſoin de la voix d'vn

autre pour pouuoir joüir de ce qu'il aime; comme s'il eſt dans vn feſtin où il peut honneſtement oüir chanter, quoy qu'il ne puiſſe chanter luy-meſme ſans indecence. Mais on ne choque iamais l'honneſteté & la bien-ſeance pour bien viure.

C'eſt pourquoy quiconque aime & pratique la vertu, non ſeulement ne porte point d'enuie à ceux qui l'imitent, mais il les traitte auec toute l'affection & toute la bien-veillance qui luy eſt poſſible, ſans neantmoins auoir beſoin d'eux, parce qu'il poſſede entierement & parfaitement dans ſoy-meſme ce qu'il aime dans les autres. Ainſi aimant ſon prochain comme ſoy-meſme, il ne luy porte nulle enuie, non plus qu'il ne s'en porte point à ſoy-meſme; il luy fait du bien en tout ce qu'il peut, com-

me il fait auſſi à ſoy-meſme, & n'a pas beſoin de luy non plus que de ſoy meſme,mais il a beſoin ſeulement de Dieu, auquel il s'attache pour eſtre heureux, & perſonne ne luy peut rauir Dieu.

Celuy-là donc eſt tres-veritablement & tres-aſſeurément inuincible, qui demeure attaché à Dieu, & qui ne le fait pas pour receuoir de luy quelques biens exterieurs, mais qui ne reconnoiſt point d'autre bien que celuy-là ſeul d'eſtre attaché à Dieu. Tant qu'il eſt en cette vie, il ſe ſert de ſes amis pour teſmoigner ſa reconnoiſſance, de ſes ennemis pour exercer ſa patience, des autres qu'il peut ſoulager pour leur faire part de ſa charité, & des hommes en general, pour les embraſſer tous par vne commune affection. Et

encore qu'il n'aime pas les choſes temporelles, il en vſe bien neantmoins, & aſſiſte les hommes ſelon leurs conditions differentes, s'il ne les peut aſſiſter tous également.

Que s'il parle plus volontiers à quelqu'vn de ſes amis, ce n'eſt pas qu'il l'aime dauantage, mais ſeulement qu'il a plus de confiance en luy, & qu'il trouue plus d'entrée & plus de iour, pour luy pouuoir parler comme il deſire. Car il traitte d'autant mieux les hommes qui ſont encore engagez dans les choſes temporelles, que luy eſt plus dégagé de tout ce qui eſt ſujet au temps. Puis donc qu'il ne peut pas ſeruir tous les hommes, quoy qu'il aime également tous les hommes, il commettroit vne iniuſtice, s'il n'aimoit mieux ſeruir ceux auec leſquels il eſt lié par vne liaiſon

plus particuliere. Or la liaiſon qui naiſt de l'vnion des eſprits, eſt plus grande que celle qui vient des lieux & des temps, qui tous deux vniſſent en quelque ſorte les hommes tandis qu'ils ſont dans ce corps. Mais la plus grande vnion de toutes, eſt celle à qui doiuent ceder toutes les autres.

Cét homme ne s'afflige de la mort de perſonne, parce qu'aimant Dieu de tout ſon cœur, il ſçait que ce qui ne meurt point à l'égard de Dieu, ne meurt point auſſi à ſon égard. Or Dieu eſt le Seigneur des viuans & des morts. Auſſi il ne deuient pas miſerable par les miſeres des autres, comme il n'eſt point vertueux par la vertu des autres, & comme perſonne ne luy peut rauir ſa vertu, & le Dieu qu'il aime, perſonne auſſi ne luy peut

rauir ſa felicité.

Que ſi quelquefois il eſt touché ou du peril, ou de l'erreur, ou du mal d'vn autre, ce mouuement ne le porte qu'à le ſecourir, ou à le corriger, ou à le conſoler, & eſt tellement temperé, qu'il ne trouble point la paix de ſon ame. L'eſperance aſſeurée du repos qu'il attend dans l'autre vie, fait qu'il ne ſe laiſſe iamais abbattre dans tous les trauaux qu'il ſouffre pour ſeruir les autres. Et qu'y a-t'il qui luy puiſſe nuire, puis que ſes ennemis meſmes luy ſeruent ? Car celuy qui luy a donné le precepte, & en ſuitte la grace d'aimer ſes ennemis, luy donne auſſi par ſa protection & ſon aſſiſtance aſſez de force pour ne point craindre les inimitiez des hommes.

C'eſt peu que les afflictions ne luy cauſent point de triſteſſe, el-

les luy donnent mesme de la ioye, parce qu'il sçait *que l'affliction produit la patience, la patience l'espreuue, l'espreuue l'esperance, & l'esperance ne nous trompe point, parce que l'amour de Dieu a esté respandu dans nos cœurs, par le S. Esprit qui nous a esté donné.*

Rom. 5. 5.

Qui pourra nuire à vn homme de la sorte? Qui pourra le vaincre? Celuy qui durant la prosperité s'auance tousjours dans la vertu, reconnoist dans l'aduersité quel auancement il auoit fait lors qu'il est tombé dans le malheur. Parce que tandis que les biens perissables l'enuironnent, il n'y establit point son esperance, & lors qu'il en est priué, il reconnoist s'il n'y auoit point engagé son cœur. Car souuent lors que nous les possedons, nous ne croyons pas les aimer; mais quand nous venons à les perdre, nous

nous reconnoiſſons qui nous ſommes ; puis qu'il faut neceſſairement qu'on ait poſſedé auec amour, ce qu'on ne ſçauroit perdre ſans douleur.

Celuy donc qui venant à bout de ſes deſſeins, ſe rend maiſtre d'vne choſe qu'il ne pourra perdre ſans douleur, eſt vaincu luy-meſme lors qu'il ſemble vaincre. Et celuy qui cedant à ſes ennemis, atriue à la poſſeſſion d'vn bien qui ne peut eſtre rauy à tous ceux qui l'aiment, demeure vainqueur lors qu'il ſemble eſtre vaincu.

CHAPITRE XLVIII.

Que celuy qui veut eſtre libre, doit ſe deliurer de l'amour des choſes periſſables. Et que celuy qui veut regner, doit s'aſſujettir à celuy qui regne ſur toutes choſes, en l'aimant plus que ſoy.

mesme. Il conclud ce discours de la passion de l'Orgueil, en disant que si l'Orgueil mesme est vne image de la veritable liberté, & de la veritable royauté, Dieu veut que nous apprenions du vice mesme à quoy nous deuons aspirer.

QVE celuy donc qui aime à estre libre, tasche de se dégager de l'affection de tous les biens perissables, & que celuy qui aime à regner, s'attache auec soûmission à Dieu seul en l'aimant plus que soy-mesme, puis qu'il est le seul Monarque & le Maistre souuerain de toutes choses. Car la perfection de la iustice consiste à aimer beaucoup les choses grandes, & peu les petites.

L'homme iuste doit aimer vne ame sage & parfait, dans l'estat de sagesse & de perfection où il la voit estre, & il ne doit pas ai-

mer l'ame inſenſée dans l'eſtat où elle eſt, mais ſeulement parce qu'elle peut deuenir ſage & parfaite; non plus qu'il ne doit pas s'aimer ſoy-meſme, lors qu'il eſt encore engagé dans la folie de ſes paſſions. Car celuy qui aime ſa folie, ne deuiendra iamais ſage, & ne ſera iamais tel qu'il veut eſtre, s'il ne ſe hait tel qu'il eſt. Mais iuſqu'à ce qu'il ait acquis la perfection & la ſageſſe, qu'il ſouffre la folie de ſon prochain, auec le meſme eſprit qu'il ſouffriroit la ſienne propre, ſi n'eſtant pas encore ſage, il ne laiſſoit pas d'aimer la ſageſſe.

Puis donc que l'orgueil meſme eſt vne image de la veritable liberté & de la veritable royauté, la Prouidence diuine nous fait reconnoiſtre par elle, ce que nous repreſentons lors que nous ſommes dans le vice, & l'eſtat

auquel nous deuons retourner en changeant de mœurs.

Chapitre XLIX.

Il passe à la derniere passion qui est la Curiosité. Qu'elle ne cherche que la ioye qui naist de la connoissance des choses : mais qu'il n'y a point de plus beau spectacle que la contemplation de la verité. Que c'est la verité que l'on aime dans les tromperies mesmes des Charlatans : mais que l'on s'éloigne de la verité en s'attachant à ces folies, & que l'on se remplit de vains phantosmes, qui nous empeschent de la descouurir. Qu'on ne la peut comprendre que par la lumiere intelligible, qui est au dessus de nos ames, qui ne se peut voir par les yeux du corps, qui n'est point respanduë par les espaces des lieux, & qui est tousiours presente à ceux qui la cherchent. Que c'est par elle que nous voyons que l'eternité est immuable & indiuisible.

ET pour parler maintenant de la troiſieſme branche de la concupiſcence, que cherche-t'on dans les ſpectacles & dans tous les objets dont la curioſité ſe repaiſt, ſinon cette ioye qui naiſt dans nous de la connoiſſance des choſes? Mais qu'y a-t'il de plus admirable & de plus beau que la verité, qui eſt telle que ceux qui ſe plaiſent à ces ſpectacles, teſmoignent qu'ils ont vne paſſion particuliere de la deſcouurir, puis qu'ils ſe tiennent touſiours ſur leurs gardes, de peur d'eſtre trompez, & qu'ils font vanité de iuger des pieces auec eſprit : & que ce leur eſt vn ſujet de vanité, s'ils deſcouurent auec plus de lumiere que les autres, les artifices qu'on employe pour les tromper?

Que s'il y a vn Charlatan, qui

fasse profession de tromper la veuë par la subtilité de ses tours & de ses souplesses, ils cõsiderent auec grand soin toutes ses actiõs & tous ses gestes; que si apres cela il ne laisse pas de les surprendre & de les tromper, ne pouuant prendre plaisir en leur propre inuention, ils en prennent en la sienne. Car s'il ne sçauoit la maniere de tromper les spectateurs, ou que l'on creust qu'il ne la sceust pas, personne ne luy applaudiroit; parce qu'on verroit que celuy qui veut surprendre l'ignorance des autres, seroit ignorant luy-mesme dans son mestier. Que s'il s'en trouue vn parmy le peuple qui descouure toutes ses souplesses, il croit meriter d'estre loüé de ce qu'il n'a pû estre trompé comme les autres. Que s'il s'en trouue beaucoup qui les reconnoissent aussi-

bien que luy, on ne l'en louëra pas, mais on se mocquera des autres qui n'auront pas l'esprit de les reconnoistre.

Ainsi toute la gloire est donnée à la lumiere de l'intelligence, à l'addresse de l'art, & à la découuerte de la verité, laquelle n'est iamais connuë de ceux qui la cherchent hors d'eux-mesmes. De sorte que nostre raison est tellement engagée & comme perduë dans des occupations vaines & friuoles, qu'encore que si on nous demande lequel vaut mieux de la verité ou de la fausseté, nous respondions tous d'vne voix que la verité vaut mieux ; neantmoins nous nous attachons plustost aux jeux & aux fables, où il n'y a rien que des choses fausses & non veritables qui nous donnent du plaisir, qu'aux preceptes mesmes de

la verité. Ainsi nous prononçons nous-mesmes nostre condamnation; approuuans vne chose par raison, & en cherchans d'autres par égarement & legereté d'esprit. Or les choses qui font rire, ne nous paroissent plaisantes, que tant que nous connoissons le rapport qu'elles ont à la verité, ce qui seul les rend agreables. Mais nous perdons la verité en mettant nostre affection à ces folies, & nous ne les regardons plus comme des images & des ombres : mais nous nous y attachons comme aux beautez premieres & originales, que nous quittons pour embrasser nos phantosmes.

Car lors que nous voulons retourner vers la verité, ces phantosmes se presentent à nous dans nostre chemin, & nous empeschent de passer, nous dressant des

des embuſches, & nous attaquant par ſurpriſe, & non par force & par violence. Ce qui arriue, parce que nous ne comprenons pas aſſez iuſques où s'eſtend cette parole de l'Eſcriture: *Donnez-vous de garde des figures & des idoles.*

C'eſt pourquoy quelques-vns ſuiuans l'égarement de leurs penſées, ſe ſont imaginez qu'il y auoit vne infinité de mondes. Les autres ont creu que Dieu ne pouuoit eſtre autre choſe qu'vn corps de feu. Les autres s'entretenant de leurs fantaiſies, ont dit que Dieu eſtoit vne lumiere immenſe reſpanduë de toutes parts dans des eſpaces infinies, & que cette lumiere neantmoins eſtoit diuiſée en vn de ſes coins par vn corps noir & tenebreux, s'eſtans imaginez qu'il y auoit deux royaumes oppoſez l'vn à

Democrite & Epicure.

Les Stoïciens.

Les Manichéens.

l'autre, & ayans eſtably les principes des choſes ſelon cette imagination de leur eſprit.

Que ſi ie les contraignois de me iurer, s'ils ſçauent aſſeurément que ce qu'ils diſent eſt vray, ils n'auroient peut-eſtre pas l'aſſeurance de le faire, mais ils me pourroient dire; Si cela eſt faux, faites-nous donc voir la verité. Que ſi ie ne leur faiſois point d'autre reſponſe, ſinon qu'ils cherchaſſent cette lumiere, qui leur fait voir par vne connoiſſance indubitable, qu'il y a de la difference entre croire, c'eſt à dire, ſe perſuader vne choſe ſans la comprendre, & la comprendre clairement par la lumiere de l'intelligence, ils me iureroient eux-meſmes que cette lumiere ne ſe peut voir par les yeux du corps, ny ſe repreſenter comme reſpanduë dans les eſpa-

ces des lieux, qu'elle eſt toûjours preſente à ceux qui la cherchent; & qu'il n'y a rien de plus aſſeuré, de plus clair, & de plus pur qu'elle.

Tout ce que ie viens de dire de cette lumiere de l'eſprit, ne ſe voit & ne ſe connoiſt que par cette meſme lumiere. C'eſt par elle que ie connois la verité de ce que j'ay dit, & c'eſt encore par elle que ie connois que i'ay cette connoiſſance. Et ainſi lors qu'vn homme connoiſt qu'il connoiſt, & qu'il fait tousjours reflexion ſur ces dernieres connoiſſances, ie comprens par cette lumiere, que dans la ſuitte de ces actions il peut aller iuſqu'à l'infiny, & ie comprens par elle que dans tout cecy, il n'y a aucun eſpace ny de lieu, ny de temps.

Ie comprens par elle que ie

ne puis rien connoiſtre ſi ie ne vis, & que par la viuacité de l'intelligence , ie deuiens en quelque ſorte plus viuant, la vie eternelle eſtant plus viuante que la vie temporelle, & l'eternité ne ſe pouuant voir que par l'œil de l'intelligence. Car ie ſepare auec la pointe de l'eſprit, la mutabilité d'auec l'eternité, & ne conſidere aucun eſpace de temps dans l'eternité, dautant que le temps n'eſt composé que d'vne ſucceſſion de mouuemens paſſez & futurs, & que rien ne paſſe ny n'eſt futur dans l'eternité, ce qui ſe paſſe ceſſant d'eſtre, & ce qui eſt futur n'eſtant pas encore. Or on ne peut dire autre choſe de l'eternité, ſinon qu'elle eſt, & non pas qu'elle a eſté, comme ſi elle n'eſtoit plus , ou qu'elle ſera comme ſi elle n'eſtoit pas encore : il n'y auoit donc qu'elle ſeu-

le qui pûst dire veritablement à vn homme : *Ie suis celuy qui est*, & c'est d'elle seule qu'on pouuoit dire veritablement : *Celuy qui est m'a enuoyé.* Exod. 3. 14.

CHAPITRE L.

Que ne pouuant encore contempler la verité dans elle-mesme, nous nous deuons seruir des degrez que Dieu a establis pour nous y éleuer peu à peu, c'est à dire de la Foy & de l'Autorité. Que c'est pour cette raison que Dieu s'est rabbaissé dans les Escritures, & nous a voulu instruire par tant de signes, de figures, de paraboles, & d'Allegories. Diuers auis importans pour l'interpretation de l'Escriture.

QVE si nous ne pouuons encore nous vnir parfaitement à elle, combattons au moins nos imaginations & nos phantosmes, & bannissons com-

me du theatre de noſtre eſprit, tous ces jeux ſi pleins d'impertinences & de tromperies.

Seruons-nous des degrez que la Prouidence de Dieu nous a daigné baſtir elle-meſme. Car lors que nous laiſſant charmer par des chimeres vaines & ridicules, nous nous égarions dans la vanité de nos penſées, & que nous paſſions toute noſtre vie en des ſonges vains, l'ineffable miſericorde de Dieu aſſujettiſſant à ſes loix les creatures irraiſonnables, s'eſt ſeruy des ſons & des lettres, du feu, de la fumée, de la nuée & de la colomne, comme de paroles viſibles, pour ſe joüer auec nous, s'il faut dire ainſi, lors que nous eſtions encore enfans, par des paraboles & par des images, & guerir comme auec cette boüe l'œil interieur de l'eſprit des hommes.

Faiſons donc difference entre la foy que nous deuons à l'Hiſtoire, celle que nous deuons à l'intelligence des choſes, & ce que nous deuons grauer dans noſtre memoire ſans en connoiſtre la verité, mais croyant neantmoins qu'il eſt veritable. Et conſiderons auſſi où eſt cette verité, qui n'eſt ny muable, ny paſſagere, mais qui demeure touſiours en vn meſme eſtat, & en quelle maniere on doit interpreter les Allegories, que la Foy nous enſeigne auoir eſté propoſées par la Sageſſe diuine & ſon Eſprit ſaint; ſçauoir, ſi c'eſt aſſez[a] de les faire paſſer des choſes viſibles qui ſont arriuées dans l'ancienne Loy, à celles qui arriuent dans la nouuelle; ou[b] s'il les faut faire encore paſſer iuſques aux affections & à la nature de l'ame; ou[c] iuſqu'à l'immua-

Les trois ſens figurez de l'Eſcriture.

a Allegorique.

b Moral.

c Anagogique.

ble eternité ; ſçauoir ſi les vnes marquent ſeulement les actions viſibles & ſenſibles , les autres les mouuemens de l'ame,les autres la loy de l'eternité,ou s'il y en a dans leſquelles on doiue rechercher toutes ces choſes enſemble.

Il faut conſiderer auſſi quelle eſt la foy ſtable & immobile, ſur laquelle on doit appuyer toute l'autorité des interpretations de l'Eſcriture , ſoit que cette foy ſoit hiſtorique & temporelle , ſoit qu'elle ſoit ſpirituelle & eternelle ; comme auſſi à quoy peut ſeruir la foy des choſes temporelles , pour comprendre & pour acquerir les biens eternels,qui ſont la fin de toutes les bonnes actions.

Il faut ſçauoir auſſi quelle difference il y a entre l'Allegorie de l'Hiſtoire , l'Allegorie des

actions, l'Allegorie des paroles, & l'Allegorie des figures & des signes visibles.

Apres cela, il faut reconnoistre comment se doit prendre la phrase de l'Escriture, selon la proprieté de la langue en laquelle elle nous est proposée, parce que chaque langue a des manieres de parler, & des expressions qui luy sont propres ; & qui paroissent absurdes si on les fait passer dans les autres.

Il faut encore prendre garde à quoy sert ce grand abbaissement qui paroist dans le style des Liures Saints, où l'on ne trouue pas seulement que Dieu est en colere, qu'il est triste, qu'il se resueille apres son sommeil, qu'il se souuient, & qu'il oublie, & d'autres choses pareilles, dont les hommes de bien mesme sont susceptibles ; mais encore qu'en

parlant de luy ils se seruent des noms de repentance, de jalousie, & d'enyurement.

Il faut encore considerer, si lors que l'Escriture attribuë à Dieu des yeux, des mains, des pieds, & ainsi des autres membres, l'on doit prendre ces termes, comme si Dieu auoit veritablement vne forme visible & vn corps humain, ou si ce sont seulement des expressions pour marquer les differens effets de la puissance intelligible & spirituelle, aussi bien que les mots de casque, de bouclier, d'espée, de ceinture.

Mais ce qu'il faut rechercher auec plus de soin, c'est de voir pourquoy la Prouidence de Dieu nous a voulu parler ainsi, par l'entremise des creatures raisonnables, animales, & insensibles, qui sont sujettes à ses loix

& à sa volonté. Et la connoissance de ce point seul, bannit de l'ame toutes les impertinences pueriles, & luy donne entrée dans la sainte & veritable Religion.

CHAPITRE LI.

Que nous deuons nourrir nostre esprit de la meditation de l'Escriture diuine, comme d'vne viande celeste, & non pas de ces objets vains & inutiles que la curiosité recherche, qui ne sont que des viandes peintes.

OVBLIONS donc, & rejettons loin de nous, toutes les folies ridicules des theatres & des Poëtes, & nous employons à l'estude & à la meditation de l'Escriture diuine, nourrissant de cette viande & de ce breuuage celeste nostre esprit lassé par la faim, & tourmenté par la soif

Chapitre LII.

Il conclud son discours des trois concupiscences, en faisant voir qu'elles nous auertissent de chercher en Dieu, ce nous cherchons vainement dans les creatures par ces trois desirs dereglez, de la Volupté, de l'Orgueil, & de la Curiosité

QVE si tout le monde auouë que le corps connoist toutes ces choses par les sens, & que l'esprit est beaucoup plus excellent que luy, se peut-il faire qu'il n'y ait aucun objet que l'esprit connoisse par soy-mesme, & ce qu'il connoistra de la sorte, ne doit-il pas estre sans comparaison plus noble & plus excellent que tous les objets sensibles ?

Certes on n'en peut douter, puis que les choses mesmes dont nous jugeons, nous auertissant de

considerer la regle par laquelle nous les jugeons, & passant des ouurages des arts, au premier modelle de tous les arts, nous pouuons voir par l'œil de l'esprit cette beauté souueraine, qui rend comme laides par son éclat, & par la comparaison de ses creatures auec elle, toutes les choses qu'elle mesme a rendu belles par sa bonté. *Car les perfections de Dieu qui sont inuisibles, sa diuinitè & sa puissance eternelle sont* Rom. 1. 20. *renduës visibles à l'esprit, par les ouurages qu'il a faits, & par le monde qu'il a creeé.*

C'est ainsi que l'esprit passe des choses temporelles aux eternelles, & que se fait le changement de la vie du vieil homme en celle de l'homme nouueau. Mais qu'y a-t'il qui ne puisse donner des auertissemens & des instructions à l'homme pour luy

faire embraſſer la vertu,puis que les vices meſmes ſont capables de luy en donner ? Car que deſire la curioſité,ſinon la connoiſſance ? & quelle connoiſſance peut eſtre aſſeurée, ſinon celle des choſes eternelles & immuables ? Que deſire l'orgueil, ſinon la puiſſance qui conſiſte à faire aiſément tout ce qu'on veut ? Et qui peut joüir de cét auantage, ſinon l'ame parfaite & ſouſmiſe à Dieu, & qui par vn ardent amour ne s'attache qu'à ſa toute-puiſſance ſouueraine ? Que deſire la volupté du corps, ſinon le repos & la paix ? & où ſe trouue le repos, qu'au lieu où il ne ſe trouue ny indigence ny corruption ?

Il faut donc prendre bien garde,de ne pas tomber dans les enfers inferieurs,comme parle l'Eſcriture, c'eſt à dire, dans les

plus grandes de toutes les peines, qui sont celles de l'autre vie, où il n'y aura plus aucune marque, ny aucune image de la verité, parce qu'il n'y aura plus de veritable vsage de la raison: & il n'y en aura plus, parce que cette lumiere de la verité, qui esclaire tous les hommes lors qu'ils viennent en ce monde, ne luira point dans les Enfers. Hastons-nous donc, & marchons tandis que le jour nous esclaire, de peur que la nuict ne nous surprenne. Hastons-nous de nous deliurer de la mort seconde, où personne ne se souuient de Dieu, & de nous sauuer de l'Enfer, où personne ne le benit & ne le louë.

Ioan. 12. 11.

Psalm. 6. 9.

CHA-

Chapitre LIII.

Que le déreglement des trois concupiscences vient, de ce que les hommes vicieux s'attachent plus aux moyens qu'à la fin; aimant mieux apprendre que connoistre; combattre que de demeurer en paix; ioüir des plaisirs du boire & du manger, que de n'en auoir pas de besoin. Que les bons au contraire n'aiment dans la connoissance que la verité, dans l'action que la paix, dans le corps que la santé, & que la consommation de ces biens leur sera donnée dans le Ciel pour recompense.

Mais les hommes sont si miserables, que mesprisans ce qu'ils connoissent, & n'aimans que la nouueauté, ils trouuent plus de plaisir à apprendre, qu'à sçauoir; quoy que la connoissance soit la fin de ceux qui apprennent. Et ceux qui ne se soucient pas de pouuoir agir auec

facilité, aiment mieux combattre que vaincre; quoy que la victoire soit la fin du combat. Et ceux qui ne se mettent pas en peine de la santé du corps, aiment mieux manger qu'estre rassasiez, & aiment mieux joüir des plaisirs infames, que de ne sentir en eux aucun mouuement deshonneste. Il y en a aussi qui aiment mieux le repos du sommeil, que de n'auoir aucune enuie de dormir; quoy que la fin de tous les plaisirs soit de n'auoir ny faim ny soif, de ne desirer point les plaisirs charnels, & de ne souffrir aucune lassitude de corps.

Ceux donc qui desirent les fins mesmes de ces choses, se dégagent premierement de la curiosité; sçachant bien qu'il n'y a aucune connoissance asseurée, que celle qui naist de la lumiere

interieure qui preside en nostre esprit, & ne trauaillant qu'à joüir de cette lumiere autant qu'ils le peuuent en cette vie. Apres cela ils prennent la voye d'agir la plus aisée, en quittant toute sorte d'opiniastreté & d'orgueil, & reconnoissant qu'il n'y a point de victoire plus grande & plus facile à obtenir; que de ne point resister aux passions & à l'animosité des hommes: & ils suiuent ces sentimens autant qu'ils le peuuent en cette vie. Apres cela ils prennent le repos du corps, s'abstenant de toutes les choses dont on se peut passer en ce monde. Et c'est ainsi qu'ils goustent combien le Seigneur est doux. *Psalm. 31.9.*

Aussi ils ne doutent point de ce qui doit arriuer apres cette vie, se nourrissant cependant de la foy, de l'esperance, & de l'a-

mour de la perfection qu'ils y attendent. Car apres cette vie la connoiſſance ſera parfaite, *d'autant que nous ne connoiſſons icy*
1. Cor. 13. 9. *qu'imparfaitement, mais lors que ce qui eſt parfait arriuera, il n'y aura plus d'imperfection.* Et il y aura vne paix entiere, au lieu que maintenant *nous auons vne autre*
Rom. 7. 21. *loy dans nos membres qui s'oppoſe à la loy de noſtre eſprit*, & qui nous entraiſne ſouuent apres elle tandis que nous ſommes en cette vie, mais *la grace de Dieu nous deliurera du corps de cette mort par* IESVS-CHRIST *noſtre Seigneur.* Et le corps ſera dans vne entiere & parfaite ſanté, ſans ſouffrir aucune indigence, ny aucune laſſitude; parce qu'au temps & ſelon l'ordre que ſe doit faire la reſurrection de la chair, ce corps corruptible ſera reueſtu d'incorruptibilité. Et certes il ne faut

pas trouuer estrange, que Dieu donne ces auantages à ceux qui dans leur connoissance n'aiment que la seule verité, dans leurs actions que la seule paix, & dans leur corps que la santé seule. Car ce que les hommes auront le plus aimé en cette vie, receura en eux son accomplissement dans l'autre vie.

Chapitre LIV.

Du rapport que les supplices des meschans dans les Enfers ont auec leurs vices & leurs passions Explication de la parabole des talens

Ceux donc qui vsent si mal d'vn bien aussi grand comme est leur esprit, que de desirer hors de luy les choses visibles, lesquelles mesmes les deuoient faire souuenir de souhaitter & Supplice des Curieux.

d'aimer les ſpirituelles , ſeront enuoyez dans les tenebres exterieures, la prudence de la chair, & la foibleſſe des ſens du corps eſtant vn commencement de ces tenebres.

Des Ambitieux.

Ceux qui ſe plaiſent dans les combats , ſeront pour iamais éloignez de la paix, & engagez dans vn nombre infiny de difficultez & de peines,les guerres & les diſputes en eſtant le commencement dés cette vie. Et ie croy que l'Euangile a marqué cecy, lors qu'il a dit qu'on leur liera les pieds & les mains, c'eſt à dire,qu'on leur oſtera toute la puiſſance d'agir.

Des Voluptueux.

Et quant à ceux qui ſouhaittent d'auoir faim & d'auoir ſoif, de ſentir l'ardeur de leur concupiſcence, & de ſouffrir quelque laſſitude, pour pouuoir en ſuitte boire & manger , ſatisfaire à

leurs passions brutales,& dormir auec plaisir ; comme ils aiment l'indigence, qui est le commencement des douleurs extrémes, ce qu'ils aiment sera accomply en eux, estans precipitez dans le lieu,où ils n'auront plus que des pleurs & des grincemens de dents.

Il y en a beaucoup qui aiment tous ces vices ensemble,qui passent toute leur vie dans les diuertissemens des theatres , dans l'agitation de la guerre , & dans les plaisirs du boire, du manger, & du dormir, & dans ceux qui sont tout à fait brutaux & infames;qui n'embrassent autre chose dans leurs pensées, que les phantosmes qui leur naissent des impressions d'vne telle vie, & estans trompez par ces chimeres, se forment des regles,ou de superstition,ou d'impieté,ausquel-

les ils demeurent attachez, lors mesme qu'ils taschent de se retirer des delices de la chair : Parce que ces personnes n'vsent pas bien du talent qui leur a esté confié, c'est à dire, de la bonté de l'esprit, qui semble se trouuer en tous ceux qui passent ou pour sçauans, ou pour honnestes gens, ou pour polis & agreables dans la conuersation ; mais ainsi que le seruiteur paresseux de l'Euangile, ils retiennent leur esprit comme lié dans vn mouchoir, ou caché dans la terre, c'est à dire, ils l'enueloppent & l'estouffent en quelque sorte, ou dans des diuertissemens inutiles & de vaines galanteries, ou dans des desirs & des passions grossieres & terrestres : On leur liera les pieds & les mains, & on les enuoyera dans les tenebres exterieures, où il y aura des pleurs & des

& des grincemens de dents, non pour auoir aimé ces ſupplices ; car qui les pourroit aimer ? mais pour auoir aimé les choſes qui en ſont des commencemens, & qui y conduiſent neceſſairement ceux qui les aiment.

Car ceux qui aiment mieux marcher touſiours dans le chemin de cette vie, que de retourner & d'arriuer enfin dans le Ciel, doiuent eſtre enuoyez dans vne region, qui ſoit encore plus éloignée de Dieu que n'eſt le monde ; puis qu'ils ſont, comme parle l'Eſcriture, vne chair & vn eſprit qui marche ſans ceſſe, & qui ne retourne point. *Pſalm. 77. 19.*

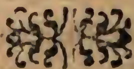
Mais ceux qui ſe ſeruent bien des cinq ſens du corps, les employans pour croire ſes œuures, & pour les publier, & pour nourrir l'amour qu'ils luy portent, ou qui ſe ſeruent bien de l'action &

de la connoiſſance, pour regler & pour moderer leurs paſſions, & pour connoiſtre Dieu, entreront en ſuitte dans la joye & dans les delices du Seigneur.

C'eſt pour cette raiſon que le talent qui eſt oſté à celuy qui s'en eſt mal ſeruy, eſt donné à celuy qui a bien vſé des cinq talens, non qu'on puiſſe faire paſſer ainſi de l'vn à l'autre cette ſubtilité & cette intelligence naturelle ; mais pour nous marquer que ceux qui ayans ces auantages de la nature, ſe laiſſent emporter dans la negligence & dans l'impieté, les peuuent perdre : Et que ceux qui trauaillent auec ſoin, & qui ont de la pieté, les peuuent acquerir, quoy que naturellement ils n'euſſent qu'vn eſprit fort mediocre.

Et on ne donne pas ce talent à celuy qui en auoit receu deux,

parce que celuy qui vit bien dans l'action & dans la connoissance, l'a déja ; mais à celuy qui en auoit receu cinq. Car celuy dont la foy n'embrasse encore que les choses visibles, c'est à dire, les merueilles qui se sont passées dans le temps, n'a pas encore l'œil de l'esprit assez penetrant, pour pouuoir contempler les choses celestes & eternelles : mais il peut acquerir ce don en loüant Dieu comme l'Artisan supréme & le Createur de toutes les choses sensibles, en le confessant par la Foy, en l'attendant par l'Esperance, & en le cherchant par la Charité.



CHAPITRE LV.

Conclusion de tout l'Ouurage, par vne exhortation qu'il fait à tous les hommes d'embrasser la veritable Religion.

C'EST pourquoy ie vous exhorte vous tous qui estant hommes, estes mes freres tres-chers, & ie m'exhorte encore moy mesme auec vous, de courir auec le plus d'ardeur que nous pourrons vers le lieu où la Sagesse eternelle nous exhorte d'aspirer, tandis que nous sommes sur la terre. N'aimons point le monde, parce que tout ce qui est dans le monde, n'est rien que la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux, ou l'orgueil du siecle.

Fuïr la Volupté : N'aimons point à corrompre

les autres, ou à nous corrompre nous-mesmes par les plaisirs infames de la chair, de peur que nous ne tombions en suitte dans la corruption encore plus miserable des douleurs & des tourmens eternels.

N'aimons point les guerres & les combats, de peur que nous ne soyons abandonnez à la puissance des Anges qui les aiment & qui en font leurs delices, pour estre humiliez, enchaisnez, & tourmentez par ces impitoyables bourreaux. L'Ambition.

N'aimons point les theatres & tous les spectacles visibles, de peur que nous éloignans de la verité, & n'en aimans que les ombres, nous ne soyons precipitez dans les tenebres. La Curiosité.

N'establissons point nostre Religion dans nos imaginations & nos phantosmes. Car la moin- Fuïr les resueries des Manichéens.

dre chose veritable, vaut beaucoup mieux que tout ce que nous sçaurions inuenter ; & neantmoins nous ne deuons pas adorer l'ame mesme, bien que lors qu'elle s'imagine des choses fausses, elle soit vne ame veritable. Vne seule paille vaut mieux sans doute qu'vne lumiere chimerique, laquelle on se represente dans les illusions de ses pensées ; & neantmoins il faudroit estre foû pour croire qu'on deust adorer vne paille qui nous est visible & sensible.

Fuïr toutes les impietez des Payens.

Ne mettons point nostre Religion à adorer les ouurages de la main des hommes, puis que les artisans qui les font, sont sans doute plus excellens qu'eux ; & neantmoins nous ne deuons pas adorer ces artisans. Ne mettons point nostre Religion à adorer des bestes, puis que le

dernier des hommes eſt plus excellent qu'elles, & ne merite pas neantmoins d'eſtre adoré.

Ne mettons point noſtre Religion à adorer des perſonnes mortes, puis que ſi elles ont bien veſcu, elles ne deſirent point ces honneurs de nous ; mais pluſtoſt que nous les rendions à celuy, par la lumiere & par la grace duquel elles ſe réioüiſſent de nous auoir pour compagnons de leurs merites & de leurs vertus. Nous les deuons donc honorer comme des modelles que nous deuons ſuiure, & non pas les adorer comme les objets de noſtre Religion. Que ſi elles ont mal veſcu, elles ne meritent nul honneur en quelque lieu qu'elles puiſſent eſtre.

Il entend ſeulement qu'on ne doit ſe faire des Dieux des perſonnes mortes, comme faiſoient les Payens. Car il diſtingue en ce lieu meſme, l'honneur qu'on leur doit rendre, de l'adoration qui n'eſt deuë qu'à Dieu.

Ne point adorer les Demons.

Ne mettons point noſtre Religion à adorer les Demons, puis que toute erreur & toute ſuperſtition eſtant vne tres-grande punition aux hommes, & vn ſujet de confuſion & de honte, elle eſt la gloire & le triomphe de ces Eſprits mal-heureux.

Ny les Elemens.

Ne mettons point noſtre Religion à adorer la terre & les eaux, puis que l'air lors meſme qu'il eſt plein de vapeurs, a plus de pureté & plus de clarté que ces deux Elemens, & que nous ne deuons pas neantmoins l'adorer. Ne mettons donc point noſtre Religion à adorer l'air, lors meſme qu'il eſt le plus pur & le plus ſerain, puis qu'il deuient tout ſombre & tout tenebreux lors que la lumiere s'en retire; & que ce feu que nous auons parmy nous, eſt encore plus pur & plus lumineux que luy, ſans qu'il

merite pour cela que nous l'adorions, puis que nous l'allumons & l'esteignons quand il nous plaist.

Ne mettons point nostre Religion à adorer les corps celestes & superieurs, puis qu'encore qu'on les prefere auec raison à tous les autres corps de la nature, la vie neantmoins la plus imparfaite est plus excellente qu'eux. C'est pourquoy quand mesme ils seroient animez, l'ame est tousiours plus noble & plus parfaite en elle-mesme, que quelque corps animé que ce puisse estre. Et neantmoins personne ne s'imaginera iamais qu'vne ame vicieuse doiue estre adorée. Ny les Astres.

Ne mettons point nostre Religion à adorer cette vie, que l'on attribuë aux plantes & aux arbres, puis qu'il ne s'y trouue Ny les Plantes.

aucun ſentiment ; & de cette eſpece eſt encore cette vie qui entretient la iuſte proportion & la ſymmetrie de toutes les parties de noſtre corps, laquelle eſt encore propre aux cheueux & aux os, qui ne ſentent rien lors meſme que l'on les coupe. Car la vie ſenſitiue eſt plus excellente que celle-là, & neantmoins nous ne deuons pas adorer la vie des beſtes.

Ny l'Ame raiſonnable, quelle qu'elle ſoit, quand meſme il y en auroit vne generale du monde.

Ne mettons point noſtre Religion à adorer l'ame raiſonnable, quelque parfaite & quelque ſage qu'elle puiſſe eſtre, ſoit qu'on la conſidere comme employée dans la conduite de tout le monde, ou au gouuernement de quelqu'vne de ſes parties ; ſoit qu'on la conſidere dans les plus excellens hommes, comme y attendant vn changement de ſon eſtat, & vn entier renouuelle-

ment d'elle-meſme ; puis que la vie raiſonnable, ſi elle eſt parfaite, obeït touſjours à l'immuable verité qui luy parle interieurement, ſans l'entremiſe & ſans le ſon des paroles, ou deuient mauuaiſe & vicieuſe en ne luy obeïſſant pas. Elle n'eſt donc pas excellente par elle-meſme ; mais par celuy auquel elle obeït auec plaiſir & auec ioye. Et ainſi le dernier des hommes doit adorer ce qu'adore le premier des Anges, puis que meſme la nature des hommes n'eſt deuenuë la derniere, que pour n'auoir pas adoré celuy que les Anges adorent. Car il n'y a pas deux ſources de ſageſſe, l'vne pour les Anges, & l'autre pour les hommes; ny deux ſources de verité, l'vne pour les vns, & l'autre pour les autres: mais ce n'eſt qu'vne meſme ſageſſe, & vne meſme verité

Excellence de l'homme qui ne reconnoiſt que Dieu au deſſus de luy, pour eſtre l'objet de ſon adoration.

immuable, qui rend les hommes & les Anges ſages & veritables.

Et c'eſt ce qui a eſté fait pour noſtre ſalut dans le myſtere de l'Incarnation, lors que celuy qui eſt la puiſſance & la ſageſſe immuable de Dieu, qui eſt conſubſtantiel & coëternel au Pere, a bien voulu ſe reueſtir de la nature humaine, pour nous enſeigner par elle que les hommes doiuent adorer, ce que toutes les creatures intellectuelles & raiſonnables adorent.

Nous deuons croire auſſi que ces Anges ſi bons & ſi ſaints, & ces Miniſtres de Dieu les plus nobles & les plus excellens de tous, ne deſirent autre choſe, ſinon que nous adorions auec eux le meſme Dieu, dont la contemplation les rend bien-heureux. Auſſi n'eſt ce pas la veuë des Anges qui nous peut rendre bien-

heureux, mais la veuë de la verité ſouueraine, par laquelle nous voyons auſſi les Anges, & prenons part à leur bon-heur & à leur ioye; & nous ne leur portons point d'enuie de ce qu'ils ſont en vne meilleure diſpoſition pour en ioüir, & de ce que leur felicité n'eſt interrompuë ny de peines, ny d'inquietude quelconque; mais au contraire nous les en aimons encore dauantage, parce que le ſouuerain Seigneur noſtre commun Maiſtre, nous commande d'eſperer de ſa grace vne ſemblable felicité.

Nous les honorons donc par mouuement de charité, & non par deuoir de ſeruitude; & nous ne leur baſtiſſons point de temples; parce qu'ils ne veulent pas que nous les honorions de cette ſorte, ſçachant que lors que nous

ſommes vertueux, nous ſommes nous-meſmes les temples de Dieu. C'eſt donc auec raiſon qu'vn Ange dans l'Eſcriture empeſche vn homme de l'adorer, luy diſant qu'il adore le Dieu vnique & ſouuerain, dont ils eſtoient tous deux également ſeruiteurs.

Quant à ceux qui nous portent à les ſeruir & à les adorer comme des Dieux, ils ſont ſemblables aux hommes ſuperbes, qui voudroient ſe faire adorer de la meſme ſorte, ſi cela eſtoit en leur pouuoir. Mais il eſt bien plus dangereux d'adorer les mauuais Anges, que de ſouffrir ces ſuperbes. Car toute la domination des hommes ſur les autres hommes, finit ou par la mort de ceux qui dominent, ou par la mort de ceux qui ſont dominez. Mais la ſeruitude qui

nous aſſujettit à l'orgueil des mauuais Anges, n'eſt iamais plus à craindre, qu'au temps qui doit ſuiure noſtre mort. Et d'ailleurs, lors que uous ſommes aſſujettis à la domination des hommes, ils ne peuuent pas au moins nous empeſcher d'auoir vne liberté entiere dans nos penſées; mais nous deuons redouter la domination de ces Anges, qui s'eſtend iuſques ſur l'eſprit meſme, iuſques ſur cét œil vnique par lequel on peut voir & connoiſtre la verité. Et ainſi quoy que pour entretenir l'vnion qui nous lie tous enſemble, nous ſoyons ſouſmis à toutes les puiſſances qui ſont données aux hommes pour l'adminiſtration du public, rendans à Ceſar ce qui eſt à Ceſar, & à Dieu ce qui eſt à Dieu, nous ne deuons pas craindre neantmoins qu'on exige ces de-

uoirs de nous apres cette vie; quoy que d'ailleurs il y ait encore vne grande difference entre la ſeruitude des ames & celle des corps.

Mais lors que les hommes justes, qui eſtabliſſent toute leur joye en Dieu ſeul, reconnoiſſent que Dieu eſt beny & loüé par leurs actions, ils ſe réjoüiſſent auec ceux qui les loüent. Et lors qu'on les louë eux-meſmes, comme ſi la vertu venoit d'eux-meſmes, ils reprennent ceux qui ſont dans cette erreur, s'ils le peuuent faire, & s'il y en a qu'ils ne puiſſent reprendre, ils deſirent qu'ils ſoient gueris de ce vice, & ſouffrent auec peine d'eſtre loüez d'eux. Que ſi les bons Anges & tous les ſaints Miniſtres de Dieu ſont ſemblables à ces perſonnes, ou pluſtoſt ſont encore beaucoup plus purs & plus

ſaints

ſaints qu'elles, pourquoy craignons-nous d'en offenſer quelqu'vn, ſi nous ne ſommes pas ſuperſtitieux, puis qu'ils nous aydent eux-meſmes, afin que tendans à la poſſeſſion du Dieu vnique, & tenans tousjours nos ames liées à luy ſeul, (d'où l'on croit meſme que le mot de Religion a eſté tiré) nous nous dégagions de toute ſuperſtition?

Et ainſi j'adore vn ſeul Dieu, & le ſeul principe de toutes choſes. I'adore la Sageſſe vnique, par laquelle ſont ſages toutes les ames qui ſont ſages. Et j'adore le Don de ces deux, par lequel ſont bien-heureuſes toutes les creatures bien-heureuſes. Ie ſuis aſſeuré que tous les Anges qui aiment ce meſme Dieu m'aiment auec luy : que tous les Anges qui demeurent en luy, & qui peuuent entendre les prie-

Le Pere.

Le Fils.

Le S. Eſprit.

res des hommes, m'exaucent en luy; que tous les Anges qui n'ont point d'autre bien que luy, m'assistent dans luy, & ne peuuent estre jaloux que j'entre dans la joüissance & dans la participation de luy-mesme.

Que les adorateurs donc, & les flatteurs des creatures & des parties du monde, me disent: Quel est l'esprit juste & vertueux, de qui ne doiue estre aimé celuy qui n'adore que l'Estre souuerain, que toutes les creatures justes & vertueuses aiment, dans la connoissance duquel elles trouuent leur ioye, & qui les rend justes & vertueuses, lors qu'elles retournent à luy comme à leur principe ?

Mais il est sans doute, que nous ne deuons point adorer ces Anges qui aiment leurs déreglemens & leurs excés, qui ne veu-

lent pas estre sousmis à la verité, & qui desirans de joüir d'vn bien qui leur fust propre & particulier, ont esté retranchez de la participation du bien commun à toutes les creatures, & ont perdu la veritable beatitude. Ces Anges à qui sont liurez tous les meschans, afin qu'ils les oppriment sous le joug de leur cruelle domination, & à qui les bons ne sont jamais liurez, qu'afin que la puissance qu'ils ont sur eux serue d'exercice à leur vertu: & enfin ces Anges dont nostre misere est la ioye, & nostre retour dans le Ciel, la confusion & la ruine.

Que la Religion donc nous lie & nous attache au Dieu vnique & Tout-puissant, puis qu'il n'y a aucune creature interposée entre nostre ame qui connoist le Pere, & la verité, c'est à dire,

la lumiere interieure par laquelle nous le connoiſſons. Adorons donc auſſi, & dans luy & auec luy cette Verité ſouueraine qui luy eſt parfaitement ſemblable, & qui eſt la forme & le modelle de toutes les choſes qui ont eſté creées par luy ſeul, & qui tendent toutes vers luy ſeul. Ce qui fait reconnoiſtre aux ames ſpirituelles, que toutes les creatures ont eſté faites par cette premiere forme, qui remplit elle ſeule les deſirs de toutes les creatures. Le Pere neantmoins ne feroit point toutes ces choſes par ſon Fils, & elles ne ſe conſerueroient point dans leur eſtat naturel, ſi Dieu n'eſtoit ſouuerainement bon: ce qui a fait qu'il n'a porté nulle enuie à aucune creature, qui pouuoit eſtre bonne venant de luy, & qu'il a mis les vnes en eſtat de demeurer dans le bien

autant qu'elles voudroient, & les autres d'y demeurer autant qu'elles pourroient, & qu'elles en seroient capables.

Diuers attributs des trois personnes de la tres-sainte Trinité.

Nous deuons donc croire fermement, & adorer également auec le Pere & le Fils, le Don immuable de Dieu : Nous deuons adorer la Trinité d'vne seule substance, le Dieu vnique duquel nous sommes l'ouurage, par lequel nous auons esté formez, & dans lequel nous subsistons : le Dieu de qui nous nous sommes separez, à qui nous nous sommes rendus dissemblables, & qui n'a pas voulu nous laisser perdre : le principe vers lequel nous retournons, la forme & le modelle que nous suiuons, & la grace par laquelle nous sommes reconciliez : le Dieu vnique par la toute-puissance duquel nous

auons esté creés, sa ressemblance par laquelle nous sommes restablis dans l'Vnité, & sa paix par laquelle nous demeurons attachez à cette Vnité : le Dieu qui a dit, que tout se fasse, le Verbe par lequel a esté fait tout ce qui s'est fait dans l'ordre des substances & des natures, & le Don de sa bonté, qui a porté le Createur à ne pas laisser perir miserablement tout ce qu'il auoit creé par le Verbe : le Dieu vnique par la creation duquel nous viuons selon la nature, par la regeneration duquel nous viuons selon les regles de la sagesse, & par l'amour & la ioüissance duquel nous viuons dans le bon-heur & dans la felicité : & enfin vn seul Dieu de qui sont toutes choses, par qui sont toutes choses,

& en qui ſont toutes choſes: A luy ſoit honneur & gloire dans tous les ſiecles des ſiecles. Ainſi ſoit-il.

FIN.



